

ENQUÊTE SUR

l'histoire

Trimestriel ▲ Hiver 94 ▲ N° 9 ▲ 38 F

RUSSIE
MILLE ANS D'ÉNIGMES

HÉLÈNE CARRÈRE D'ENCAUSSE
LA SAINTE RUSSIE

VLADIMIR VOLKOFF
FAUSSES LÉGENDES ET FAUX DÉTERMINISMES

CHARLES VAUGEOIS
VLASSOV CONTRE STALINE

VLADIMIR GESTKOFF
L'IMPLOSION DE L'URSS



S O M M A I R E

Russie, mille ans d'énigmes





L'aigle bicéphale, symbole impérial.



Croix de Saint-Georges

En couverture : Nicolas II



Directeur de la Rédaction : Dominique Venner
Directeur de la publication et gérant : Gérald Penciolelli
Directrice artistique : Céline Puybareau-Manaud
Relations publiques : Véronique Villain

Ont collaboré à ce numéro :

Jean-Paul Angelelli, Boris Boldyrev, Hélène Carrère d'Encausse, Guy Chambarlac, Bruno Chossat, Anne Coldefy, Gilbert Comte, Éric Coutances, Jean-François Gautier, Alexandre Gédilaghine, Vladimir Gestkoff, Oleg Kobtzeff, Macha Manski, Jean-Jacques Mourreau, Alain Sanders, Oswald Spengler, Frédéric Valloire, Eric Vatré, Charles Vaugeois, Dominique Venner, Pierre Vial, Vladimir Volkoff.

Enquête sur l'histoire
est édité par la société EC2M,
Sarl au capital de 50 000 F. RC Paris B 385 099 528.
Siège social : 60 Bd Malesherbes, 75008 Paris. Tél.: (1) 47.03.91.68.
Imprimerie Maulde et Renou.
N° de commission paritaire 80171. Dépôt légal à parution ISSN 1166-1232
Bulletin d'abonnement et Bon de commande encartés non numérotés entre les pages 66 et 67.

Actualité de l'histoire

L'histoire allemande en discussion

À l'origine de la fameuse « querelle des historiens » déclenchée en 1987, Ernst Nolte poursuit sa croisade contre les tabous et la « démonisation » du récent passé de l'Allemagne. Après la chute du communisme, l'argument majeur de cet universitaire libéral est la nécessité qu'il y a de faire maintenant la part des choses dans l'interprétation imposée par les héritiers de Lénine au lendemain de leur victoire en 1945. À suivre l'historien allemand, la mortelle menace du bolchevisme sur l'Europe a rendu Hitler « possible » et c'est elle qui, dans l'histoire du XXe siècle, représente le « mal absolu ». Après un *Martin Heidegger* (Propyläen, 1992) qui rend justice à l'attitude du philosophe à l'égard du national-socialisme, Nolte vient de publier un ouvrage dont le titre allemand *Streitpunkte* veut dire « points litigieux », destiné à rendre publiques les principales controverses des historiens allemands.

Ernst Nolte, *Streitpunkie/Heutige und Künftige Kontroversen um den National-sozialismus* (Propyläen Verlag, Frankfurt/M, 493 pages, 1993, 58 DM).

Mémoire de Vendée

À l'initiative de Reynald Secher, l'historien du génocide vendéen, vient de naître l'association Mémoire du futur. Son objectif est de rappeler le crime commis en 1794, il y a deux cents ans, *« alors que le peuple français venait de proclamer sa souveraineté, la dictature de la Terreur conçoit, vote et programme l'anéantissement et l'extermination d'une partie de lui-même : la Vendée. »* Son premier souci est d'assurer la restauration de la chapelle Saint-Pierre ès Liens à La Chapelle-Basse-Mer (commune qui fut en 1793 la première insurgée au nord de la Vendée militaire), afin d'en faire un mausolée à la mémoire des quatre mille habitants du canton de Loroux-Bottereau massacrés en 1793-1794 par les armées révolutionnaires. Une « statue du souvenir », montrant une Vendéenne et son enfant sera érigée à l'extérieur de la chapelle. L'inauguration est prévue pour mars 1994.

Le coût d'ensemble du projet étant estimé à 1,5 millions de francs, Mémoire du futur lance une campagne de financement et d'adhésion : 1 000 F et plus pour un membre bienfaiteur, 100 F et plus pour les autres membres, 150 F pour un couple.

Association Mémoire du Futur : 39, boulevard Barbot, 35530 Noyal-sur-Vilaine, Tél. 99 04 00 69.

Autriche : le millénaire d'un nom

Dès cette année, l'Autriche se prépare à célébrer les mille ans de son nom et, en même temps, à rappeler le rôle éminent des Babenberg dans son histoire. Lorsque, pour la première fois, un document de l'an 996 signé de l'empereur Othon III fait mention de l'*Ostarrichi* (la « seigneurie de l'Est »), l'Autriche est encore une marche exposée aux confins des mondes germanique, slave et hongrois. Vingt ans plus tôt, l'empereur Othon II, le fils du vainqueur des Magyars au Lechfeld, en a confié la garde à un certain Liutpold, l'ancêtre de la branche comtale des Babenberg.

Austria, la formule néo-latine qui fait référence à la situation géographique, apparaît pour la première fois en 1147. Elle désigne la marche militaire, alors vouée aux défrichements de la colonisation. Mentionnée dix ans plus tôt comme *civitas*, Vienne n'est aux mains des Babenberg que depuis peu et ne devient leur résidence définitive qu'en 1156.

L'extinction de la dynastie des Babenberg ouvre la voie au long destin autrichien des Habsbourg. Celui-ci commence véritablement à Dürnkrut sur le Marchfeld, avec la victoire de l'empereur Rodolphe sur Ottokar (26 août 1278), victoire qui assure aux Habsbourg la couronne de Bohême. Longtemps, les poètes vont préférer chanter l'*Osterlant*, « le pays de l'Est », mais la dénomination d'*Oesterreich* finira par l'emporter, consacrant la vocation impériale de l'ancienne marche de l'Est.

Pour l'art du Beauvaisis et de l'Oise

Présidé d'abord par Alain Erlande-Brandenburg, conservateur en chef du Musée de Cluny, puis par Philippe Bonnet-Laborderie, professeur agrégé d'histoire, le Gemob (Groupe d'études des monuments et œuvres d'art de l'Oise et du Beauvaisis) vient de fêter ses vingt ans d'existence. À son actif figurent une multitude d'initiatives culturelles : colloques, conférences, expositions, concerts, voyages à l'étranger, visites et promenades. Il faut encore mentionner de nombreuses interventions pour la sauvegarde de monuments et œuvres d'art en péril, notamment en faveur de vitraux et tapisseries de la cathédrale de Beauvais et des granges anciennes de l'Oise. Il faut dire aussi les activités éditoriales, lesquelles comprennent la revue *Promenades* (plus de 58 numéros parus), sept tomes de *Mémoires* où figurent *Paysans de l'Oise sous la Révolution française* de Christian Ménard et *Art et Histoire dans les Pays d'Oise* de Philippe Bonnet-Laborderie et les superbes ouvrages de la nouvelle collection « Découvrir l'Oise ».

Gemob, Chemin de Plouy, La Mie au Roy, 60000 Beauvais.

EXPOSITIONS

Gustave Doré

Talentueux et prolixe, Gustave Doré (1832-1883) est l'un des grands illustrateurs du XIXe siècle. Il naquit à Strasbourg d'où le vif intérêt porté à son œuvre par sa ville natale, laquelle présente une partie de l'importante collection de l'Américain Samuel Clapp qu'elle vient d'acquérir. Aquarelles, gouaches, lavis, dessins, lithographies, eaux-fortes, bois dessinés ou gravés et albums et livres illustrés, lettres autographes : toute l'alchimie de la création chez un artiste célèbre surtout pour ses illustrations d'œuvres littéraires, mais dont l'ambition était aussi d'être un grand peintre historique.

Palais Rohan, Galerie Robert Heitz (2, place du Château, 67000 Strasbourg). Tél. 88 52 50 00. Tous les jours, sauf le mardi, de 10 heures à 12 heures et de 13 h 30 à 18 heures. Jusqu'au 23 janvier.

Versailles et les tables royales en Europe (XVIIe et XIXe siècle)

Le rituel du repas monarchique, lentement modifié à partir du modèle mis en pratique à la fin du Moyen Âge par les fastueux ducs de Bourgogne atteint un degré de splendeur avec Louis XIV. Pour le Roi-Soleil qui se fait obligation de donner à ses sujets le spectacle de toutes les actions de sa journée, le repas qu'il prend en public est un temps fort du cérémonial quotidien de la monarchie sacralisée. L'apparat de ce véritable spectacle inspire les princes de l'Europe entière. Jusqu'au XIXe siècle, les usages français demeurent dans les cours européennes, lesquelles prisent les créations – orfèvrerie et porcelaine de la manufacture royale de Sèvres – des arts somptuaires français. De ces derniers, il ne reste que peu de témoignages en France, du fait du vandalisme révolutionnaire et des ventes successives. Ce sont surtout les prêts des plus grandes collections publiques et privées d'Europe qui ont permis cet exceptionnel regroupement de plus de mille pièces de provenances royales. Parmi les trésors présentés : la table de Catherine II de Russie ; le service de porcelaine offert par Louis XV à Marie-Thérèse d'Autriche ; le Grand service de Louis XVI, aujourd'hui propriété de la reine d'Angleterre ; le fabuleux service de porcelaine égyptien offert par Napoléon Ier au

tsar Alexandre I[er], sorti pour la première fois de Russie depuis 1807.
Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon (Château de Versailles, 78000 Versailles), Tél. (1) 30 84 74 00. Du mardi au vendredi, de 9 heures à 16 h 15 ; samedi et dimanche, de 9 heures à 17 h 15. Jusqu'au 27 février.

Dispute autour du trésor de Priam

Le trésor de Priam – douze mille pièces en or ou en argent, dont des coupes, des plats gravés et des bijoux – est l'un des plus fabuleux héritages du monde antique. L'archéologue allemand Heinrich Schliemann l'avait découvert en 1873 sur le site présumé de Troie, en se guidant dans ses recherches par l'*Iliade* d'Homère. Confié au Musée de Berlin par Schliemann, il avait dès lors enflammé les imaginations et décidé de plus d'une vocation d'archéologue. Sa disparition au lendemain de la Seconde Guerre mondiale était devenue une énigme. Au cours de l'été dernier, fin du mystère. Les nouvelles autorités russes font savoir que le trésor est caché dans les caves du Musée Pouchkine à Moscou, depuis que l'Armée rouge l'a rapporté de Berlin. En visite officielle en Grèce, Boris Eltsine propose que le trésor soit exposé à Athènes, dans l'ancienne maison de Schliemann. L'Allemagne fait immédiatement valoir ses droits en réclamant la restitution du trésor. Arguant du fait que le trésor a été découvert sur l'actuel territoire de la Turquie, le directeur des musées au ministère turc de la Culture estime que *« l'exposition à Athènes comme le retour en Allemagne sont inacceptables »*. Pour l'heure, la Grèce n'émet aucune revendication sur le trésor, elle réclame seulement l'honneur de l'exposer pour la première fois au public.

Maathaus Merian l'Ancien, dessinateur, graveur et éditeur

Il séjourna à Zurich, à Strasbourg, à Paris, à Francfort et à Bâle où il avait vu le jour. Réputé dans toute l'Europe pour ses plans et ses vues de villes, le Rhénan Maathaus Merian l'Ancien (1593-1650) est l'un des artistes les plus productifs de son temps. Qu'il s'agisse de vues topographiques ou de paysages, son trait allie élégance, assurance et précision. Les nombreux ouvrages édités par ses soins sont de véritables poèmes. Pour marquer le quatrième centenaire de sa naissance, sa ville natale présente une magnifique exposition où figurent, notamment, des dessins exécutés à Bâle de 1615 à 1624. Une symphonie graphique majeure.
Kunstmuseum de Bâle. Kunferstichkabinett (St Alban-Graben 16, Basel). Tél. (41) 61 271 08 28. Tous les jours, sauf lundi, de 10 heures à 17 heures. Jusqu'au 13 février.

L'art en Hollande au temps de David et Philippe de Bourgogne : trésors du Het Catharijneconvent à Utrecht

Si le Het Catharijneconvent possède la première collection néerlandaise d'art médiéval, cela tient à l'importance d'Utrecht, l'une des plus anciennes villes et l'un des foyers de la christianisation des Pays-Bas. Siège du premier évêché, elle accueillit dans ses murs ateliers d'enluminure, de broderie et de sculpture. Philippe le Bon, le puissant duc de Bourgogne ne manqua pas de lui porter intérêt et fit nommer au siège épiscopal deux de ses bâtards : David de Bourgogne, évêque de 1456 à 1496, et Philippe de Bourgogne, évêque de 1517 à 1524. Soixante-quinze pièces illustrent le règne à Utrecht de ces deux rejetons du Grand-Duc du Ponant : sculptures en bois, vêtements liturgiques, manuscrits et incunables, des chroniques et des vies de saints. Ces reflets de la grandeur bourguignonne seront présentés à Dijon au printemps.
Institut Néerlandais (121, rue de Lille, 75007 Paris). Tél. (1) 47 05 85 99. Tous les jours, sauf lundi, de 13 heures à 19 heures. Jusqu'au 30 janvier.

FIGURES

Témoignage sur Henri De Man

Figure centrale du socialisme belge de l'entre-deux guerres, Henri De Man (1885-1953) fut de ceux qui firent la critique du marxisme, plaidèrent pour une économie dirigée et subirent la séduction des expériences fascistes. Favorable à une politique de collaboration avec l'Allemagne, il fut condamné par la justice belge à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Mort accidentellement en Suisse où il avait trouvé refuge, il demeure controversé. Sur l'insistance de l'historienne Mieke Van Haegendoren (Centre universitaire du Limbourg et université d'Anvers) qui a consacré ses travaux au socialisme belge et donné une biographie sur Henri De Man, Marlène De Man-Flechtheim, la belle-fille de l'ancien ministre, vient de publier un livre de souvenirs qui s'inscrit en faux contre les jugements manichéens portés sur l'inspirateur du « plan de travail » adopté en 1933 par le Parti ouvrier belge. Elle conteste notamment l'imputation d'antisémitisme. Son témoignage est difficile à récuser : née en 1915 à Charlottenburg, elle a dû fuir l'Allemagne en raison de ses origines juives et a vécu, au lendemain de la guerre, le paradoxe d'être placée en résidence surveillée avec son époux Jan De Man, l'ex-échevin du Gross-Brussel, condamnée à payer avec lui des millions de dommages à l'État belge pour faits de collaboration, en même temps qu'elle recevait l'indemnisation versée par l'État allemand aux victimes du III[e] Reich.
Marlène De Man-Flechtheim, *Geschiedenis van mijn leven, een tijdsdocument* (Acco Louvain, 485 francs belges).

Redécouvrir Hippolyte Taine

Hippolyte Taine (1828-1893) dont le centenaire de la mort a été célébré l'an dernier par l'acquisition de ses manuscrits par la Bibliothèque nationale et un colloque organisé par la Bibliothèque nationale et la Société des études romantiques, reste encore à redécouvrir. Trois ouvrages récents peuvent y contribuer : *Monsieur Taine* de François Leger (Critérion, 1993), *La Pensée politique d'Hippolyte Taine : entre traditionalisme et libéralisme* d'Éric Gasparini (Presses Universitaires d'Aix-Marseille, 1993) et *Taine et la critique scientifique* de Jean-Thomas Nordmann (PUF, 1992).

Hommage à Souvorov

Lors de sa visite officielle en Suisse, en novembre dernier, le général Pavel Gratchev, ministre russe de la Défense, s'est rendu à Andernatt où se dresse le mémorial élevé à la mémoire du feld-maréchal Alexandre Vassiliévitch Souvorov (1729-1800) dont la traversée des Alpes, à l'automne 1799, fut un superbe exploit militaire. À cette occasion, Kaspar Villiger, le chef du département militaire suisse, a suggéré que soldats russes et suisses puissent marquer l'événement par une marche commémorative entre l'Italie et le Vorarlberg.

Un manuscrit de Joseph Roth

Un manuscrit original signé de l'écrivain autrichien Joseph Roth (1896-1939), célèbre en France pour sa *Crypte des Capucins* (Seuil, 1983), a été découvert par hasard dans l'héritage de Marlène Dietrich, racheté par la ville de Berlin. Chantre de l'Autriche-Hongrie impériale et royale, Roth s'était réfugié en France en 1933, cinq ans avant l'Anschluss. Le manuscrit retrouvé date d'août 1935. Il a été rédigé sur du papier à lettres, lors d'un séjour à l'hôtel-restaurant Foyot à Paris.

Disparition de Julien Freund

Sociologue et philosophe de renommée mondiale, directeur de la faculté des sciences sociales de Strasbourg, Julien Freund est mort le 10 septembre dernier à l'âge de 72 ans. Fondateur de l'Institut de polémologie de Strasbourg, Julien Freund avait soutenu une thèse célèbre sur *L'Essence du politique*. Cet ancien résistant avait fortement contribué à faire connaître en France la pensée de Max Weber, de Vilfredo Pareto et de Carl Schmitt. Auteur de nombreux ouvrages, Julien Freund avait collaboré au n° 6 d'*Enquête sur l'histoire* (*L'Âge d'or de la droite*) avec un article sur Georges Sorel. Nous lui rendrons hommage dans notre prochain numéro.

LIVRES ANNONCÉS

Études historiques

Le Crépuscule des Preux, la fin de la Chevalerie, par Emmanuel Bourassin. En février/mars, chez Picollec.

Jeûnes et festins sacrés (la symbolique de la nourriture à travers la vie des grandes mystiques du Moyen Âge), par Caroline Walker-Bynum. En janvier, aux Éditions du Cerf, collection « histoire ».

La Nuit au Moyen Âge, par Jean Verdon. En janvier, chez Perrin.

Un très petit nombre. Des oligarchies dans l'histoire de l'Occident, par Michel Harsgor. En janvier, chez Fayard.

Les Secrets perdus de la Franc-Maçonnerie, par John J. Robinson. En février, au Rocher (collection « la pierre philosophique »).

Les Bourbons d'Espagne (1700-1808), par Yves Bottineau. En janvier, chez Fayard.

Histoire des Sioux, le peuple de Red Cloud, par George E. Hyde. En janvier, au Rocher (collection « Nuage rouge »).

La Louisiane française (1682-1804), par Bernard Lugan. En février, chez Perrin.

La mort de la sensibilité dans l'art contemporain, par Georges Mathieu. En mars, chez Picollec.

Les Chrétiens d'Orient, par Pierre Valognes. En février, chez Fayard.

Histoire du Maghreb (1830-1962), par Jean Caniage. En janvier, chez Fayard.

La Musique du XXe siècle en Russie, par Frans Lemaire. En février, chez Fayard (« Les chemins de la Musique »).

Les Fins du communisme, par Françoise Thom. En février, chez Critérion.

La France et le Roi. Le sentiment monarchique, par Jean-François Chiappe. En février, chez Perrin.

La Chair, le diable et le confesseur (histoire de la confession) par Guy Bechtel. En janvier, chez Plon.

Guerres, batailles et guerriers

La Légion étrangère (1831-1962), par Douglas Porch. Traduit de l'anglais par le colonel J. Vernet. En janvier, chez Fayard.

Histoire du réseau Jade-Fitzroy, par Aglan. En février, aux Éditions du Cerf (collection « histoire »).

Le Pouvoir militaire en France, par Samy Cohen. En janvier, chez Fayard.

Histoire de l'Armée allemande (1939-1945), par Philippe Masson. En février, chez Perrin.

L'Église et la Guerre, par Georges Minois. En février, chez Fayard.

L'Avenir de la Guerre, par Alvin Toffler et Heidi Toffler. En février, chez Fayard.

Classiques

La Gaule romaine, de Fustel de Coulanges. Introduction et notes de Henri Lavagne. En février, chez de Fallois.

Du Droit du peuple à faire la Révolution, de Johann-Benjamin Erhard. En février, à l'Âge d'Homme.

Eugène Onegine, de Pouchkine.En février, à l'Âge d'Homme.

Le Monde comme il va, de Chesterton. En février, à l'Âge d'Homme.

Mes Cahiers, et *Journal de ma vie extérieure*, de Maurice Barrès. En mars, chez Julliard.

Mémoires et biographies

Anatole France, par Marie-Claire Bancquart. En janvier, chez Julliard.

Dreyfus, Une affaire de famille (1789-1945), par Michael Burns. En janvier, chez Fayard.

Mémoires d'Europe. Otto de Habsbourg-Lorraine s'entretient avec Jean-Paul Picaper. Préface d'Alain Lamassoure. En janvier, chez Critérion.

Heinrich Kleist, par Joël Schmid. En mars, chez Julliard.

Giordano Bruno, par Bertrand Levergeois. En février, chez Fayard.

Christine, reine de Suède : les Pensées d'une vie, (autobiographie écrite en français). En février, aux Éditions du Cerf (collection « passages »).

Henriette de France, reine d'Angleterre, par Micheline Dupuy. En janvier, chez Perrin.

Malesherbes, l'avocat de Louis XVI, par Christian Bazin. En février/mars, chez Picollec.

Zoé Du Cayla (la dernière favorite et le grand amour de Louis XVIII), par Catherine Decours. En janvier, chez Perrin.

La Dernière année de Dostoïevski, par Igor Volguine. En janvier, chez de Fallois/ L'Âge d'Homme.

Abd el-Kader, par Smaïl Aouli, Ramdane Redjala et Philippe Zoummeroff. En janvier, chez Fayard.

Marcel Proust, par Michel Erman. En février, chez Fayard.

Thierry Maulnier, par Étienne de Montety. En mars, chez Julliard.

Saint-Exupéry, par Alain Vircondelet. En janvier, chez Julliard.

Saint-Exupéry, par Emmanuel Chadeau. En janvier, chez Plon.

Dialogue sur la France, Charles de Gaulle et le Comte de Paris. De Gaulle était-il monarchiste ?, présenté et annoté par Jean Tulard. En janvier, chez Fayard.

Paul Morand, par Pascal Louvrier et Éric Canal Forgues. En février, chez Perrin.

Michel Déon, par Éric Neuhoff. En janvier, au Rocher.

REVUES

■ *Les Cahiers d'Histoire sociale*, revue trimestrielle de l'Institut d'Histoire sociale. Au sommaire du premier numéro figurent notamment une analyse critique de Claude Harmel sur le *Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier français* de Maitron et un remarquable Dossier Souvarine où l'on relève les contributions de Pierre Rigoulot.
Institut d'Histoire sociale : 4, avenue Benoît-Frachon, 92023 Nanterre Cedex. Tél. (1) 46 14 09 29. Le numéro : 80 F.

■ La *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, publication trimestrielle éditée par la Société des études allemandes, consacre sa dernière livraison aux actes du colloque organisé à Strasbourg, du 13 au 15 mai 1993, par le Centre d'études germaniques, sur le thème : *Humanisme et humanité dans la pensée allemande depuis deux siècles*. Son précédent numéro portait sur *La Scandinavie et l'Allemagne depuis 1945*.
Centre d'études germaniques : 8, rue des Écrivains, 67000 Strasbourg. Tél. 88 36 45 14. Le numéro : 90 F (numéro spécial : 100 F).

■ *L'Outre-Forêt*, revue trimestrielle du Cercle d'histoire et d'archéologie de l'Alsace du Nord, vient de publier une passionnante et minutieuse étude de Jean-Claude Streicher sur *L'administration du canton de Soultz après la Grande Fuite de 1793*. Dans la même livraison : *Le Rhin, une mine d'or insoupçonnée* de Hubert Siegfriedt, et la fin des *Tribulations d'un prêtre alsacien sous la Révolution française* de Sébastien Krumreich.
Abonnements et anciens numéros auprès de Mme L.Guyonet : 35, rue des Voyageurs, 67250 Preuschdorf. Le numéro : 40 F.

■ *Boréales*, revue du Centre de recherches inter-nordiques, a publié, sous la forme d'un numéro spécial de 400 pages, une étude de Christian Malet sur *Les Peuples du Nord aujourd'hui* qui livre de précieux repères ethnologiques sur les sociétés traditionnelles des peuples d'Amérique et d'Eurasie septentrionales.
Centre de recherches inter-nordiques : 28, rue Georges Appay, 92150 Suresnes. Tél. : 47 72 73 78. Le numéro simple : 40 F.

Pages réalisées par Jean-Jacques Mourreau

Agenda de l'histoire

Décembre

1er décembre

1925 – La France, la Grande-Bretagne, la Belgique, l'Allemagne et l'Italie signent le pacte de Locarno, lequel est censé assurer une paix durable en Europe.

2 décembre

1135 – Mort à Lyons-la-Forêt du roi d'Angleterre et duc de Normandie Henri Beauclerc. Son corps sera exposé à Rouen, puis à Caen, avant d'être transporté au-delà de la Manche et enseveli à Reading.

3 décembre

1799 – Pour être plus près de Goethe et du théâtre, Schiller s'installe définitivement à Weimar.

4 décembre

1875 – Naissance à Prague du poète Rainer Maria Rilke.



KEYSTONE

Rainer Maria Rilke

5 décembre

1443 – Naissance à Albissola, près de Savone, de Guiliano della Rovere. Sous le nom de Jules II, ce pape en armure sera un mécène fastueux et avisé, utilisant le génie de Michel-Ange, de Raphaël et de Bramante.

6 décembre

1240 – Les Mongols prennent Kiev.

7 décembre

1815 – Accusé de trahison pour s'être rallié à Napoléon, le maréchal Ney est condamné à mort et exécuté.

8 décembre

1918 – Victorieux des Rouges, le maréchal Mannerheim devient régent du duché de Finlande.

10 décembre

1992 – Mort de l'écrivain Jacques Perret.

11 décembre

1873 – Reconnu coupable d'avoir *« capitulé en rase campagne, traité avec l'ennemi et rendu la place de Metz sans avoir épuisé tous les moyens de défense dont il disposait et sans avoir fait tout ce que lui prescrivait le devoir de l'honneur »*, le maréchal Bazaine est condamné à la peine de mort. Celle-ci sera commuée en détention.

12 décembre

1943 – L'abbé Jean-Marie Perrot, recteur de Scrignac, fondateur du *Bleun-Brug* et directeur de *Fetz-ha-Breiz*, est assassiné sur ordre d'un responsable local du PCF. Ce crime commis contre la plus haute autorité spirituelle bretonne soulève l'indignation en Bretagne.

13 décembre

1076 – Après sept mois de siège, la ville de Salerno, au sud-est de Naples, tombe aux mains des Normands, lesquels s'emparent de toute l'Italie méridionale et de la Sicile.

14 décembre

1931 – Mort à Marnes-la-Coquette de Gustave Le Bon, auteur de la *Psychologie des foules* et de nombreux autres ouvrages.

15 décembre

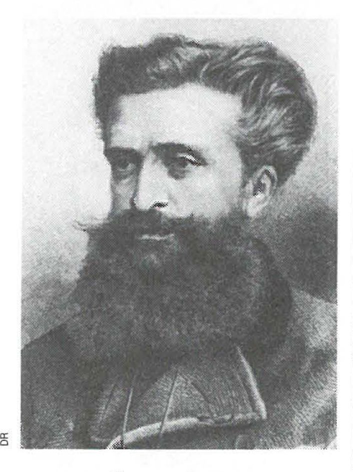
1892 – A bord du *Kaiserin Elisabeth*, l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand quitte Trieste pour effectuer le tour du monde.

17 décembre

1770 – Naissance à Bonn de Ludwig van Beethoven.

18 décembre

1511 – Mort à Argenton de Philippe de Comynes, le biographe de Louis XI. Il avait été pendant plus de dix ans au service du Téméraire.



DR

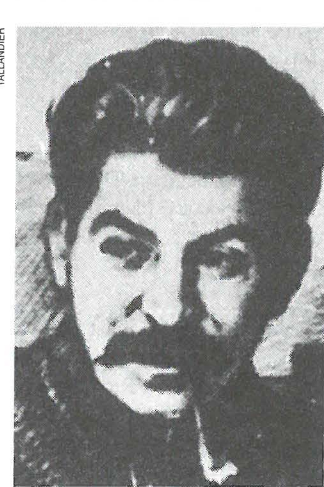
Gustave Le Bon

19 décembre

1854 – Le comte Arthur de Gobineau est nommé à la mission extraordinaire auprès du shah de Perse. En février, il part rejoindre Téhéran. Sa femme et sa fille l'accompagnent.

21 décembre

1879 – Naissance à Gori, près de Tiflis, de Vissarionovitch Djougatchvili qui se fera connaître sous le nom de Staline.



TALLANDIER

Joseph Staline

22 décembre

1940 – Le lieutenant de vaisseau Honoré d'Estienne d'Orves débarque clandestinement dans une crique de Plogoff. Capturé dès la fin janvier, il est condamné à mort. Malgré les démarches de l'amiral Darlan et de la Commission d'armistice de Wiesbaden, il est fusillé le 29 août 1941 au Mont-Valérien. Dans une note laissée aux siens, il recommande : *« N'ayez, à cause de moi, de haine pour personne. Chacun a fait son devoir pour sa patrie. Apprenez, au contraire, à connaître et à comprendre mieux le caractère des peuples voisins de la France. »*

23 décembre

918 – Conrad Ier, roi de Germanie, meurt d'une blessure reçue en combattant les Hongrois.

24 décembre

1918 – Entrée de l'armée roumaine dans la ville transylvanienne de Kolozsvar-Klausenburg, aujourd'hui Cluj.

25 décembre

875 – Charles II le Chauve est couronné à Rome par le pape Jean VIII.

26 décembre

1793 – Refoulé par l'armée révolutionnaire reprise en main, le feld-maréchal Wurmser qui avait été jusqu'aux portes de Strasbourg, doit quitter Wissembourg et passer la frontière, suivi par trente mille fugitifs alsaciens soucieux d'échapper à la Terreur.

28 décembre

1950 – Les forces chinoises franchissent le 38e parallèle en Corée.

31 décembre

406 – Non loin de Mayence, Vandales, Alains et Suèves franchissent le Rhin gelé. Les Suèves, dont certains s'installent en Alsace, traversent la Gaule. Les Alains se fixent en Lusitanie où ils seront presque entièrement anéantis par les Wisigoths. Les Vandales passent en Afrique du Nord, se rendent maîtres de Carthage et même de Rome, avant d'être défaits par Byzance qui enrôlera un grand nombre de leurs guerriers.

Janvier

1er janvier
1502 – Le Portugais André Gonçalves, membre de l'expédition de Vespucci, découvre la baie de Rio. Persuadé de se trouver en présence de l'estuaire d'un fleuve, il lui donne le nom de Rio de Janeiro (« rivière de janvier »). Des huguenots français s'y établiront en 1555, mais en seront chassés plus de dix ans plus tard par les Portugais de Mem de Sa, lequel décidera la fondation de la ville de Rio de Janeiro.

2 janvier
1492 – Les Rois Catholiques prennent Grenade.

4 janvier
1919 – L'Armée Rouge occupe Riga.

5 janvier
1849 – Sous le commandement du feld-maréchal Windischgrätz, les Autrichiens s'emparent de Budapest.

6 janvier
1832 – Naissance à Strasbourg du peintre et graveur Gustave Doré.

7 janvier
1896 – Mort à Paris du poète Paul Verlaine.

8 janvier
1679 – L'explorateur français Cavelier de La Salle atteint les chutes du Niagara.

ROGER-VIOLLET

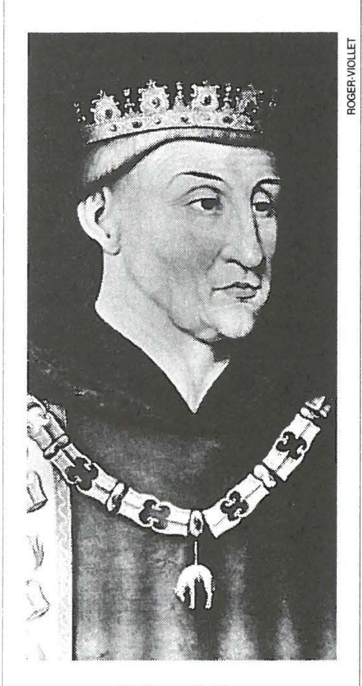


Isabelle la catholique et Ferdinand d'Aragon

9 janvier
1514 – Mort de la duchesse Anne de Bretagne.

10 janvier
1429 – Philippe le Bon, duc de Bourgogne, fonde l'ordre de la Toison d'Or à Bruges, à l'occasion de son mariage avec Isabelle du Portugal.

ROGER-VIOLLET



Philippe le Bon

11 janvier
1807 – De Varsovie, Napoléon écrit au général Bourcier : *« Des détachements du 9e Hussard m'arrivent sans manteaux. Veillez à ce que cela n'ait pas lieu. Portez tous vos soins à ce que les détachements de cavalerie que vous m'envoyez soient très bien équipés. Deux jours de plus ou de moins ne font rien. Je n'ai pas de ressources ici pour équiper les hommes. »*

12 janvier
1684 – Veuf de Marie-Thérèse, Louis XIV épouse Madame de Maintenon.

14 janvier
49 – Révoqué par le Sénat, César franchit le Rubicon et pénètre dans Arminum (l'actuelle Rimini). Avec le passage de la frontière et l'entrée en territoire romain, il scelle son destin. Selon Asinius Pollo, il a murmuré : *« Renoncer à franchir cette rivière fera mon malheur, mais la franchir fera celui de toute l'humanité. »* Il se dit aussi qu'un homme d'une grande beauté apparut, s'empara d'une trompette et sonna la marche avec une puissance formidable. Ce qui fait dire à César : *« Allons où nous appellent les signes des dieux et l'injustice de nos ennemis. Le sort en est jeté. »*

15 janvier
1534 – Le roi Henri VIII d'Angleterre prend le titre de « chef suprême de l'Église », consacrant le schisme anglican.

16 janvier
1794 – Mort à Londres de l'historien Edward Gibbon, auteur de l'immense fresque intitulée *Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain.*

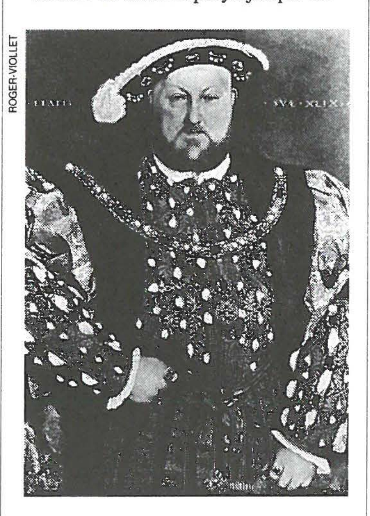
17 janvier
1823 – Naissance à Lille du compositeur Edouard Lalo.

20 janvier
1873 – Naissance dans le Himmerland de l'écrivain danois Johannes Vilhelm Jensen.

22 janvier
1690 – Naissance à Paris de Nicolas Lancret. Il sera reçu à l'Académie en 1719, avec le titre de peintre des fêtes galantes.

23 janvier
1844 – Vienne accorde la loi des langues à la Hongrie : le hongrois devient langue officielle et d'école au lieu du latin employé jusque-là.

ROGER-VIOLLET



Henri VIII d'Angleterre

KEYSTONE



Winston Churchill

24 janvier
1965 – Mort à Londres de Winston Churchill.

25 janvier
1886 – Naissance à Berlin du chef d'orchestre Wilhelm Furtwängler.

28 janvier
814 – Mort à Aix-la-Chapelle de Charlemagne, empereur d'Occident.

29 janvier
1617 – Louis XIII joue le rôle de Renaud dans le ballet de la *Délivrance de Renaud*, composé par Estienne Durand. Depuis sa majorité, c'est la deuxième fois seulement que le roi accepte de se produire en public. Il est vrai que le livret contient diverses allusions politiques qui permettent au jeune souverain de marquer son désir de s'affranchir de la tutelle de sa mère.

30 janvier
1933 – Appelé par le maréchal Hindenburg, Adolf Hitler devient chancelier du Reich.

31 janvier
1677 – Commandées par les généraux de Montclar et de Boys-David, les troupes françaises achèvent la mise à sac de la ville de Haguenau, suspecte de fidélité à l'Empire. La colombe qui surmontait la coupole de la basilique de Frédéric Barberousse est démontée pour être vendue. Quelques jours plus tard, Haguenau est livrée au feu.

Février

1er février

1587 – Elisabeth d'Angleterre signe l'ordre d'exécution de Marie Stuart, reine d'Écosse et veuve de François II, roi de France. Celle-ci affronte la mort avec courage le 8 du même mois. Sa disparition précipite l'intervention espagnole contre l'Angleterre et donne lieu à l'expédition malheureuse de l'Invincible Armada.

ROGER-VIOLLET



Marie Stuart

2 février

1925 – La France supprime son ambassade auprès du Vatican.

3 février

1954 – Début de la bataille de Diên Biên Phu.

4 février

1536 – François Ier s'empare de la Savoie et occupe Turin. Dans le même temps, il fait alliance avec le Turc Soliman.

5 février

1679 – L'empereur Léopold Ier et Louis XIV signent le traité de Nimègue.

6 février

1793 – Mort à Paris du Vénitien Carlo Goldoni. Contesté dans sa ville natale, il s'était installé à Paris où il avait donné plusieurs pièces en français. Professeur d'italien des princesses royales, il avait été réduit à la pauvreté par la Révolution.

7 février

1920 – L'amiral Koltchak, ancien « chef suprême et commandant en chef de toutes les forces armées terrestres et maritimes de Russie » est fusillé par les Rouges à Irkoutsk. Sur ordre du général français Janin, il avait été livré par les Tchèques au Comité révolutionnaire d'Irkoutsk, en échange de la permission de rapatrier les détachements alliés et l'or tsariste chargé sur un train.

8 février

1828 – Naissance à Nantes de Jules Verne.

9 février

1766 – Catherine II de Russie écrit au feld-maréchal comte de Munich : *« J'ai lu la longue et singulière lettre du magistrat de Narva. Ces bonnes gens signent ce qu'ils n'entendent pas, – leur lettre est écrite en français. Vous me feriez plaisir de leur donner à entendre que j'aimerais mieux qu'ils se servent à l'avenir en m'écrivant du russe ou de l'allemand, car j'aime mieux avoir dans mes villes de bons gros bourgeois et riches marchands que de petits maîtres. Je crains qu'avec le langage ils ne changent de mœurs, chose à laquelle ni eux ni moi ne pourrions que perdre. »*

ROGER-VIOLLET



Catherine II de Russie

11 février

1919 – L'armée polonaise s'empare de Brest-Litovsk : début de la guerre polono-russe.

12 février

1736 – Célébration du mariage de Marie-Thérèse de Habsbourg avec François de Lorraine.

13 février

1820 – Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry, est assassiné pendant une représentation donnée à l'Opéra de Paris. À Chateaubriand qui compare cette mort à celle d'Henri IV, les obsèques qui ont lieu en la basilique Saint-Denis, font dire : *« Il y avait tant de grandeur dans cette pompe, qu'on avait cru assister aux funérailles de la monarchie. »*



ROGER-VIOLLET

Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry

14 février

842 – Serments de Strasbourg. La prestation du serment de coalition contre Lothaire est prononcée en langue romane par Louis le Germanique, en langue tudesque par Charles le Chauve, afin d'être mutuellement compris de leurs troupes.

ROGER-VIOLLET



Montaigne

16 février

1917 – La Lituanie proclame son indépendance.

17 février

1934 – Alpiniste fervent, Albert Ier, roi des Belges, trouve la mort au cours d'une escalade.

18 février

1883 – La dépouille mortelle de Richard Wagner, décédé à Venise, est ramenée à Bayreuth et inhumée dans le jardin de la villa Wahnfried. À cette occasion, Louis II, roi de Bavière, fait tendre de crêpe noir tous les pianos de Munich.

20 février

1948 – La France obtient le charbon sarrois.

24 février

1500 – Naissance à Gand de Charles-Quint, fils de l'archiduc Philippe d'Autriche, duc de Bourgogne, et de Jeanne, infante de Castille.

25 février

1830 – Bataille d'Hernani. Gérard de Nerval et Théophile Gautier sont au premier rang.

27 février

1720 – Paix de Stockholm entre la Prusse et la Suède. Celle-ci doit céder les évêchés de Brême et de Verden au Hanovre, la Poméranie occidentale avec Stettin à la Prusse.

28 février

1533 – Naissance au château de Montaigne, en Périgord, de Michel Eyquem, fils d'une famille de riches négociants bordelais.

Quand la Russie

Au XVIIe siècle, on parlait déjà de la Russie comme d'un colosse aux pieds d'argile. Malgré la fragilité de ses pieds, le colosse parvint pourtant à flanquer une raclée à Napoléon. Triomphante en 1815, la puissance russe semblait ruinée quarante ans plus tard quand s'acheva la petite guerre de Crimée (1856). Rien d'étonnant. Avec une flotte vétuste, un armement désuet, des moyens de transport inexistants, elle était surclassée par une Angleterre et une France en pleine expansion industrielle.

Rétablie en 1912, par la main ferme et avisée de Stolypine, la Russie des années vingt sort brisée de la guerre et de la Révolution. Remise en selle par Staline (mais à quel prix !), soulevée d'une fureur sacrée par l'invasion allemande, la Russie est une nouvelle fois victorieuse en 1945. La voici projetée au premier rang. Elle semble atteindre les sommets de la puissance vers 1970, pour s'effondrer soudain vingt ans plus tard.


SIPA

Cérémonie à Moscou, le 4 novembre 1990 pour la pose

La dimension économique de la question

Pour nous aider à voir clair dans ce mystère, voici qu'arrive à point une étude originale qui tranche sur les écrits de circonstance. Dans *La Puissance pauvre*, Georges Sokoloff, professeur à l'Inalco et consultant international, cerne d'une plume impertinente les mystères de cette « puissance sous-développée ». Il insiste à juste titre sur la dimension économique du mystère russe, mais il se garde d'oublier le reste ou l'essentiel, c'est-à-dire les hommes, le peuple, la culture, l'histoire. Dans sa conclusion en forme de prudente prospective, on le sent partagé.

Sans doute la société russe (actuelle) ne se confond-elle pas avec l'« âme russe » dépeinte par Pouchkine ou Dostoïevski. *« Âme immense comme la Russie elle-même, capable d'aller de la plus exquise tendresse à la férocité atroce qui avait marqué la révolte de Pougatchev ; incroyablement talentueuse, mais incapable de se discipliner ; intransigeante sur la justice, mais indifférente à la loi ; humble avec cela, mais fière de s'être hissée au rang de superpuissance nucléaire. »* Bref, suggère Sokoloff avec un clin d'œil au vieux slogan léniniste, quelque chose comme Mitia Karamazov *plus* l'électrification. *« Une société comme celle-là demande tout naturellement un despote à la tête du pays, prêt à ramener l'ordre par le knout et à rassembler de nouveau les terres russes, à commencer par l'Ukraine. Le tout dans un bon bain de sang. »*

Les Russes d'aujourd'hui ne sont pas comme dans les livres et ne l'ont sans doute jamais été. Leurs aspirations sont celles de tout petits bourgeois. Une vie paisible, un peu de confort, une retraite assurée et du pot-au-feu tous les jours… Ce rêve est commun à la plupart des gens, dans la plupart des pays. Jusqu'au jour où les imaginations s'emballent à moins que ce ne soit la colère. Alors les petits-bourgeois se transforment parfois en lions. Cela s'est vu.

s'éveillera...



a première pierre de la nouvelle cathédrale Notre-Dame de Kazan.

Il n'est pas sûr que le tournant post-gorbatchevien en faveur d'un capitalisme pur et dur donne les résultats attendus par les experts occidentaux. Une politique monétariste au couteau, version FMI, avec ce que cela suppose de catastrophes, a peu de chance de réussir dans une société totalement impréparée, sans marché, sans droit, sans fonction publique, sans discipline financière. Tous les retournements sont possibles. Les « libéraux » au pouvoir sont des apparatchiks issus d'une tradition fort peu libérale. Pour eux l'arbitraire et les solutions musclées ne sont pas que des tentations. Verra-t-on surgir, comme le suggère Sokoloff, un capitalisme à la russe et donc pour le moins baroque ? C'est possible. En revanche imaginer que la Russie devienne demain une *« démocratie industrielle comme les autres »* est certainement du domaine de l'illusion.

Une prodigieuse faculté d'assimilation

Dans les toutes dernières pages de son livre éclairant, Sokoloff souligne une constante russe qui est un formidable atout : la prodigieuse faculté que ce pays a d'assimiler à sa façon les apports étrangers. Cette constatation tirée de l'histoire pulvérise une idée reçue : l'explication de l'arriération russe par l'irréductible opposition entre une culture de l'élite européanisée et une culture des masses enfoncée dans son archaïsme. On voit au contraire que, depuis les origines, la Russie a fait, plus que tout autre pays (sinon récemment le Japon), des emprunts innombrables au monde extérieur, mais en les digérant, en restant elle-même, pour constituer sa propre personnalité. Elle *« emprunte ce qui lui convient : sa langue littéraire, son artillerie, sa marine. Où cela lui convient : à l'étranger ou dans son passé, d'autant plus riche que la Russie est immense et diverse. Comme cela lui convient : en élisant délicatement ou en rejetant rageusement. Et puis, une fois assimilés, les produits de ces tris parfaitement éclectiques acquièrent la propriété d'être russes. Incontestablement autant qu'inexplicablement russes »*.

Si nous demandons à l'histoire d'éclairer le présent, il n'est pas difficile de prévoir que l'on assistera dans l'avenir à une reconstitution sociale parallèlement à celle de l'empire, comme cela s'est déjà fait plusieurs fois dans le passé après des période de recul ou de dislocation (voir à ce sujet l'étude remarquable de Vladimir Gestkoff page 24). D'une façon ou d'une autre, la Russie redeviendra une grande puissance. Il appartient aux Européens de faire en sorte que ce soit une puissance amie. Cela ne va pas sans l'acceptation des différences et sans le désir réel de comprendre. C'est à quoi tend notre dossier.

DOMINIQUE VENNER

Georges Sokoloff, *La Puissance pauvre. Une histoire de la Russie de 1815 à nos jours*, Fayard, 940 pages, index, 220 F.

UNE CHRONOLOGIE

Mille ans d'histoire

PAR ANNE COLDEFY

***« Notre pays est vaste et riche, mais le désordre y règne ; venez et gouvernez-nous »*, auraient déclaré les émissaires slaves aux Varègues (Vikings), si l'on en croit la plus ancienne des chroniques russes, dite de Nestor. De ce récit parfois contesté commence l'histoire encore imprécise de la future puissance russe.**

862 : Selon la chronique, trois chefs varègues vinrent s'établir dans le nord de la Slavie orientale : Rurik (transcription slave du nom scandinave Hroerekr, Sinéous (Snigotr) et Trouvor (Thorvardr). La chronique schématise évidemment un phénomène plus complexe et de beaucoup plus longue durée : une lente pénétration économique et militaire.

911 : Parti de Novgorod pour s'emparer de Kiev, Oleg (Helgi), que la chronique donne comme successeur de Rurik, impose un traité à Byzance.

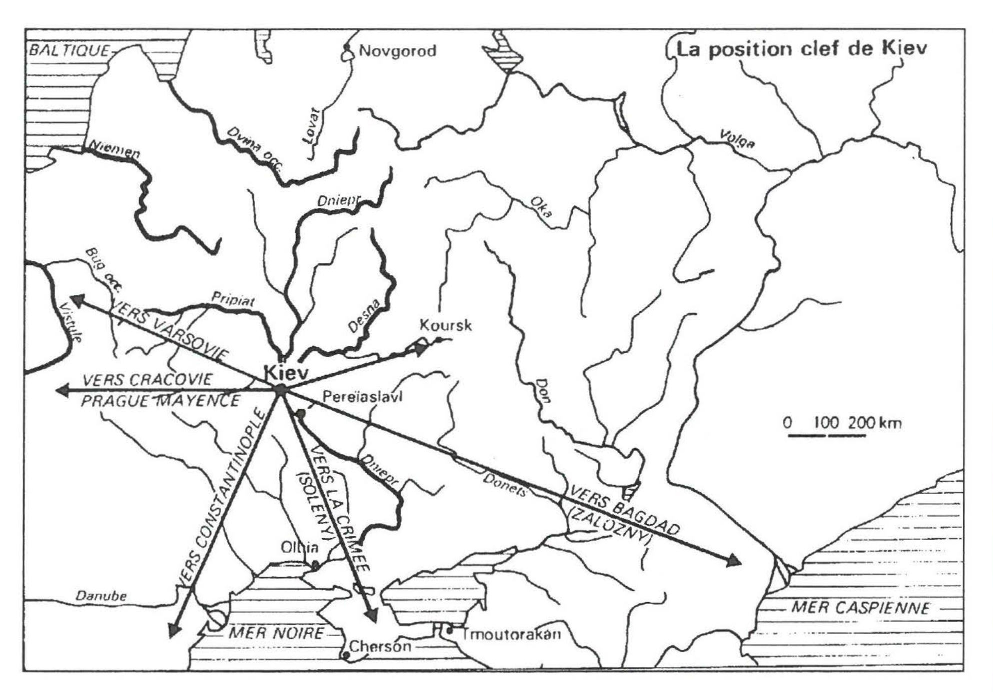
980 : Au terme d'une lutte fratricide, le prince Vladimir reste seul maître de Kiev. Il en sera prince jusqu'en 1015.

988 : Conversion de Vladimir au christianisme byzantin et baptême collectif des Kiéviens.

1036 : Victoire sur les Petchenègues (nomades de la steppe), remportée par Iaroslav le Sage.


JEAN-LOUP CHARMET

Église de la Sainte Trinité de Jérusalem à Moscou.



Kiev, place stratégique et première capitale de la Russie de 980 à 1240, date à laquelle la ville est prise par les Mongols.

1043-1046 : Guerre byzantino-russe.

1051 : Mariage d'Anne de Kiev et du roi de France Henri Ier.

1054 : Schisme d'Orient.

1110-1112 : Achèvement de la *Chronique des temps passés* (dite de Nestor) au monastère des Grottes, à Kiev.

1136 : Une république s'instaure à Novgorod.

1147 : Première mention de Moscou dans les chroniques. C'est la date communément admise de la fondation de la ville par le prince Iouri Dolgorouki.

1220 : Après avoir conquis la Chine du Nord et l'actuel Turkestan, Genghis-Khan pénètre en Europe par le nord de la mer Caspienne.

1223 : Les princes russes, réunis à Kiev, décident de se porter à la rencontre de l'envahisseur. La bataille a lieu sur les bords de la Kalka. Les princes russes sont vaincus.

1237-1240 : Conquête de la Russie par les Tatars qui saccagent Moscou en 1238 et prennent Kiev en 1240. La capitale de la Russie est transférée à Vladimir.

1240 : Le prince Alexandre de Novgorod est vainqueur des Suédois sur la Néva, d'où son surnom de « Nevski ».

1241 : La mort d'Ogödaï et la victoire des chevaliers allemands à Liegnitz contre les Mongols sauvent l'Europe. Mais la Russie subira le joug tartare durant quelque deux siècles.

1242 : Alexandre Nevski est vainqueur des chevaliers livoniens Porte-Glaive, sur le lac Peïpous. En 1252, il devient grand-prince de la principauté de Vladimir et Souzdal où il régnera jusqu'à sa mort, en 1263.

1328 : Ivan Kalita, premier grand-prince de Moscou.

1380 : Dimitri, prince de Moscou, inflige aux Tartares leur première grande défaite à Koulikova (le champ des Bécasses) sur le Don, ce qui lui vaudra le nom de Donskoï.

1458 : L'Église russe se proclame autonome de Constantinople.

1462 : Début du règne d'Ivan III, dit le Grand.

1480 : Ivan III cesse de payer tribut au khan tartare.

1533 : Début du règne d'Ivan IV le Terrible qui, en 1547, prend définitivement le titre de tsar. Couronné par le métropolite, il devra toutefois attendre 1561 pour obtenir du patriarche de Constantinople la reconnaissance de sa nouvelle dignité.

1552 : Ivan IV s'empare de Kazan, après un siège en règle où son artillerie fait merveille contre les flèches des archers tartares. En 1556, la prise d'Astrakhan achève de faire de la Volga un fleuve entièrement russe.

1558 : Début de la guerre de Livonie contre les Polonais et les Suédois. Le conflit durera jusqu'en 1583.

1564 : Le tsar Ivan quitte le Kremlin et s'installe à une centaine de kilomètres de la capitale. De sa retraite, il adresse des appels au peuple contre les boyards (nobles). Rappelé par ses sujets, Ivan se déclare disposé à reprendre le pouvoir, mais il impose ses conditions. Il crée notamment l'*opritchina*, institution composée d'un millier de fonctionnaires,

ANNE DE KIEV REINE DE FRANCE

Anne de Kiev était la fille de Iaroslav, prince de Kiev et d'Ingrid de Suède. Son père, Iaroslav, était l'un des douze fils de Vladimir le Grand.

Veuf en 1044 de Mathilde, le capétien Henri Ier envoie une ambassade à Kiev, en décembre 1049, pour négocier son mariage avec la jeune Anne dont on lui a vanté la piété et la grande beauté. Iaroslav – ses deux autres filles (il avait neuf enfants en tout, dont six garçons), Elisabeth et Anastasie seront respectivement reines de Norvège et de Hongrie – accepte volontiers la proposition du roi de France.

Le mariage aura lieu à Senlis, en mai 1051. Anne a entre 25 et 27 ans. Henri a passé la quarantaine. Ils auront quatre enfants : en 1052, Philippe, héritier de la couronne de France ; Robert, mort à l'âge de 10 ans ; Hugues (il sera comte de Vermandois) ; Emma.

Selon la tradition des premiers Capétiens, Philippe est sacré roi à Reims le 23 mai 1059 du vivant de son père. En 1060, Henri Ier décède subitement. Anne doit alors assumer son rôle de régente. Elle le fait avec beaucoup de courage, fondant de nombreuses églises et des monastères.

Bientôt, pourtant, l'amour s'en mêle. Anne s'éprend d'un personnage que les chroniqueurs du temps nous dépeignent comme ambitieux et arriviste mais qui fut surtout un politique très courageux : Raoul II de Péronne, comte de Crépy, de Valois et de Vexin.

En 1062 – entretemps Baudouin V de Flandre, oncle de Philippe, a été désigné tuteur-régent – Anne épouse Raoul. Ce dernier étant marié, il se sert d'un artifice – l'adultère non prouvé de son épouse – pour obtenir la dissolution de son mariage. L'épouse rejetée fera appel à Rome. Raoul et Anne seront excommuniés, ce qui entraînera une brouille passagère avec Philippe Ier.

En 1071, Philippe épouse Berthe de Hollande. Mais il meurt en septembre de la même année. On perd alors la trace d'Anne. Dans son remarquable *Dictionnaire des reines de France* (Perrin), Christian Bouyer indique : *« La tradition veut qu'elle soit retournée dans son pays. Plus sûrement, ayant obtenu une terre sise à Verneuil, près de Melun, elle y serait morte avant 1080 sans avoir connu son petit-fils, le futur Louis VI, né en 1081. »*

Cette histoire peu connue a fait l'objet d'un récit d'Olha Witochynska, *La Reine oubliée*, Université ukrainienne libre, Paris-Munich, 1990.

ALAIN SANDERS

les *opritchniki*, entièrement dévoués au tsar et qui deviennent les instruments de la tyrannie du Terrible. Ils parcourent la Russie, pillant, incendiant et massacrant.

1581 : Le Cosaque Ermak franchit l'Oural avec une petite troupe, bat les Tartares sur les bords de la Tobol et ajoute aux couronnes d'Ivan IV celle de la Sibérie.

1584 : Ivan IV s'éteint après un règne de cinquante et un ans. Sa disparition marque le début d'une grave crise dynastique. Ayant tué son héritier légitime, Ivan le Terrible laisse deux fils, de deux épouses différentes : Fiodor, de santé précaire, et Dimitri, alors âgé de dix ans. Fiodor règne officiellement jusqu'à sa mort, en 1598. Avec lui, s'éteint la première dynastie russe (dynastie des Rurik). Entre-temps, en effet, le jeune tsarévitch Dimitri a succombé lui aussi. La rumeur rendra Boris Godounov, ancien conseiller d'Ivan le Terrible, responsable de sa mort (une version accréditée par le fameux *Boris Godounov* de Pouchkine).

1598 : Boris Godounov réussit à se faire élire tsar. Son règne sera brillant mais court. Il parviendra cependant à restaurer en Russie le calme et une certaine prospérité.

1613 : Élection du tsar Mikhaïl Romanov.

1649 : Le Code légalise définitivement le servage. Une décision qui contredit des innovations plus « libérales » du tsar Alexis.

1654 : Rattachement de la petite-Russie (Ukraine).

1654-1655 : Avec l'approbation du tsar Alexis Mikhaïlovitch, le patriarche Nikone entreprend une réforme de l'Église orthodoxe, perçue par la masse du peuple comme une atteinte à la pureté de la foi. La réaction est très forte et déclenche le Raskol : le schisme. L'âme du Raskol est le protopope Avvakoum, qui mourra en martyr pour la défense de la « Vieille Foi ». Il fera de nombreux émules, les « Vieux Croyants » ou « Schismatiques » qui fuiront les persécutions en Sibérie et se diviseront en une multitude de sectes.

1670-1671 : Les paysans et Cosaques du Don se révoltent sous la conduite de Stenka Razine.

1676 : Alexis Mikhaïlovitch meurt sans désigner de successeur. Son fils aîné, Fiodor III, règne jusqu'en 1682, date à laquelle il meurt à son tour. La lutte s'engage entre les familles des deux épouses d'Alexis, pour imposer, d'un côté Ivan, de santé fragile, de l'autre Pierre (le futur Pierre le Grand), encore enfant. Ivan est proclamé premier tsar, Pierre second tsar, et la sœur d'Ivan, Sophie, devient régente. Le jeune Pierre, emmené par sa mère hors de Moscou, passe sa jeunesse à constituer des régiments et une flottille.

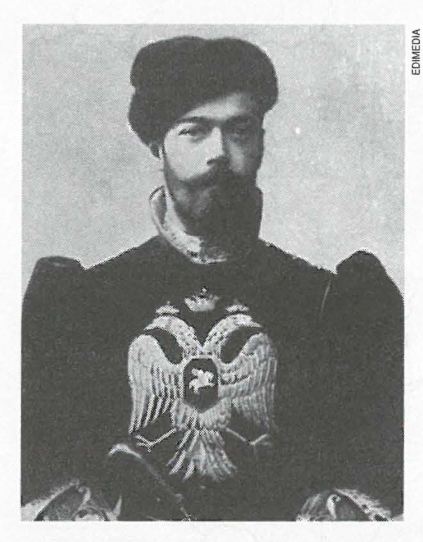
1689 : Avènement de Pierre Ier, à la mort de son frère Ivan.

1696 : Pierre Ier effectue un voyage en Europe. Il est le premier tsar à quitter les frontières de son État. Durant son séjour à l'étranger, il apprend que Sophie a tenté de prendre le pouvoir. Il revient aussitôt en Russie et commence une répression féroce. Puis il entreprend de transformer le pays. Un bouleversement brutal et forcé des institutions et des habitudes qui lui vaudra de devenir « Pierre le Grand » pour les uns, et « l'Antéchrist » pour les autres.

1700 : Défaite de Narva devant les Suédois de Charles XII.

1709 : Victoire de Poltava. L'armée suédoise est mise en déroute.

L'AIGLE BICÉPHALE



Nicolas II en costume russe du XVIe siècle, décoré de l'aigle bicéphale.

Entité ethnique jusqu'au règne d'Ivan III, la Russie devient avec lui une entité politique nettement définie. Évitant soigneusement tout rapprochement avec l'Église latine, Ivan III fait de l'État moscovite l'héritier de l'Empire d'Orient disparu. Il adopte pour armoiries l'aigle bicéphale de Byzance, se dote d'une généalogie fantaisiste qui le fait descendre de l'empereur Auguste. Puis il ajoute à son titre de grand-prince celui de tsar (« César »), ainsi que le qualificatif de *samoderjets* (l'autocratôr grec).

Symbole de la nouvelle puissance russe, Moscou prend alors figure de capitale et l'architecte italien Fioraventi construit au Kremlin la cathédrale de l'Assomption et le Palais à Facettes.

1712 : La capitale est transférée à Saint-Pétersbourg (la ville de Pierre) fondée en 1706. Pierre Ier prend le titre d'empereur (Imperator) en 1721.

1725 : Mort de Pierre le Grand. Sa veuve lui succède pendant deux ans, sous le nom de Catherine Ière.

1730-1740 : Règne d'Anna Ivanovna, duchesse de Courlande. Influence allemande.

1741 : Elisabeth, fille de Pierre le Grand, monte sur le trône pour vingt ans. Elle reprend l'œuvre de son père.

1756-1762 : La Russie participe à la guerre de Sept Ans au côté de l'Autriche contre la Prusse. Ses troupes occupent Berlin en 1760.

1762 : Début du règne de Catherine II, après l'assassinat (auquel elle n'est pas étrangère) de son époux Pierre III. La tsarine poursuit l'œuvre de Pierre le Grand. Éprise des « Lumières », elle entretient des liens étroits avec Voltaire, Rousseau, Diderot et bien d'autres.

1772 : Premier partage de la Pologne.

1773-1775 : Révolte du Cosaque Emelian Pougatchev. Les troupes rebelles menacent le pouvoir de Catherine qui, dès lors, oublie définitivement ses idées « libérales ».

1796 : Paul Ier, fils de Catherine II et Pierre III, monte sur le trône.

1799 : Campagnes de Souvorov en Italie et en Suisse.

1801 : Rattachement de la Géorgie orientale à la Russie. La même année, mort de Paul Ier et avènement d'Alexandre Ier.

1804-1813 : Guerre russo-iranienne. Le traité de Gulistan donne à la Russie le Daghestan et le nord de l'Azerbaïdjan.

1806-1812 : Guerre russo-turque. Par le traité de Bucarest, la Russie reçoit la Bessarabie et la Géorgie occidentale.

1807 : Entrevue de Tilsitt. Traité de paix entre la Russie et la France.

1809 : Annexion de la Finlande.

1812-1814 : Guerre contre Napoléon, dite « Guerre patriotique » par les Russes.

1815 : Alexandre Ier organise la Sainte-Alliance. Quatrième partage de la Pologne.

1825 : Mettant à profit la disparition d'Alexandre Ier, des officiers de la garde se soulèvent au mois de décembre, dans l'espoir d'obtenir une monarchie constitutionnelle. Nicolas Ier, pour lequel vient d'abdiquer son frère Constantin, fait donner l'artillerie. Échec absolu, cette *« Révolte des décembristes éveillera toutefois*, selon le philosophe Alexandre Herzen, *toute une génération ».* Nihilisme, populisme, terrorisme, marxisme,

LE TEMPS DES TROUBLES

Les années 1604-1613 sont entrés dans l'histoire de Russie sous le nom de « Temps des Troubles ». Dès 1604, le bruit se répand en Moscovie que le tsarévitch Dimitri a miraculeusement survécu et qu'il s'est réfugié en Pologne. La rumeur ne part pas de rien : un jeune Russe, soutenu par le roi de Pologne Sigismond III qui lui procure une petite armée, prétend en effet être le fils du Terrible. La troupe de « Dimitri » part vers l'est. Elle va de succès en succès, les hommes de Godounov n'osant pas combattre le « tsar légitime ».

En 1605, Boris Godounov meurt, laissant le trône à son fils Fiodor. Mais les boyards, conduits par Vassili Chouïski, ameutent le peuple. Fiodor est massacré en avril. En juin, « Dimitri » fait une entrée triomphale à Moscou.

Le nouveau tsar n'a toutefois pas que des amis. On lui reproche son épouse polonaise, Marina Mniszek, et ses sympathies pour le « latinisme ». Mettant à profit la situation, Vassili Chouïski traite le tsar de moine défroqué et d'hérétique. Il soulève contre lui la populace et le « faux Dimitri » est massacré au Kremlin. Chouïski se fait proclamer tsar le 19 mai 1606.

Mais l'imagination populaire ne peut se résigner à la disparition des souverains légitimes. Un second faux Dimitri apparaît en 1608 et, à la tête d'une horde de Cosaques et de Polonais, bat l'armée de Chouïski et s'installe à douze kilomètres de Moscou. La guerre civile fait rage, compliquée par une intervention étrangère : les Polonais obligent Chouïski à abdiquer en 1610 et s'installent à Moscou.

Vient alors le réveil national, favorisé par la mort subite du second faux Dimitri. Des milices de volontaires se forment un peu partout, contre le roi polonais et les boyards. L'une d'elles, réunie par le boucher Minine et commandée par le prince Pojarski, assiège le Kremlin en 1612 et chasse les Polonais.

Le 21 février 1613 voit l'élection de Mikhaïl Romanov, premier tsar d'une dynastie qui ne s'éteindra qu'avec la révolution de 1917.

bolchevisme, durant tout le XIXe siècle les « ismes » et leurs mouvements se succèdent.

1826-1828 : Guerre russo-iranienne. Le traité de Tourkmantchaï rattache l'Arménie à la Russie.

1830-1833 : Insurrection de Pologne.

1834-1859 : Guerre d'indépendance des montagnards du Caucase.

1852-1856 : Guerre de Crimée. Le Traité de Paris sanctionne la défaite russe.

1855 : Alexandre II succède à Nicolas Ier.

1861 : Alexandre II abolit le servage, ce qui lui vaut le nom de « tsar-libérateur ».

1863 : Écrasement de l'insurrection polonaise.

1873 : Dostoïevski (1821-1881) commence la publication du *Journal d'un écrivain.*

1877-1878 : Guerre russo-turque. Traité de San Stefano.

1881 : Alexandre II est assassiné par un terroriste du mouvement la « Volonté du Peuple ». C'est l'aboutissement d'une longue succession d'attentats. Son fils lui succède, sous le nom d'Alexandre III, et entame une guerre sans pitié contre le terrorisme.

1891 : Début de l'alliance franco-russe.

1894 : Avènement de Nicolas II.

1898 : Congrès de Minsk. Fondation du Parti ouvrier social-démocrate russe d'où sortiront en 1903 les deux fractions : bolcheviks (majoritaires) et mencheviks (minoritaires).

1904-1905 : Guerre russo-japonaise, marquée entre autres, les 27 et 28 mai 1905, par le désastre naval de Tsou-Shima.

1905 : Première révolution russe. Les soviets font leur apparition. Le tsar promet, dans un manifeste, l'octroi des libertés politiques et la convocation d'une Douma législative.

1906 : Élection et dissolution de deux Doumas. Pierre Stolypine, nommé Premier ministre, s'appuie sur la troisième Douma (1907) pour entreprendre ses réformes fondamentales (propriété personnelle des paysans). Il est assassiné par un jeune juif révolutionnaire en 1911.

1914 : Le 1er août, la Russie entre en guerre contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Saint-Pétersbourg prend le nom de Petrograd.

1918 : En mars, Moscou redevient la capitale. Le même mois, un traité de paix séparée avec l'Allemagne est signé à Brest-Litovsk.

1918-1921 : Guerre civile qui s'achève sur la défaite des Armées Blanches à l'automne 1920. Les révoltes paysannes sont écrasées par le pouvoir soviétique.

LES COSAQUES

L'existence du phénomène cosaque est lié à l'histoire d'un pays sans frontières naturelles. À la veille de la Révolution, les Cosaques étaient répartis sur onze territoires, appelés « Voïska ». De la mer Noire à l'Oussouri, ils constituent la ligne de défense avancée de la Sainte Russie face à l'Asie et à l'empire turc.

Historiquement les cosaques sont des insoumis ralliés. Le mot cosaque (*Kazak* en russe) vient d'un mot turc qui signifie homme libre. Les premiers cosaques sont des Russes qui fuient le servage au moment où celui-ci s'établit sur le territoire contrôlé par le Grand Prince de Moscou (fin XVe siècle) et se mettent hors d'atteinte du pouvoir central. Leur zone de refuge privilégiée au XVIe siècle est un no man's land, situé au carrefour des influences de la Russie, du Khanat de Crimée et de la Pologne, régulièrement balayé par des razzias venant de toutes parts. Ils payent leur liberté d'une menace permanente sur leur vie. Ils y font face en s'organisant en communautés d'autodéfense. La plus célèbre se constitue sur les chutes du Dniepr, au lieu-dit Zaporogue.

Malgré son organisation militaire, la communauté a des mœurs démocratiques. Elle élit son chef, l'hetman. Lorsque le tsar s'empare du territoire des cosaques, appelé Ukraine (de *Kraïna*, qui signifie « marche ») au XVIIe siècle, il comprend tout l'intérêt qu'il peut tirer de la cosaquerie pour l'extension et la sécurité de ses terres. Un accord de vassalité est conclu, au terme duquel l'autonomie administrative est laissée aux Cosaques en échange d'un service de défense. Dès lors les successeurs des insoumis du XVIe siècle se feront progressivement les meilleurs serviteurs de l'Empire. Ils en portent les limites jusqu'à l'océan Pacifique, et après quelques mouvements de révolte au XVIIIe siècle, (Mazeppa, Pougatchev), ils en assurent loyalement la défense. Durant la guerre civile (1918-1920) les Cosaques penchent tour à tour du côté des rouges et des blancs. Le pouvoir bolchevique supprimera leurs libertés et usera contre eux de la terreur. Aussi les troupes allemandes qui pénètrent jusqu'en Crimée en 1941-1942 sont-elles accueillies en libératrices, ce qui entraînera des représailles massives après la victoire soviétique.

C.V.

DR



L'empereur Nicolas II, l'impératrice Alexandra et leurs cinq enfants. Tous seront massacrés par les bolcheviques à Ekaterinbourg, le 16 juillet 1918.

LES PARTAGES DE LA POLOGNE

Tandis qu'à la fin du Xe siècle, la Russie devenait orthodoxe, la Pologne devint catholique par la volonté de son souverain, Mieszko Ier. Au conflit religieux qui opposera les deux pays, s'ajouteront d'incessants conflits territoriaux. Russie et Pologne s'empareront successivement d'immenses territoires revendiqués par l'autre en profitant de périodes d'affaiblissement. Des conflits territoriaux analogues opposeront également la Pologne à la Prusse, héritière de l'Ordre Teutonique, et à l'Autriche, héritière à la fois de l'Empire germanique et de la couronne de Hongrie. À la fin du XVIIe siècle, la Pologne se trouvera prise dans le cycle des guerres opposant les deux grands royaumes du nord, la Suède et la Russie. La victoire de la seconde et les visées des autres puissances sur la région entraîneront les partages successifs de la Pologne entre la Russie, la Prusse et l'Autriche en 1772, 1793, 1795 et 1815.

1921 : Le Xe Congrès du Parti se réunit en février-mars. Le soulèvement des marins de Cronstadt est noyé dans le sang. Lénine adopte la NEP (Nouvelle politique économique), accordant ainsi un répit au pays. La Russie est exsangue, la famine sévit. Un accord est passé entre le gouvernement soviétique et l'organisation philanthropique ARA pour ravitailler le pays.

1922 : Création de l'URSS. En avril, Staline est élu secrétaire général du Comité central.

1924 : Mort de Lénine, le 21 janvier.

1927 : La « gauche » dirigée par Trotski est éliminée du pouvoir.

1928-1932 : Mise en pratique du premier plan quinquennal qui donne la priorité à l'industrie lourde.

1929 : Staline annonce l'adoption d'une politique de *« collectivisation et de liquidation des koulaks* (paysans libres) *en tant que classe »*. La « droite », incarnée par Boukharine, est éliminée à son tour.

1930 : En janvier et février, la collectivisation forcée bat son plein.

1931 : Début du génocide-famine programmé par le pouvoir soviétique contre les paysans en Ukraine, dans le Caucase, en Russie et en Asie centrale.

UNE ÉCONOMIE FLORISSANTE

L'économiste français Edmond Théry, qui examina les statistiques disponibles à la fin du règne de Nicolas II, publia en 1914 un ouvrage consacré à la *Transformation économique de la Russie.* La conclusion de cette étude attentive mérite que l'on s'y arrête : « *Si les choses, dans les grandes nations européennes, se passent entre 1912 et 1950 comme elles viennent de se passer entre 1900 et 1912, vers le milieu du présent siècle, la Russie dominera l'Europe tant au point de vue politique qu'au point de vue économique et financier.* »

En URSS, le physicien Iouri Orlov, membre de l'Académie des sciences d'Arménie, parvient aux mêmes conclusions : « *La Russie prérévolutionnaire n'était un pays ni retardé ni totalitaire. Elle occupait la cinquième place dans le monde pour la production économique, et la première pour le développement industriel* [...] *Ces faits,* ajoute Orlov, *ont été grossièrement déformés par la propagande soviétique* [...] *La recherche fondamentale prérévolutionnaire a donné des découvertes qui n'ont pas été surpassées par la science soviétique* » (*Cahiers du Samizdat*, juin-juillet 1976).

Entre 1898 et 1913, la Russie a battu tous les records mondiaux de croissance industrielle, avec 10 % par an. Ce développement intense sera d'ailleurs l'une des causes des bouleversements sociaux qui conduiront à la situation prérévolutionnaire de 1914.

Depuis la fin du XIXe siècle, la population de l'Empire s'est multipliée de façon étonnante. Dans les dix années qui précèdent la guerre, elle est passée de 125 à 167 millions. Son taux d'accroissement est de 18 pour 1000, le plus élevé de tout le continent européen. En 1913, on prévoit que la population passera vers 1980 à environ 350 millions d'habitants.

En 1970, la population de l'URSS comptait 245 millions d'habitants seulement, malgré l'annexion de nouveaux territoires avec leur population. La cause du déficit considérable est à rechercher dans les pertes des deux guerres mondiales, les massacres consécutifs à la révolution de 1917, la guerre civile, la famine, les répressions antipaysannes, les purges gigantesques, les déportations de populations, et, enfin, la baisse de la natalité.

CHARLES VAUGEOIS

LES RÉVOLUTIONS DE 1917

En février 1917, des manifestations ouvrières dégénèrent en révolution, conduisant Nicolas II à abdiquer, le 3 mars. Un gouvernement provisoire est créé, sous la direction du prince Lvov. Aussitôt, les soviets s'érigent en pouvoir parallèle. Au mois d'avril, Lénine, jusqu'alors exilé en Suisse, rentre en Russie, avec l'aide des autorités allemandes. Au mois d'août, les Allemands passent à l'offensive et Riga fait sa reddition. En septembre, Kerenski prend la tête du gouvernement provisoire. Le général Kornilov tente un putsch. Les bolcheviks obtiennent la majorité au soviet de Petrograd. Le 25 octobre (7 novembre du calendrier grégorien), ces derniers réussissent un coup d'État. Le lendemain, le pouvoir des soviets est proclamé. Lénine devient président du Soviet des commissaires du peuple. Le 7 décembre, création de la police politique (Tcheka).



DALMAS/SIPA

Nikita Khrouchtchev (1894-1971). Premier secrétaire du parti après la mort de Staline, il est l'initiateur de la « déstalinisation » à partir de 1956. Éliminé le 15 octobre 1964 au profit de L. Brejnev.

1932-1937 : Deuxième plan quinquennal. La priorité reste à l'industrie lourde.

1934 : XVIIe congrès du Parti, dit « congrès des vainqueurs », en janvier. En décembre, Kirov est assassiné.

1935 : Après un premier procès de Zinoviev et Kamenev en janvier et le « Procès des 16 » en août, commence la Grande Terreur.

1939 : Le 23 août, signature d'un pacte de non-agression avec l'Allemagne et d'une clause secrète sur le partage de la Pologne. Le 17 septembre, l'Armée Rouge entre en Pologne orientale.

1939-1940 : Guerre soviéto-finlandaise.

1940 : Le pouvoir soviétique annexe les Pays baltes.

1941 : Début de la Seconde Guerre mondiale en URSS : l'Allemagne attaque l'Union soviétique. Après des débuts catastrophiques pour l'armée soviétique décapitée par les purges staliniennes, l'armée allemande subit un premier revers à l'occasion de la bataille de Moscou (octobre 1941-janvier 1942). De juillet 1942 à février 1943, a lieu la bataille de Stalingrad. Le 2 mai 1945, prise de Berlin.

1953 : Le 5 mars, Staline meurt. Après quelques mois de direction collective, Khrouchtchev devient Secrétaire général du Comité central, en septembre.

1954 : Signature du Pacte de Varsovie, en réplique à l'Otan. L'année est également marquée par des révoltes dans les camps (goulag).

1956 : XXe Congrès du Parti. Rapport secret de Khrouchtchev sur les *« conséquences du culte de la personnalité »*. Durant le printemps et l'été, les détenus des camps sont libérés en masse et nombre de victimes de la Grande Terreur sont réhabilitées. L'insurrection nationale hongroise est écrasée par l'Armée Rouge.

1959 : La Chine maoïste dénonce le « révisionnisme » des dirigeants soviétiques.

1961 : 12 avril, Iouri Gagarine, premier homme dans l'espace.

1962 : Devant la menace de guerre brandie par le président Kennedy, Khrouchtchev ordonne le retrait des fusées soviétiques de Cuba.

1964 : Khrouchtchev est limogé. C'est la première révolution de palais dans l'histoire de l'URSS. Léonid Brejnev est élu premier secrétaire du comité central.

1966 : Le procès des écrivains A. Siniavski et I. Daniel marque, de fait, la fin du « Dégel » khrouchtchévien.

1968 : Au mois d'août, les armées du pacte de Varsovie occupent la Tchécoslovaquie.

1973 : Publication de *L'Archipel du Goulag* d'Alexandre Soljenitsyne. L'année suivante, Vladimir Maximov crée à Munich la revue *Continent*.

1975 : La Conférence internationale d'Helsinki reconnaît l'inviolabilité de la zone d'influence soviétique en Europe.

1979 : Les troupes soviétiques envahissent l'Afghanistan en décembre.

1982 : 10 novembre, mort de Brejnev. Iouri Andropov devient Secrétaire général. Après sa mort en 1984, il est remplacé par Konstantin Tchernenko.

1985 : 10 mars, mort de Tchernenko. Élection de Mikhaïl Gorbatchev au poste de secrétaire général du comité central.

1989 : Premières élections à plusieurs candidats au Congrès des députés du peuple.

1991 : En juin, Boris Eltsine est élu à la présidence de Russie. Août donne lieu à une tentative de putsch, dont les circonstances restent obscures. Boris Eltsine prend alors la tête des « réformateurs » et promulgue un décret interdisant le Parti communiste.

Le 8 décembre, l'URSS cesse d'exister. L'ancien drapeau tricolore remplace le drapeau rouge. À partir de 1992, la politique monétariste d'Egor Gaïdar frappe les défavorisés, soulevant de vives oppositions. Celle du Parlement (général Routzkoï) est brisée le 4 octobre 1993. Mais les élections législatives du 12 décembre montrent l'existence d'un fort courant national et populaire.

ANNE COLDEFY

Anne Coldefy a publié en 1993 aux Éditions autrement (Paris), *Quelle Russie ? Les racines et les rêves d'une société dépaysée.*

BIBLIOGRAPHIE

– *Mille ans de christianisme russe, 988-1988*, Actes du Colloque international de l'université Paris X-Nanterre, janvier 1988. Paris, Ymca-Press, 1989.
– Alain Besançon, *Présent soviétique et passé russe*, Paris, Hachette, 1980.
– Henry Bogdan, *Histoire des peuples de l'ex-URSS*, Paris, Perrin, 1993.
– Hélène Carrère d'Encausse, *L'Union soviétique, de Lénine à Staline, 1917-1953*, Paris, Éditions Richelieu, 1972.
– Michel Heller et Alexandre Nekrich, *L'Utopie au pouvoir, histoire de l'URSS de 1917 à nos jours*, Calmann-Lévy, 1982.
– Pierre Kovalevsky, *Histoire de la Russie et de l'URSS*, Paris, Librairie des cinq continents, 1970.
– Nicolas Riazanovsky, *Histoire de la Russie*, (vaut notamment par son importante bibliographie) Paris, Laffont-Bouquins, 1987.
– Leonard Schapiro, *Les Révolutions russes de 1917*, Flammarion, 1987.
– Georges Sokoloff, *La Puissance pauvre, une histoire de la Russie de 1815 à nos jours*, Paris, Fayard, 1993.
– Alexandre Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*, 3 volumes, Paris, Fayard, 1973, 1974, 1976.
– Dominique Venner, *Histoire de l'Armée rouge, 1917-1924*, Paris, Plon, 1981.

L A   S A I N T E   R U S S I E

Une violence rédemptrice

PAR HÉLÈNE CARRÈRE D'ENCAUSSE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Pour nombre d'historiens, la Russie ne s'est jamais complètement remise de la longue conquête mongole. Mais n'est-ce pas dans les souffrances d'un destin terrible qu'a jailli sa sainteté ?

La Russie, on ne le soulignera jamais assez, est avant tout un espace ouvert, sans frontières, frontière elle-même entre l'Europe qui se constitue et l'Asie. Dès les origines, les princes de Kiev ont dû défendre pied à pied leur espace contre les envahisseurs qui les menaçaient de tous côtés. L'épanouissement de Kiev, dans ces conditions, tint du miracle. Mais aussi de l'opiniâtreté de ceux qui y régnèrent et de leur choix chrétien, européen en définitive. C'est en 1237, année fatale, que l'armée mongole fond sur le pays, écrase les principautés, impose pour deux siècles et demi sa domination. État sans frontières, la Russie, qui retient dans son espace les Mongols, est la frontière qui sépare ceux-ci d'une Europe dont l'histoire, pendant ces deux siècles et demi, se poursuit à l'abri d'une Russie écrasée. Quand vient l'heure de l'émancipation, la Russie qui émerge des ténèbres d'une domination qui y a laissé bien des traces, a tout manqué du développement européen. Il lui faut constituer la Nation, définir un espace, décider là où se situe



Hélène Carrère d'Encausse

sa frontière – en Europe ? ou face à l'Europe ? –, créer un État qui puisse administrer et défendre un espace immense dont la protection impose que toujours la frontière soit repoussée. Ailleurs, c'est la gloire de la Renaissance ; en Russie, c'est la difficile naissance de la Nation. Le temps de la Russie ne sera jamais plus celui de l'Europe : en arrière d'elle jusqu'en 1917 ; en avant dans l'utopie, ensuite.

La conséquence de ce décalage chronologique par rapport à une Europe jamais rejointe à qui la Russie servit de sentinelle face à l'Asie, est double. C'est le système social décalé – le servage, au temps où les hommes étaient émancipés ailleurs – qui fera de la Russie, pour l'Europe, un objet de curiosité ou d'horreur. C'est aussi l'incapacité de la Russie à se développer autour d'un projet commun qui unifie ceux qui détiennent le pouvoir et ceux qui le subissent. La construction des cathédrales, les croisades, tout ce qui consolide alors les nations de l'Europe chrétienne, la Russie l'a manqué ; ensuite, le temps lui a fait défaut pour y remédier. De l'absence de ce projet commun autour duquel se forgent les mythes des nations et leur cohérence, découle l'éternel conflit russe. La Russie s'est développée en juxtaposant deux cultures : celle d'une classe dirigeante et d'élites pour qui la volonté de « rattraper l'Europe », de s'y intégrer, ou de définir sa spécificité par rapport à elle, fut une constante ; et une culture populaire horizontale, statique, ressentant les efforts de la culture des élites comme autant de coups portés contre elle. Un signe symbolique, mais combien important, de cette discontinuité culturelle est l'éternelle migration des capitales du pays : de Kiev à Souzdal, puis à Moscou et Saint-Pétersbourg, pour en revenir à Moscou, ne dirait-on pas le cheminement d'un pouvoir en quête de son identité ? Les ruptures historiques radicales : Kiev ; les siècles mongols ; le temps des Troubles ; Moscou ; l'œuvre occidentalisante de Pierre le Grand ; Saint-Pétersbourg ; enfin la révolution. Quel peuple s'y reconnaîtrait, y trouverait son identité définitive et ce qui le relie aux maîtres du moment ?

C'est cette histoire tourmentée qui a fait du peuple russe un peuple malheureux, en



« C'est en Russie seulement, au cours de mes deux grands voyages dans ce pays, que j'ai senti ce qu'est une patrie ; j'étais là-bas en quelque sorte chez moi, peut-être parce que le temps, le temporel, y est si peu visible, parce que l'avenir y est toujours déjà présent, et que chaque heure s'écoule plus près de l'éternité. »
Rainer Maria Rilke
Lettre à Ellen Key, 1899.

DOSTOÏEVSKI ET LE TEMPÉRAMENT RUSSE

Dostoïevski reflète toutes les contradictions de l'esprit russe, toutes ses antinomies qui ont provoqué à leur tour tant de jugements contradictoires sur la Russie et sur son peuple. L'architecture spirituelle de ce peuple, on peut la suivre et l'étudier en lui. Les Russes se classent eux-mêmes en « apocalyptiques » et en « nihilistes », entendant par là qu'ils ne supportent pas un climat psychique moyen, et que leur tempérament les mène irrésistiblement vers les extrêmes. Apocalyptisme, nihilisme, la même tendance excessive, le même besoin de pousser les choses jusqu'à leur terme, les entraînent vers ces deux pôles.

NICOLAS BERDIAEV
***L'Esprit de Dostoïevski*, Stock, Paris 1945, 1975.**

quête de mythes consolateurs. L'influence durable et diverse de la religion lui doit beaucoup. La quête d'identité et d'unité culturelles de ce peuple déchiré a sans nul doute trouvé dans les mythes religieux la réponse la plus propre à permettre d'engager l'œuvre de construction nationale commencée à Kiev, et celle de reconstruction qui se poursuivit au XVI[e] siècle. Dans l'extrême misère morale de la Russie, la religion a eu de surcroît pour fonction d'en rendre possible l'acceptation sociale. La sainteté du tsar escamote la sauvagerie de son règne. Son despotisme extrême exige une légitimation elle aussi extrême, celle de la soumission au dessein divin. Et si les souffrances constantes du peuple sont dominées, c'est parce que la vision eschatologique qui sous-tend toute la mythologie politique donne à cette souffrance l'allure d'une marche sur les traces du Christ de la Passion.

C'est aussi cette conception religieuse – où s'entremêlent dans un étonnant syncrétisme chrétienté orthodoxe, rigorisme des vieux-croyants, croyances hétérodoxes d'innom-

REMARQUES À REBROUSSE-POIL

Cependant que les peuples occidentaux s'usaient dans leur lutte pour la liberté et, plus encore, dans la liberté acquise (rien n'épuise tant que la possession ou l'abus de la liberté), le peuple russe souffrait sans se dépenser, car on ne se dépense que dans l'histoire, et, comme il en fut évincé, force lui fut de subir les infaillibles systèmes de despotisme qu'on lui infligea : existence obscure, végétative, qui lui permit de s'affermir, d'accroître son énergie, d'entasser des réserves et de tirer de sa servitude le maximum de profit biologique. L'orthodoxie l'y a aidé, mais l'orthodoxie populaire, admirablement articulée pour le maintenir en dehors des événements, au rebours de l'officielle qui, elle, orientait le pouvoir vers des visées impérialistes [...].

Pour que la Russie s'accommodât d'un régime libéral, il faudrait qu'elle s'affaiblît considérablement, que sa vigueur s'exténuât ; mieux : qu'elle perdît son caractère spécifique et se dénationalisât en profondeur. Comment y réussirait-elle, avec ses ressources intérieures inentamées et ses mille ans d'autocratie ? À supposer qu'elle y arrivât par un bond, elle se disloquerait sur-le-champ. Plus d'une nation, pour se conserver et s'épanouir, a besoin d'une certaine dose de terreur. La France elle-même n'a pu s'engager dans la démocratie qu'au moment où ses ressorts commencèrent à se relâcher, où, ne visant plus à l'hégémonie, elle s'apprêtait à devenir respectable et sage. Le Premier Empire fut sa dernière folie. Après, ouverte à la liberté, elle devait en prendre péniblement l'habitude, à travers nombre de convulsions, contrairement à l'Angleterre qui, exemple déroutant, s'y était faite de longue main, sans heurts ni dangers, grâce au conformisme et à la stupidité éclairée de ses habitants (elle n'a pas, que je sache, produit un seul anarchiste).

E. M. CIORAN
« Quelques imprécisions sur la Russie »
***La Nouvelle Revue Française*, n° 61, 1[er] janvier 1958**

brables sectes et vestiges du paganisme primitif – qui guidera les concepts plus modernes produits par les intellectuels : le *peuple* – élu de Dieu et souffrant de par Sa volonté –, la *faute* et le nécessaire *rachat*.

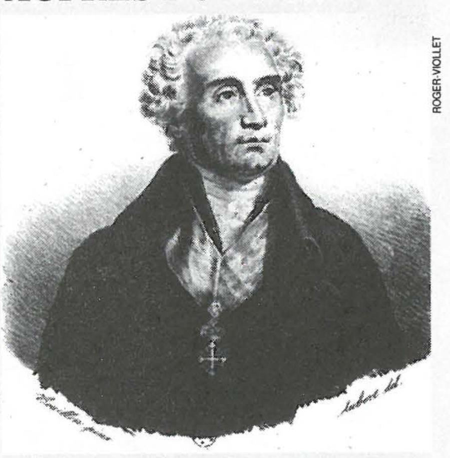
La Passion de Jivago

À cet égard, la révolution n'a pas constitué une rupture, même si elle s'est efforcée de substituer ses mythes propres à la mythologie que les siècles avaient développée. Mais l'idéologie salvatrice reste au cœur d'un système en quête d'unanimité. La révolution a pris acte de l'existence des deux cultures que l'histoire avait échoué à réconcilier, et tout en offrant à son tour une vision eschatologique, elle a résolu ce divorce culturel par l'usage de la *langue de bois*. Nul mieux que Boris Pasternak, dans *Le Docteur Jivago*, n'a aussi parfaitement rendu compte du conflit culturel qui est au cœur du malheur russe et qui transcende époques et événements, et jusqu'à la révolution. Jivago, dont le nom même, comme le souligne J. Billington, vient de la liturgie pascale, est à lui seul un concentré de la plupart des mythes de la Russie. Ce héros douloureux, acceptant sans révolte extérieure un ordre qui lui est étranger et qui le détruit, est la véritable alternative à l'*Homo sovieticus* qui feint l'adhésion, s'insère dans le collectif et se pervertit dans le double langage. La Passion de Jivago, qui subit la tourmente révolutionnaire, celle de la guerre civile, des privations physiques et des dégradations morales, est symbolique du destin du peuple, du malheur russe. C'est ce peuple qui, derrière le personnage de Jivago, vit la Passion à l'image de celle du Christ, en un temps dont on soupçonne qu'il est celui séparant le mont des Oliviers d'une lointaine Résurrection. La violence qui jalonne le roman, violence inévitable, violence rédemptrice, est en fait celle de toute l'histoire de la Russie. Le problème de Jivago recouvre d'ailleurs également un autre problème éternel de ce pays : la volonté de ne pas céder à la déformation, au maquillage de la vérité, et de discerner, derrière le *faux*, ce qui est le *vrai*.

HÉLÈNE CARRÈRE D'ENCAUSSE
de l'Académie française

On ne saurait citer tous les ouvrages consacrés par Hélène Carrère d'Encausse à l'URSS d'hier et à la Russie de toujours. On peut cependant porter une attention toute particulière à *L'Empire éclaté*, publié par Flammarion en 1978, ainsi qu'à *Victorieuse Russie*, publié par Fayard en 1992.

JOSEPH DE MAISTRE, UN ULTRAMONTAIN AUPRÈS DU TSAR



Placé sous les signes conjugués de l'insuffisance matérielle et de la relative inefficacité diplomatique, le séjour de quatorze années qu'accomplit Joseph de Maistre à Saint-Pétersbourg en qualité d'ambassadeur extraordinaire de Victor-Emmanuel Ier, roi de Sardaigne, trouve en dernier ressort sa justification pour sa fécondité littéraire.

Observatoire privilégié de la politique européenne, Saint-Pétersbourg accueille sans fracas (13 mai 1803 à 9 heures du matin) le sénateur savoyard âgé de cinquante ans. Lequel, dépourvu de liste civile et sans fortune personnelle, ne disposant ni de bureau ni d'un secrétaire, pratique noblement l'art d'être pauvre : *« J'ai pris le parti de partager la soupe de mon valet de chambre. »* Le contraire d'un courtisan, peu prisé du roitelet sarde, en butte à l'hostilité du cabinet royal jaloux de la ponctualité et de la qualité de ses dépêches diplomatiques belles comme des dissertations, Maistre, s'il peut espérer jouer un rôle en faveur de son pays, sait qu'il ne pourra compter que sur sa seule habileté.

L'objet de sa légation auprès du jeune tsar Alexandre Ier relève d'une triple attente : le rétablissement de Victor-Emmanuel dans ses anciens États ; la sûreté de son séjour sur le continent ; les moyens de subvenir au train de la maison royale. Au vrai, les prétentions sardes provoquent le sourire de l'opinion puisqu'aussi bien la couronne ne représente plus rien sur la scène internationale. Quant à la requête avancée pour la spoliation de la Savoie, du Piémont et du Niçois, l'intransigeance même de Victor-Emmanuel fait obstacle à l'évaluation d'une raisonnable indemnisation.

Force est donc à Joseph de Maistre de s'en tenir à la besogne de médiateur occulte. Avec succès dans un premier temps il noue des liens auprès de Louis XVIII, s'acquiert la confiance d'Alexandre, échafaude un plan de rencontre avec l'Ogre corse, agence un réseau catholique ultramontain. Ce royaliste convaincu doublé d'un homme d'influence agit au mieux des intérêts sardes : solliciteur zélé, il réussit à obtenir pour son gouvernement une aide annuelle de soixante-quinze mille roubles.

Il reste que l'entourage de Victor-Emmanuel milite obstinément contre lui ; de guerre lasse, Maistre songe à résigner sa mission afin d'adopter la nationalité russe : *« Jusqu'à mon dernier soupir, je ne cesserai de me rappeler la Russie et de faire des vœux pour elle. Naturalisé par la bienveillance que j'ai rencontrée au milieu de ses habitants, j'écoute volontiers la reconnaissance lorsqu'elle essaie de me prouver que je suis russe. »*

Reçu et fêté dans les salons de l'aristocratie – notamment chez le prince Czartoryski puis chez les grandes duchesses –, mandaté par Alexandre pour rédiger des écrits officiels, Maistre fait office un temps de collaborateur particulier du tsar. Entre le souverain soucieux des fins dernières et familier des cénacles illuministes et le prophète contre-révolutionnaire une commune observance des décrets de la Providence, perçus comme les manifestations de la volonté divine, crée les conditions d'une entente mystique.

Tenant d'une société sacrale gouvernée selon les principes d'une foi transcendante, Maistre intègre le combat de catholicité au cœur même de la lutte contre l'apostasie révolutionnaire et son instrument, Napoléon. À Saint-Pétersbourg, Mme Svétchine, d'une part, les Jésuites de l'autre travaillent à développer l'implantation de la minorité catholique sous le regard de Maistre. Et soudain, rompant avec quarante ans d'une politique religieuse qui, de Catherine II à Paul Ier, visait à défendre l'enseignement de la Compagnie de Jésus contre l'esprit des Lumières, Alexandre rétablit l'orthodoxie comme religion d'État tandis qu'il ordonne l'expulsion des Jésuites. Maistre rapporte les termes du tsar dans leur dernier entretien : *« Maintenant, tout est fini, et les choses reprennent leur ancien pied. »*

Pièce maîtresse, *Les Soirées de Saint-Pétersbourg* n'ont pas été écrites en Russie, sinon le début, contrairement au *Principe générateur des Constitutions politiques* – qui fâcha Louis XVIII apôtre de la monarchie selon la charte. Mais le climat des *Soirées*, les entretiens qui réunissent Maistre, le sénateur et le chevalier au bord de la Néva où l'on évoque le Trône, l'Autel et la Providence forment autant de thèmes récurrents, habituels à cette œuvre extraordinaire, et dont l'exil pétersbourgeois rompu au printemps 1817 fut le cadre provisoire et l'objet d'une constante nostalgie.

ÉRIC VATRÉ

La Russie et l'Europe

PAR OSWALD SPENGLER

Rédigée en 1918, dans une Europe en plein chaos, cette méditation sur la Russie reste d'une surprenante actualité.

Les Russes ne sont point un peuple à la manière du peuple allemand ou anglais ; ils portent en eux, tels les Germains à l'époque carolingienne, la virtualité d'une multitude de peuples futurs. Les Russes sont la promesse d'une culture à venir au moment où les ombres du soir s'allongent sur l'Occident. On ne marquera jamais assez la différence entre l'esprit russe et celui de l'Occident. Les Anglais, les Allemands, les Américains et les Français ont beau connaître entre eux l'opposition la plus profonde au plan psychique (*seelisch*) comme au plan religieux, politique et économique, ils forment, dès qu'on les compare aux Russes, un monde clos et homogène. L'apparence occidentalisée de quelques citadins russes nous abuse. Le véritable Russe nous est aussi profondément étranger qu'un Romain de l'époque monarchique ou qu'un Chinois d'avant Confucius qui réapparaîtrait soudain parmi nous aujourd'hui. Cela, le Russe lui-même l'a toujours su, et déjà au moment où il traçait une limite entre sa « Mère Russie » et l'« Europe ».

L'âme russe primitive (*Urseele*), occultée par la saleté, la musique, la vodka, l'humilité et une étrange tristesse, a pour nous quelque chose d'impénétrable [...].

Cet esprit russe, secret comme un enfant et lourd de pressentiments, a été en effet torturé, bouleversé, blessé, empoisonné par cette autre culture qu'est l'« Europe », étrangère et dominatrice, parvenue à l'âge d'une virilité parfaite, et qui lui impose ses propres formes de pensée. Des villes, portant l'empreinte de notre style de vie et les exigences de notre comportement intellectuel, ont percé la terre et la chair de ce peuple ; une tournure d'esprit sophistiquée, une façon de concevoir la vie, des idées sur l'État, des connaissances scientifiques, tout cela a été inoculé à une conscience non encore développée. Autour de 1700, Pierre le Grand impose au peuple, avec la diplomatie de cabinet propre au style politique baroque, un pouvoir dynastique (*Hausmachtpolitik*) (1) ainsi qu'une administration et une armée calqués sur le modèle occidental ; vers 1800, parviennent en Russie, dans la version qu'en donne la littérature française, des idées anglaises parfaitement incompréhensibles pour ce peuple, qui ne font que troubler l'intelligentsia de la maigre classe supérieure ; bien avant 1900 cette intelligentsia russe, entichée de livres, introduit le marxisme, ce produit particulièrement compliqué de la dialectique ouest-européenne, dont elle ignore les raisons profondes. Pierre le Grand a transformé le tsarisme typiquement russe en une grande puissance qui commença à faire partie, dès lors, du système des États occidentaux ; et ce faisant il en a gâché le développement naturel ; l'intelligentsia, elle-même émanation de cet esprit authentiquement russe et corrompu dans les villes devenues étrangères, a perverti la pensée originelle de son pays [...].

La voix prophétique de Dostoïevski

Le peuple russe n'a connu lui-même, jusqu'à présent, que des expériences religieuses, mais aucune qui ne soit réellement sociale ou politique. C'est méconnaître Dostoïevski, ce saint auquel l'Occident prête les traits absurdes et ridicules de l'écrivain, que de saisir les « problèmes » sociaux qu'il évoque, autrement qu'en termes de forme romanesque. Ce qui, pour lui, est essentiel s'écrit *entre* les lignes et prend, avec *Les Frères Karamazov*, une intensité et une profondeur religieuses qui n'ont leur pareil que chez Dante. Cependant, la politique révolutionnaire est le fait d'un petit groupe social qui, issu des grandes villes, à peine d'origine russe lui-même, n'est plus très sûr dès lors de partager les sentiments russes ; c'est pourquoi cette politique révolutionnaire se développe en prenant les formes d'une contrainte doctrinaire d'une part, et d'un réflexe de défense d'autre part.

D'où cette profonde et terrible haine séculaire que les Russes nourrissent envers l'Ouest, envers le poison instillé dans leur chair ; cette haine nous parle avec la même intensité des souffrances intérieures de Dostoïevski, des brusques éclats de Tolstoï et des sentiments non exprimés de l'homme de la rue [...]. Les seules réalisations de la doctrine bolchevique n'auraient pas suffi à déclencher la violence avec laquelle le mouvement de nos jours se perpétue. Le bolchevisme est lui-même poussé par les instincts de la Russie *profonde* à s'opposer à l'Ouest qu'incarna d'abord la politique de Pierre le Grand ; et, produit de ce « pétrinisme », le bolchevisme sera, finalement, anéanti à son tour afin que la Russie soit totalement délivrée de tout ce qui est « européen » [...].

En Russie, le bolchevisme va être remplacé par la seule forme qui convienne à un peuple placé dans les conditions que l'on sait – à savoir par un nouveau tsarisme, peu importe lequel. Et il est aisé de croire que ce tsarisme sera plus proche du socialisme prussien que du parlementarisme capitaliste. Mais la confusion politique et sociale n'est pas une solution pour l'avenir de la Russie ; cet avenir réside bien plutôt *dans la naissance d'une religion nouvelle qui se prépare* – la troisième dans l'ordre des riches possibilités du christianisme – à la manière de la culture germano-occidentale dont les débuts coïncidèrent, vers l'an 1000, avec la création inconsciente de la deuxième religion. Dostoïevski fut l'une des voix prophétiques, annonciatrices de cette foi encore innommée, qui aujourd'hui déjà s'avance, force silencieuse d'une infinie tendresse.

OSWALD SPENGLER

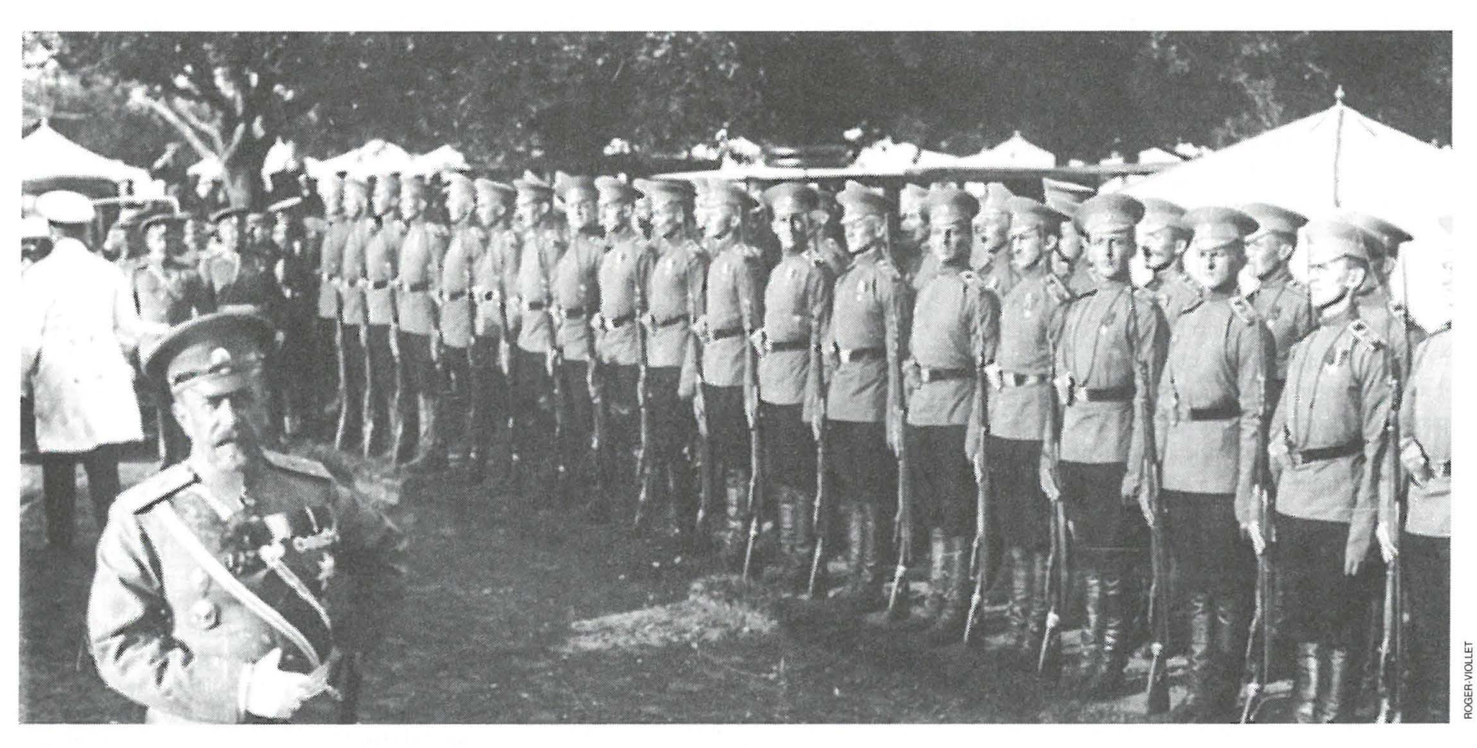
Ces lignes sont extraites de *Prussianité et socialisme* qui fut écrit et publié à chaud par Oswald Spengler entre les deux tomes du *Déclin de l'Occident* (1918 et 1922). Au-delà d'une thèse féconde sur l'antagonisme du capitalisme libéral anglo-saxon et de l'ordre prussien continental, ce texte propose une méditation de fond sur l'âme des peuples et leur rapport avec l'histoire. Oswald Spengler est né à Blakenburg, dans le Harz. Il est mort à Munich en 1936. *Prussianité et socialisme* a fait l'objet d'une traduction en français d'Eberhard Gruber qui a été publiée par Hubert Nyssen, Éditions Actes Sud, Arles, 1986, avec une préface de Gilbert Merlio.

(1) Ce terme désigne une politique qui renforce le pouvoir d'une famille régnante par la confusion entre affaires publiques et liens de parenté. Pourrait donc se traduire aussi par *népotisme*.

Le rôle de l'armée dans l'histoire russe

PAR GUY CHAMBARLAC

Empire sans frontière, la Russie est née de l'épée. D'Ivan le Terrible à Boris Eltsine, à travers batailles, émeutes ou complots, l'épée n'a jamais cessé de peser sur la marche de l'État.



ROGER-VIOLLET

Unité d'infanterie de la garde impériale russe en 1912.

L'institution militaire domine l'histoire de l'empire russe. Son origine se confond, au IXe siècle, avec l'entrée en scène des Varègues, nom donné aux Vikings dans l'espace qui va devenir celui de la Russie. Appelés au secours par les populations slaves pour résister aux assauts des Khazars et des Bulgares, les Varègues sont organisés en droujinas (détachements armés) qui pacifient les immenses contrées baignées par la Volga et le Dniepr. Au nord, Rurik fonde Novgorod en 860. Au sud, Oleg s'établit à Kiev en 882.

La Russie kievienne, on l'oublie, est l'un des royaumes les plus civilisés de son temps et les droujinas de ses princes sont considérés comme un modèle de perfection militaire. « *C'est à cette époque*, écrit l'historien militaire Strokov, *que commencent à se former les traits spécifiques de l'art militaire russe.* »

Le règne de Yaroslav (1016-1054) marque l'apogée du royaume de Kiev. Mais le déclin s'amorce avec les querelles qui opposent ses successeurs. Lorsque les invasions mongoles

menaceront la Russie kievienne, celle-ci ne pourra s'unir pour sa défense. La défaite de la chevalerie russe devant les Mongols à Kalka, en 1224, ouvre deux siècles de servitude. Seul le nord de la Russie reste libre, malgré la menace, cette fois, des Suédois et des chevaliers teutoniques.

Alexandre Nevski, prince de Novgorod, bat les premiers sur la Néva, en 1242, et les seconds sur le lac Peipous, en 1245.

L'emprise mongole ne sera secouée, une première fois, qu'en 1380, par Dimitri Donskoï à la bataille de Koulikovo, au « champ des bécasses ». Cette victoire est toujours célébrée comme une fête nationale.

L'œuvre libératrice est achevée un siècle plus tard par Ivan III. Son petit-fils, Ivan IV « le Terrible », prend, en 1547, le titre de tsar (csar = césar). À l'extérieur, il s'impose définitivement aux Mongols. En 1552, il s'empare de Kazan, leur capitale, sur la Volga. Il pousse à la fois vers l'Asie par la conquête de la Bachikirie et d'Astrakan, mais également vers le Nord-Ouest contre la Suède, la Lituanie et la Pologne. À la fin de son règne, en 1580, commence la conquête de l'immense Sibérie par les Cosaques de Yermak, pendant continental et oriental de l'expansion entreprise à la même époque par les conquistadors vers l'Amérique.

Les mousquetaires d'Ivan le Terrible

Ivan IV se donne une garde de 40 000 arquebusiers, les *streltzi* (mousquetaires), première armée permanente de la Russie. Les *streltzi* interviendront fréquemment dans les affaires de l'État. À la mort de Fedor III, en 1682, ils imposent la régence de Sophie Alexeïevna, puis s'insurgent contre elle, avant de s'opposer à Pierre Ier le Grand en 1698. Mal leur en prendra. Le tsar fera donner contre eux les deux régiments de sa garde personnelle. Les *streltzi* seront décapités et pendus par centaines ; les survivants déportés et réduits à la servitude.

Les deux premiers régiments de la nouvelle Garde, qui ont mené la répression, le *Preobrajenski* et le *Semenovski*, avaient été levés par le jeune tsar Pierre parmi ses compagnons de jeu des deux bourgades de Preobrajenskoïe et de Semenovskoïe, à l'époque de son éloignement du trône.

Pour entreprendre le dressage de la nation russe, pour la contraindre aux lumières de l'Europe, l'institution militaire sera l'instrument privilégié du tsar révolutionnaire. Tous les futurs serviteurs de l'État doivent passer par elle. Mais le peuple russe renâcle sous le mors, rue et se débat. Il lui faut une cravache. Ce sera la Garde. Elle ne cessera d'intervenir dans les affaires de l'Empire.

En 1741, la tsarine Elisabeth, digne continuatrice de Pierre, marche à la tête du régiment Preobrajenski, afin de renverser le calamiteux Ivan VI et se proclamer impératrice. Sa nièce par alliance, la future Grande Catherine, est elle-même portée au trône, en 1762, par un coup d'État de la Garde, conduite par les frères Orlov qui assassinent Pierre III.

Quarante années ne se sont pas écoulées que Paul Ier est lui aussi mis à mort par les officiers de la Garde qui saluent en son fils, Alexandre Ier, le nouveau tsar.

En 1825, le soulèvement des officiers décembristes est brisé par le Preobrajenski et la Garde à cheval, qui soutiennent la légitimité de Nicolas Ier.

L'alerte a été chaude. La tentative insurrectionnelle est venue d'officiers acquis aux idées « libérales » répandues par la Révolution française et ses armées. Nicolas Ier et ses successeurs s'efforceront de tenir l'armée à l'abri de la politique. Une partie des réformes de Milioutine, ministre de 1861 à 1881, ira dans ce sens. C'est à la Garde seule qu'est assignée la fonction politique de défendre l'autocratie.

Elle s'en acquitte effectivement lorsque la défaite devant le Japon provoque les troubles graves de 1905-1906. La fidélité de la Garde permet d'écraser la menace de révolution. Inversement, c'est la mutinerie des dépôts de la Garde, en 1917, à Petrograd, qui entraîne la chute de Nicolas II et la disparition de l'autocratie. Mais la Garde, à ce moment, n'existe déjà plus. Ses régiments ont été entièrement sacrifiés dans les combats de Masurie en 1914. Trois ans après, en février 1917, il n'en reste rien, sinon des formes vides.

On ne peut ignorer le rôle du haut commandement dans le renversement de Nicolas II. C'est en effet sur intervention personnelle du général Alexeiev, un libéral, et des commandants du front, que Nicolas II sera contraint d'abdiquer. Un an plus tard, ce même général Alexeiev deviendra le premier chef d'un embryon d'armée blanche au tout début de la guerre civile. Il est rejoint par le général Kornilov, célèbre pour avoir tenté de renverser, tout au moins d'imposer ses vues au calamiteux Premier ministre socialiste Kerenski, en août 1917 avec les cosaques de la division sauvage.

Créée en 1918 sur les débris de l'armée impériale, l'Armée Rouge assume d'emblée une fonction politique vitale dans les combats de la guerre civile, puis dans les multiples répressions qui suivront. Staline, qui se méfie d'elle, la décapite dans des proportions inimaginables lors des purges de 1936 et 1937.

Reconstituée à l'épreuve du feu, au prix de pertes gigantesques, devant le péril mortel des offensives allemandes de 1941, elle renoue alors avec tous les rites et les traditions de l'époque impériale.

Un prestige intact

Cette armée victorieuse, qui a conquis un pan énorme de l'Europe en 1945, intervient en la personne du maréchal Joukov, contre Beria, quand s'ouvre la succession de Staline.

Seule institution sortie relativement intacte de l'effondrement du régime soviétique, en 1991, elle joue un rôle direct à l'occasion des deux premières crises traversée par la Russie post-soviétique. Une première fois lors de la tentative de putsch paléo-communiste d'août 1991. Tandis que le maréchal Yakov, ministre de la Défense, acteur du putsch, lance à l'armée un appel qui n'est pas entendu, le colonel Alexandre Routskoï, ancien héros des combats d'Afghanistan, pistolet calé sous l'aisselle, intervient de façon décisive pour soutenir Boris Eltsine. Deux ans plus tard, devenu général et président du parlement russe, ce même Routskoï se dressera contre le président Eltsine lors des dramatiques et sanglantes journées d'octobre 1993 à Moscou (plusieurs centaines de morts). Mais Routskoï était devenu un homme seul, tandis que l'armée, sensible peut-être à la politique de refondation de l'ancien empire (CEI) et à ses efforts en direction d'une diplomatie autonome, soutenait l'homme qui lui apparaissait comme le meilleur défenseur des intérêts nationaux russes et de son propre statut.

Il est à prévoir que l'armée, seule institution forte et stable de la Russie nouvelle, continuera de peser sur les choix dramatiques qui seront imposés au pays dans les années à venir, et cela d'autant plus que les officiers ont été constamment sollicités de participer à la vie publique depuis les événements de 1991.

GUY CHAMBARLAC

Général Andolenko, *Histoire de l'armée russe*, Flammarion, Paris 1967.

Dominique Venner, *Histoire de l'Armée Rouge*, Plon, Paris 1981.

Un empire messianique

PAR VLADIMIR GESTKOFF

Qu'est-ce que la Russie ? Qu'est-ce que l'État russe ? Tout commence vraiment au XVe siècle quand l'État de Moscou devient puissance régionale, puis véritable empire sous les Romanov. Analyse d'une expansion continue, de sa logique et de ses limites.

Une sentence russe, prisée par l'intelligentsia du début de ce siècle, stipule qu'avant d'entamer une partie de cartes, il vaut mieux se mettre d'accord sur ce qu'on entend par « carreaux ». Dans cet esprit, nous préciserons tout de suite que par « État russe » nous désignerons ici l'État de Moscou, entité politique devenue grande puissance régionale dès le XVe siècle et grande puissance tout court dès le XVIIe. En effet, c'est bien l'État de Moscou qui donnera naissance en 1613 à l'Empire des Romanov et, quelque trois cents ans plus tard, à l'Union soviétique…

Durant tout le haut Moyen Âge, la rivalité entre les différentes principautés d'apanage visant à asseoir leur domination sur tout ou partie des terres russes, fut vive et quelquefois féroce, nonobstant certains facteurs aussi tragiques que le joug tartaro-mongol (définitivement établi vers 1240 et pour près de trois siècles). Bien souvent, les princes russes, oublieux de la grandeur passée de la Russie de Kiev, dont ils étaient les héritiers présomptifs, allaient s'humilier à la Horde d'Or, faisant de



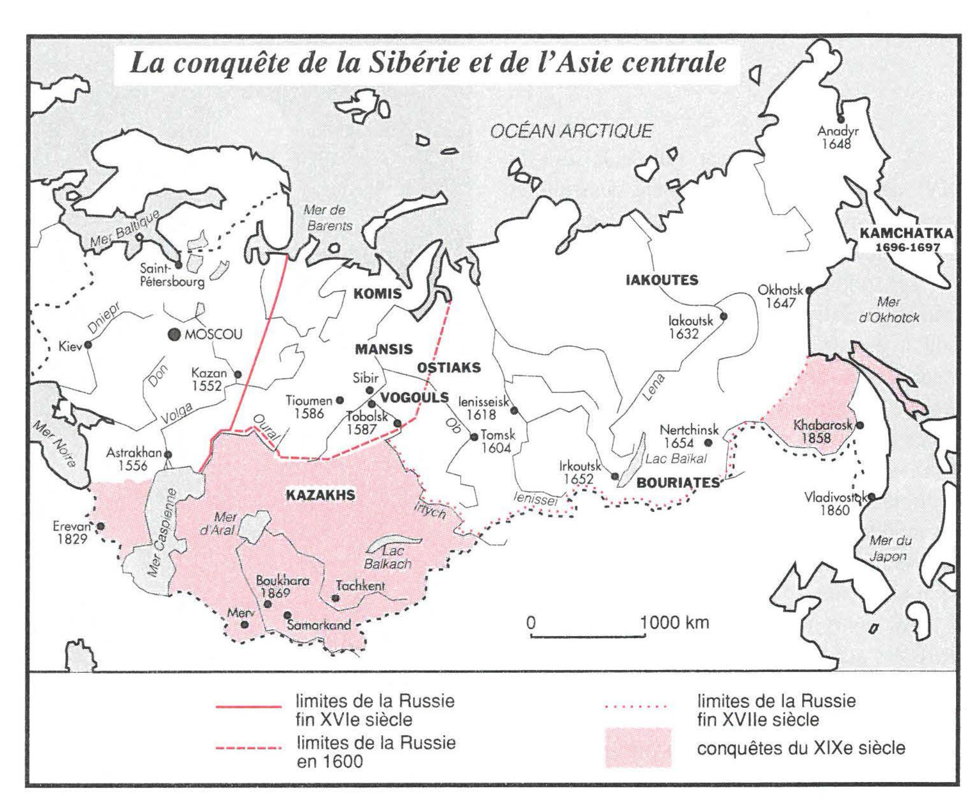
JEAN-LOUP CHARMET

Mikhaïl (Michel) Romanov, élu tsar en 1613 à l'issue du « Temps des Troubles » par le Zemski Sobor *(Assemblée nationale) qui voulait un souverain authentiquement russe. Il est le fondateur de la dynastie des Romanov qui règnera jusqu'en 1917.*

l'occupant asiatique l'arbitre de leurs querelles intestines. Bien entendu, au fil des ans, les revers de fortune étaient nombreux. En effet, les khans tartares s'étaient réservé le droit de désigner les « grands-princes » russes en leur accordant leur « yarlik ». Et c'est au demeurant grâce à une compromission passablement honteuse avec les tartaro-mongols que la principauté de Moscou, au début du XIV[e] siècle, commença à émerger…

Pour la première fois, la chronique fait mention de la « ville » de Moscou en 1147, à l'occasion du festin qu'y organisa le prince de Rostov-Souzdal, Youri Dolgorouki, en l'honneur d'un autre prince, Sviatoslav de Novgorod-Severski. Cependant, jusqu'au milieu du XIII[e] siècle, Moscou ne bénéficie même pas du statut de principauté. Ce qui, au demeurant, ne l'empêche pas de commencer à profiter de son atout principal qui tient à une localisation géographique presque idéale, située à la croisée des grandes voies commerciales de l'époque. À la même époque, Moscou voit sa population augmenter rapidement grâce à un afflux de réfugiés des régions moins paisibles du sud-ouest. À partir de la seconde moitié du XIII[e] siècle, les tout nouveaux princes de Moscou déploient une activité débordante visant à étendre leurs terres, par acquisition ou par conquête, et à établir de bonnes relations avec les suzerains tartares. Alors que d'autres principautés sont au plus mal, Moscou intrigue, Moscou s'enrichit, Moscou gagne en territoire, en population et en influence. C'est en 1327 que se produit un événement aussi important que peu glorieux : la ville de Tver s'étant soulevée contre le représentant plénipotentiaire du khan, le prince de Moscou, Ivan Kalita, se précipite à la Horde d'Or et en revient à la tête d'une armée tartare qui met la région rebelle à feu et à sang. À la suite de cette expédition punitive contre ses congénères, le prince de Moscou se voit octroyer par l'occupant le titre de grand-prince de Vladimir. En outre, il se trouve chargé de collecter le tribut dû à la Horde d'Or par les populations russes. Il n'en reste pas moins que, dans l'historiographie traditionnelle, Ivan Kalita est toujours présenté comme l'un des premiers *« grands rassembleurs des terres russes »*. Ce qui n'est pas foncièrement faux : en effet, c'est bien son règne qui marque le début de l'expansionnisme de l'État moscovite appelé à devenir l'État russe…

Quoi qu'il en soit, les Tartares ne tardent pas trop à regretter d'avoir favorisé l'émergence de la principauté de Moscou dont la montée



en puissance menace leur hégémonie. En 1380, le prince de Moscou Dimitri Donskoï, petit-fils d'Ivan Kalita, à la tête d'une armée russe forte de quelque 150 000 combattants, leur inflige une défaite cuisante à la bataille de Koulikovo. Au cours des décennies suivantes, la principauté de Moscou n'arrêtera pas de s'étendre en absorbant, par tous les moyens, les autres principautés russes. Quant aux relations avec la Horde d'Or, elles seront tantôt complices, tantôt conflictuelles.

La troisième Rome

Le grand tournant dans l'histoire de la Moscovie et, partant, de la Russie, se produit incontestablement sous le règne d'Ivan III (1462-1505). Non seulement ce grand-prince particulièrement déterminé et constant dans l'effort parvient à soumettre, en ayant recours à la force, à la ruse ou aux espèces sonnantes et trébuchantes, la quasi totalité des principautés russes, y compris, en 1478, Novgorod la rebelle, qui capitule à la suite d'un long siège, et, en 1485, Tver, la concurrente héréditaire de Moscou. Mais de surcroît, Ivan III réussit à jeter les bases d'un État centralisé et à le doter d'une doctrine *« messianique »* dont certaines idées-forces, par-delà les vicissitudes d'un demi-millénaire d'histoire, ont survécu jusqu'à ce jour. Cette doctrine, visant à proclamer que Moscou est la troisième Rome et qu'il n'y en aura pas de quatrième, résulte curieusement d'une initiative du pape Paul II : celui-ci, cherchant à rapprocher la Moscovie de l'esprit d'union du concile de Florence, qui s'était efforcé de gommer les conséquences du schisme de 1054 entre chrétiens d'Orient et d'Occident, favorisa en 1467 le mariage d'Ivan III, veuf depuis peu, avec Sophie (Zoé) Paléologue, nièce du dernier empereur de Byzance, Constantin Paléologue (depuis la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, Zoé vivait en exil à Rome).

Le mariage eut bien lieu, mais ses résultats furent à l'opposé de ceux qu'avait escompté le souverain pontife. Pour conforter sa puissance nouvellement acquise, Ivan III avait besoin d'une légitimité : il la trouva fort opportunément dans cette union qui lui permit de se poser en héritier de Byzance (*« la seconde Rome »*) ainsi qu'en chef de file et grand protecteur de l'ensemble de la chrétienté orientale de rite orthodoxe. Dans la foulée, et pleinement soutenu par sa nouvelle épouse, Ivan III se proclame *« tzar »* (alias *« césar »*) de toutes les Russies et reprend comme armoiries d'État l'aigle à deux têtes de l'empire byzantin. Sophie, quant à elle, fait de son mieux pour imposer à la cour de Moscou le faste et le protocole qu'elle a connus à Constantinople. Ainsi, les dés en sont jetés : la Russie de Moscou s'arroge non seulement un statut et une légitimité de grande puissance, mais aussi « une mission » consistant à lutter contre l'infidèle quel qu'il soit et à défendre et à propager la foi orthodoxe. Le messianisme russe, qui servira à justifier toutes les conquêtes et tous les comportements intérieurs, est né.

À partir du moment où, à la fin du XVe siècle, il se sera réellement constitué et aura acquis sa doctrine messianique, l'État russe connaîtra une expansion perpétuelle qui ne se trouvera suspendue que durant des périodes relativement courtes et consécutives soit à des défaites, soit à des troubles intérieurs. À la différence d'autres puissances, la Russie ne connaîtra pas de *« frontières naturelles »* pouvant servir de limite à son extension. *« Qui n'avance pas, recule »* : telle sera la logique implacable de son attitude vis-à-vis du monde extérieur, une attitude qui, au cours des siècles, parviendra à prendre une dimension planétaire…

Au cours des XVIe et XVIIe siècles, la Russie s'affirme comme une puissance régionale, sinon prépondérante, du moins de premier plan. Des ennemis, elle en trouve pratiquement aux quatre points cardinaux : à l'est et au sud-est, ce qui subsiste des khanats tartares ; au sud, les Turcs ; à l'ouest et au nord-ouest, les *« faux frères »* slaves, lituaniens et polonais, ayant embrassé le catholicisme romain. Et, tout à l'est, au-delà de l'Oural, elle découvre des terres immenses, pratiquement désertes et ne demandant qu'à être colonisées : la Sibérie !

Sous Ivan IV « le Terrible » (1547-1584), la Russie s'empare des khanats tartares de Kazan et d'Astrakhan sur la Volga, mène contre l'ordre des chevaliers Porte-Glaive d'abord, les polono-lituaniens ensuite, une longue guerre peu heureuse dont l'enjeu est (déjà !) le contrôle de la rive orientale de la Baltique, et entame en 1582 la conquête de la Sibérie. Sous le règne de deux successeurs d'Ivan le Terrible, Fédor et Boris (Godounov), ainsi que durant la période dite des *« temps troubles »* (1605-1613), la Russie se trouve placée sur la défensive et un moment envahie, les Polonais parvenant même à s'emparer de Moscou en 1610. Néanmoins, les troupes russes, et notamment les milices populaires de Minine et Pojarski, finissent par libérer le pays et favorisent l'accession au trône, en 1613, du premier des Romanov, le tzar Mikhaïl.

Sous son règne, jusqu'en 1645, la Russie continue de se battre contre la Pologne, connaissant tour à tour succès et revers. En outre, c'est à lui que les cosaques du Don, jusqu'alors éléments incontrôlables, demandent en 1641 protection et tutelle. Cependant, c'est à son fils Alexis (1645-1676) qu'il reviendra de franchir une étape importante dans l'expansion territoriale de la Russie en acceptant en 1654, à la demande des cosaques



ROGER-VIOLLET

Pierre le Grand (1672-1725). Parvenu au pouvoir après avoir écrasé la révolte des gardes du palais (**streltsi*****), il fait de la Russie une grande puissance en s'inspirant de méthodes et de techniques importées d'Europe. En 1703, il fonde sa nouvelle capitale orientée face à l'Ouest, Saint-Pétersbourg.***

zaporogues et de leur hetman, Bogdan Khmelnitski, en rébellion ouverte contre les autorités polonaises, le rattachement de l'Ukraine. Bien entendu, cette annexion provoque une nouvelle guerre, longue et cruelle, entre la Russie et la Pologne. En définitive, le traité d'Androussov, conclu en 1667, accorde définitivement l'Ukraine « rive gauche » (sous-entendu du Dniepr) à la Russie, la Pologne conservant, en revanche, la Biélorussie. Cependant, l'État russe continue à s'étendre à un rythme sidérant au-delà de l'Oural. Ayant fondé sur leur passage des dizaines de villes, les pionniers russes atteignent dès le milieu du XVIIe siècle les contrées de l'Extrême-Orient et s'installent sur les berges du fleuve Amour et sur les rivages de l'Océan Pacifique. Cette expansion russe en Extrême-Orient est (déjà !) considérée avec la plus grande méfiance par la Chine. Un conflit éclate, et par le traité de Nertchinsk (1689), la Russie se voit contrainte de renoncer, bien provisoirement, aux régions riveraines de l'Amour.

Pierre le Grand et l'expansion mondiale

Ainsi, dans la dernière décennie du XVIIe siècle, alors qu'accède au pouvoir, après de cruelles luttes de succession, le jeune Pierre Ier (« le Grand »), le territoire de la Russie est, *grosso modo*, comparable à celui de la Fédération de Russie de 1993, certains territoires en moins et une grande partie de l'Ukraine en plus. Mais, à l'instigation de Pierre Ier, l'expansionnisme russe acquiert une nouvelle dimension, non plus régionale, mais potentiellement mondiale. En effet, l'ambition du nouveau souverain, qui a voyagé en Europe de l'Ouest et y a appris beaucoup de choses, est de faire de son pays un État moderne et une puissance planétaire. Pour arriver à cela, il bouleverse les coutumes des Russes, les obligeant à se raser la barbe et à abandonner leurs habits traditionnels au profit de vêtements « à l'européenne », fait appel à des kyrielles de spécialistes et d'ingénieurs étrangers, crée une armée et une marine de guerre parfaitement modernes. Surtout, Pierre Ier se rend compte que pour accéder au rang de puissance mondiale, la Russie a besoin, au nord et au sud, des débouchés maritimes dont elle ne dispose pas encore, ses modestes ports, Arkhangelsk et Mourmansk, étant pris par les glaces tout au long de l'hiver. Pour acquérir ces façades maritimes, il faut donc se battre, et on se battra. La « Grande Guerre du Nord » contre la Suède (1700-1721) est marquée pour les Russes par des défaites, mais aussi par de grandes victoires (Poltava en 1709). Quoi qu'il en soit, elle aboutit au traité de Nystad (1721) par lequel la Suède cède à la Russie ses provinces baltiques. Dès avant (1703), Pierre Ier crée à l'embouchure de la Néva la ville de Saint-Pétersbourg, qui deviendra sa capitale, ainsi que le port de guerre de Cronstadt. Au nord, donc, tout va bien. Au sud, un peu moins. La guerre de 1711 contre la Turquie se solde par un échec, mais ce n'est que partie remise. En revanche, en direction de la Perse, les opérations se déroulent de manière satisfaisante : en 1722, les troupes russes s'emparent des villes de Bakou et Derbent ainsi que de trois provinces sur la rive méridionale de la Caspienne. Notons au passage que le titre de « tzar » ne lui suffisant plus, Pierre Ier se fait proclamer « Empereur de toutes les Russies ».

À la mort de Pierre le Grand (1725), ses différents successeurs reprennent à leur compte ses principales options en politique étrangère (et guerrière). Tout au long du XVIIIe siècle, la Russie aura pour objectif : au sud, d'affaiblir les *« infidèles musulmans »* de l'Empire ottoman, à l'ouest, d'abattre la Pologne catholique, et, partout où cela est possible, de se frayer un chemin vers les « mers chaudes ». Citons quelques épisodes dans l'ordre chronologique :



JEAN-LOUP CHARMET

Catherine II la Grande (1729-1796). Princesse allemande mariée au futur Pierre III qu'assassineront ses favoris, les frères Orlov, en 1762. Elle se voulut foncièrement russe et contribua fortement à l'expansion de l'Empire.

L'EXPANSION TERRITORIALE DE LA RUSSIE EN EUROPE AU XVIIIe SIÈCLE

- Frontières de la Russie à l'avènement de Pierre le Grand
- Acquisitions russes lors du traité de Nystadt (1721)
- Acquisitions russes lors du premier partage de la Pologne (1772)
- Acquisitions russes lors du deuxième partage de la Pologne (1793)
- Acquisitions russes lors du troisième partage de la Pologne (1795)
- Territoires du Khanat de Crimée annexés en 1783-1792
- Finlande annexée en 1809

MER DE BARENTS
Arkhangelsk
Dvina
Lac Onega
Nystadt
Helsinki
Lac Ladoga
MER BALTIQUE
St-Pétersbourg
Novgorod
Iaroslav
Riga
Tver
Volga
Kazan
MOSCOU
Vilno
Smolensk
Minsk
Samara
Orel
Pinsk
Saratov
Kiev
Don
Dniestr
Dniepr
Volga
Azov
Astrakhan
Kinburn
Mer d'Azov
MER CASPIENNE
Baghtche Saraï
Kertch
MER NOIRE

– 1733-1734 : la Russie s'immisce militairement dans les affaires intérieures de la Pologne et favorise l'accession au trône du roi Auguste III.

– 1736-1739 : la Russie fait la guerre à la Turquie et, à la suite de ses succès, obtient par le traité de Belgrade quelques concessions territoriales.

– 1741 : à la suite d'une guerre contre la Suède, la Russie obtient la partie sud-est de la Finlande.

– 1756 : la Russie prend part à la guerre de Sept Ans. Ses troupes battent l'armée du roi de Prusse, Frédéric le Grand, et s'emparent de Berlin (1760). Cependant, pour des raisons intérieures, la Russie se retire de la guerre en 1761.

– 1768-1774 et 1787-1791 : deux guerres pleinement victorieuses menées par la Russie contre la Turquie sous le règne de Catherine II. La Russie obtient la Crimée et tout le littoral nord de la mer Noire ainsi qu'un droit de regard sur les Balkans. Elle se fait ainsi reconnaître comme protectrice des Slaves du sud.

– 1772-1773, 1793, 1795 : les trois partages de la Pologne. Conjointement avec la Prusse et l'Autriche, la Russie raie la Pologne de la carte politique de l'Europe.

Les guerres contre la France napoléonienne constituent un épisode totalement à part de l'histoire russe. D'une part, elles étaient davantage imposées que voulues et ne correspondaient en tout cas à aucun dessein géopolitique. D'autre part, tout en faisant accéder la Russie au rang de première puissance militaire et, accessoirement, de gendarme de l'Europe, elles firent prendre conscience à l'opinion européenne de l'existence d'une menace potentielle venue de l'Est et de la nécessité de la contrecarrer. De ce point de vue, l'entrée victorieuse des cosaques dans Paris, en 1814, n'eut pas que des résultats heureux.

Cependant, au cours de la première décennie du XIX[e] siècle, la Russie ne fut pas exclusivement préoccupée par ses relations avec la France. Elle trouva également le moyen de marquer des points par ailleurs.

En 1801, la Géorgie, menacée par la Perse, demande à être intégrée à l'Empire russe. Il s'ensuit une guerre russo-perse de neuf ans (1804-1813) qui se solde par une victoire tota-

le de la Russie et par l'annexion de toutes les provinces de la Géorgie, ainsi que du Daghestan et de l'Azerbaïdjan. La guerre de 1806-1812 contre la Turquie permet à la Russie d'acquérir la Bessarabie (actuelle Moldavie) et a pour effet la proclamation, dans les Balkans, d'une principauté autonome serbe qui doit tout aux Russes. Enfin, la guerre de 1808-1809 contre la Suède aboutit à l'annexion par la Russie de l'ensemble de la Finlande et de l'archipel Aland dans la Baltique.

Le principe métastatique

À l'issue des guerres napoléoniennes, la politique d'expansion russe entre dans une phase qualitativement nouvelle. Tout en gardant ses priorités antérieures, visant notamment à la destruction de l'Empire ottoman, elle se mondialise et tend à emprunter des directions « tous azimuts ». Dans le même temps, elle se heurte de plus en plus à l'opposition, non plus de ses voisins immédiats, mais des grandes puissances mondiales, inquiètes de sa montée en puissance. C'est alors, au XIX[e] siècle, que se manifeste pleinement le principe « métastatique » des avancées russes, principe qui ne se démentira pas jusqu'à la dislocation de l'Union soviétique. Le principe, exposé en termes peu médicaux, est le suivant : toute tumeur maligne qui ne donne pas de métastases est condamnée à dépérir. Lorsque la progression des métastases qu'elle lâche dans une direction se trouve artificiellement contrariée, elle doit, pour se maintenir, lancer des métastases dans une autre direction. Ce schéma, même s'il paraît simplifié, s'applique aussi bien à l'expansionnisme russe du XIX[e] siècle qu'à l'expansionnisme soviétique du XX[e] siècle.

En 1827, à la suite du soulèvement des Grecs contre la Sublime Porte, l'Angleterre, la France et la Russie agissent de concert : leurs vaisseaux de guerre envoient par le fond l'escadre turque à la bataille de Navarin. En 1828, la Russie, seule, déclare la guerre à la Turquie et obtient d'importants succès militaires. Par le traité d'Andrinople de 1829, elle acquiert la rive orientale de la mer Noire ainsi qu'un droit de passage pour ses navires dans les détroits. Le sultan reconnaît à la Grèce (qui sera indépendante un an plus tard), à la Serbie, à la Moldavie et à la Valachie une très large autonomie, la Russie obtenant le statut de protectrice officielle des chrétiens des Balkans, avec droit d'ingérence. Tout en poursuivant la « pacification », fort longue et cruelle, des peuplades du Caucase, elle gagne, presque au même moment, une nouvelle guerre contre la Perse.

À la fin des années 1830, le cours pris par les événements suscite une certaine inquiétude en Europe, surtout en Angleterre. On « internationalise » donc le problème et, par la convention de Londres de 1840, la Turquie se trouve placée sous la protection de cinq grandes puissances : la Russie, l'Angleterre, la France, l'Autriche et la Prusse. Cette situation ne convient guère à l'empereur Nicolas I[er] (1825-1855) qui cherche à imposer, sur différents points, sa volonté politique à la Turquie. Celle-ci, confortée par l'exaspération des Européens vis-à-vis des Russes, leur déclare la guerre en 1853 et ne tarde pas à subir des revers militaires. La France, l'Angleterre et la Sardaigne décident alors d'agir militairement : à la suite de la campagne de Crimée et de la prise de Sébastopol, la Russie est forcée de lâcher prise et d'épargner provisoirement l'Empire ottoman.

Freinée d'un côté, l'expansion russe reprend dans une autre direction. Cette fois, elle prend pour cible l'Asie Centrale et l'Extrême-Orient. À la faveur de la guerre que la France et l'Angleterre déclarent en 1857 à la Chine, la Russie s'empare de larges territoires

LE CHRISTIANISME ET LA FORMATION D'UNE IDÉOLOGIE POLITIQUE DANS LA RUSSIE MÉDIÉVALE

Il est aujourd'hui admis que la « conversion de la Russie », c'est-à-dire le baptême du prince de Kiev Vladimir, suivi de celui d'une partie des Kieviens, fut un acte politique. Cette affirmation ne tient pas seulement aux circonstances concrètes de ces événements, l'alliance militaire entre Vladimir et l'empereur Basile II, affronté à une grave sédition, mais à l'évolution des structures sociales et politiques de l'État slavo-varègue. Cette évolution n'était pas propre à la Russie, on la retrouve, avec le même aboutissement – la conversion du prince et des classes dirigeantes au christianisme – chez la plupart des peuples que les missionnaires des époques précédentes, ceux de l'empire carolingien notamment, n'avaient pas atteints : Bulgares du Danube, Polonais, Hongrois, différents pays scandinaves. C'est pourquoi, le problème du « millénaire de la conversion de la Russie » ne devrait pas être étudié en lui-même, mais dans le contexte général de l'histoire de la conversion des peuples du nord et de l'est de l'Europe du IX[e] au XI[e] siècle.

Dans la plupart de ces cas, il s'agissait pour les classes dirigeantes d'élaborer une idéologie susceptible de cimenter autour du pouvoir « royal » nouvellement créé les plus larges couches de la population. En Russie, une première tentative fut faite par Vladimir dès qu'il se fût emparé de Kiev, en 980 si l'on en croit la *Chronique des temps passés* : c'est la création d'un culte païen public autour d'un panthéon, ou peut-être du seul dieu Peroun si l'on se réfère à la description d'une initiative similaire à Novgorod, sous l'impulsion de l'oncle de Vladimir, Dobrynia. Mais les États chrétiens fournissaient aux pays barbares, un modèle idéologique beaucoup plus élaboré. Dans le cas de la Russie, ce modèle fut apporté par l'empire byzantin où le christianisme de type constantinien avait trouvé sa terre d'élection.

Il est, en effet, superflu d'insister sur le fait que le christianisme russe à ses débuts se trouva sous la dépendance étroite de Constantinople. [...]

La conversion de la Russie, un acte politique du prince, a contribué à sacraliser, sous une forme très différente du modèle byzantin, le pouvoir princier polycéphale. Elle a surtout, grâce à l'introduction de la culture écrite slave, abouti à une prise de conscience « nationale » où l'appartenance ethnique et religieuse se sont trouvées confondues. Grâce à des structures centralisées et à une indéniable souplesse dans la pratique, l'Église a su donner, pour plusieurs siècles, aux Slaves orientaux une certaine unité spirituelle et culturelle, que seule la fondation, à la fin du Moyen Âge, de deux États de types différents, la Moscovie et la Lituanie, a détruite.

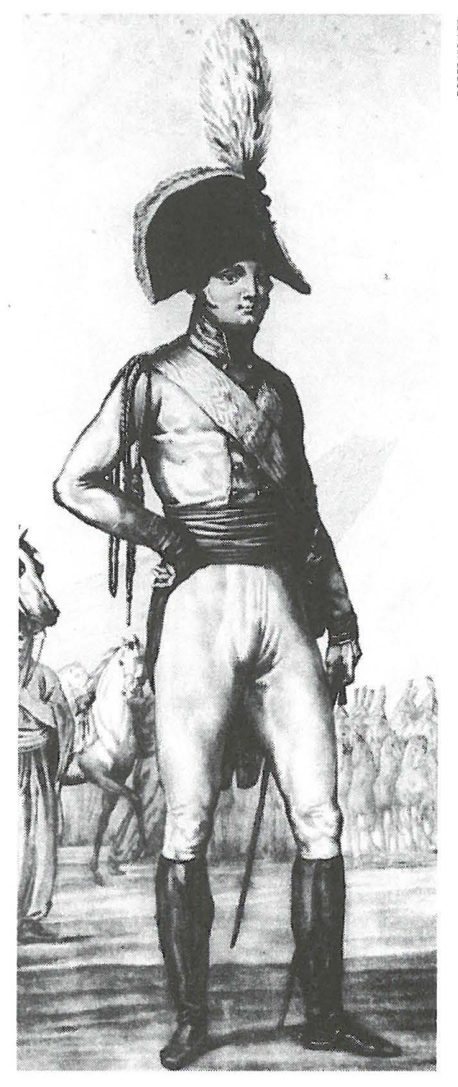
VLADIMIR VODOFF
Directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études.

Contribution au Colloque international organisé en janvier 1988 par l'Université de Paris X-Nanterre en l'honneur du millénaire du baptême de la Russie. Ymca-Press, Paris, 1989.

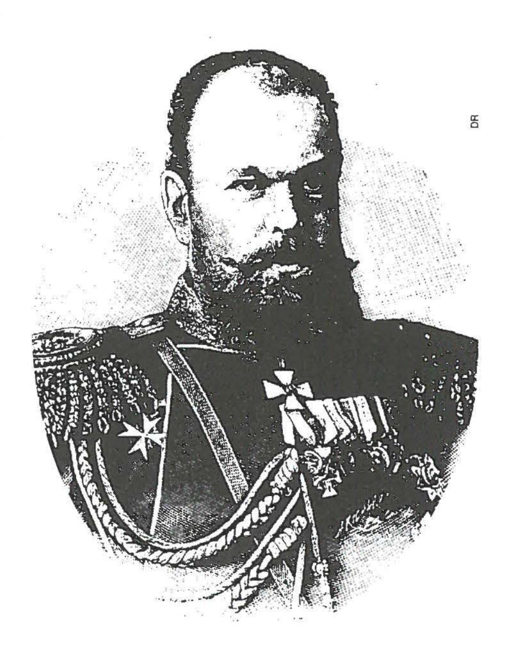
le long des fleuves Amour et Oussouri et y fonde plusieurs villes, dont Khabarovsk et Vladivostok. Du Japon, en échange des îles Kouriles, elle reçoit la partie méridionale de l'île de Sakhaline. En Asie centrale, entre 1867 et 1884, les troupes russes s'emparent notamment des khanats de Kokand, de Boukhara et de Khiva, parvenant jusqu'aux frontières de la Perse et de l'Afghanistan. Là encore, la progression des Russes est stoppée par les vives protestations de l'Angleterre, préoccupée par la sécurité de son Empire des Indes. Qu'à cela ne tienne ! L'expansion russe se réoriente à nouveau pour viser une fois de plus, après quelque vingt ans de pause, la Turquie.

À la suite d'une série de soulèvements de peuples slaves dans les Balkans et malgré les mises en garde de Londres, la Russie déclare en avril 1877 la guerre à la Turquie. Après de durs combats, l'armée turque est vaincue et les troupes russes arrivent jusque dans les faubourgs de Constantinople, imposant au sultan le traité de San Stefano, qui comporte pour lui différentes concessions et créée notamment une « Grande Bulgarie » sous influence russe. Là encore, les puissances européennes, agitant la menace d'une guerre, interviennent pour priver la Russie, au Congrès de Berlin de 1878, d'une grande partie des fruits de sa victoire. Entre autres, la Bosnie-Herzégovine est placée sous administration austro-hongroise et l'Angleterre reçoit l'île de Chypre.

La situation dans les Balkans lui étant momentanément défavorable, la Russie se concentre sur son expansion en Extrême-Orient. Contribuant activement au dépeçage d'une Chine très affaiblie, elle s'empare dans les années 1890 de Port-Arthur et, sous prétexte de raccourcir le tracé du Transsibérien, crée d'importants points d'appui dans le nord, puis dans le sud de la Mandchourie. Après la révolte des « boxers » de 1900, l'armée russe, à la grande irritation du Japon, s'installe carrément en Mandchourie. Tokyo propose néanmoins un arrangement, aux termes duquel le Japon reconnaîtrait la prépondérance russe en Mandchourie à condition que la Russie lui laisse les mains libres en Corée. La Russie refuse. En 1902, le Japon conclut une alliance avec l'Angleterre, qui se méfie toujours des Russes, et entame des préparatifs guerriers. Soulignons au passage que l'hostilité anglo-russe est parfaitement réciproque : durant la guerre du Transvaal (1899-1902), la Russie fournit aux Boers, en lutte contre l'Angleterre, des armes et même des volontaires…


ROGER-VIOLLET

Alexandre Ier (1777-1825). Tout d'abord vaincu par Napoléon, il prendra sa revanche de 1812 à 1815.


DR

Alexandre III (1845-1894), artisan de l'alliance franco-russe.

La guerre contre le Japon (1904-1905) se solde pour la Russie par des défaites militaires humiliantes suivies d'une révolution qui fait trembler l'Empire sur ses bases. Le traité de Portsmouth (1905), négocié sous l'égide bienveillante des États-Unis, n'est pas trop cruel au regard des revers subis. Pourtant, il met provisoirement un terme aux « métastases » russes en Extrême-Orient. Dans les années qui suivent, la Russie panse ses plaies, tout en réactivant, sans pour autant intervenir directement, l'agitation des Slaves du sud contre la Turquie et l'Autriche-Hongrie. Cependant, un certain jour de l'été 1914, tout bascule… Et après quelque quatre années d'une guerre féroce, la Russie se retrouve, en mars 1918, face à la réalité du traité léonin de Brest-Litovsk. Pour assurer la survie de leur régime issu de la révolution d'Octobre, les communistes russes, emmenés par Lénine, ont consenti au démantèlement de l'Empire. La Russie, de fait, se trouve territorialement ramenée trois siècles en arrière : elle perd la Finlande et les pays baltes, la Pologne et une grande partie de la Biélorussie, l'Ukraine, la Bessarabie, la Bukovine, la Transcaucasie, l'Asie centrale et quelques autres territoires moins importants. En quelque sorte, à ce moment crucial où le messianisme de la « troisième Rome » cède la place au messianisme de la « révolution mondiale », tout est à refaire. Et, en définitive, tout se refera très vite.

Messianismes parallèles

À cet égard, il faut s'attarder un court instant sur les similitudes existant entre le messianisme de l'État tsariste et celui de l'État bolchevique. Depuis le XVIe siècle, la Russie se donnait bonne conscience et justifiait ses conquêtes par la mission qu'elle aurait reçu de Dieu, de défendre et de propager la foi chrétienne véritable, celle de l'orthodoxie reçue de Byzance. Cette « idéologie » supposait (cf. Dostoïevski et d'autres) que le salut de l'humanité, la Lumière, viendraient *« de l'Orient »*, c'est-à-dire de la Russie. En soumettant d'autres peuples à sa loi, celle-ci ne faisait donc qu'accomplir sa mission divine. Ainsi, en s'efforçant de les « russifier » et de les amener dans le giron de l'Église orthodoxe, elle ne les opprimait pas, mais, bien au contraire, les mettait sur la voie du salut…

À cet égard, le problème des Juifs russes est particulièrement significatif. On sait que jusqu'en 1917, ils faisaient l'objet, en Russie,



L'aigle bicéphale de l'empire russe. Il est redevenu emblème officiel en 1992.

de toutes sortes de discriminations. Notamment, ils ne pouvaient pas, à leur gré, venir vivre dans les régions proprement russes de l'Empire délimitées pour eux par une sorte de « ligne de démarcation » (*tcherta osedlosti*). L'origine de cette mesure est simple : jusqu'au XVII[e] siècle, le territoire de l'État russe était, pour employer un terme odieux, *« judenfrei »*. Par la suite, au cours de ses conquêtes, la Russie annexa des territoires à forte population juive (Ukraine, Biélorussie, Pologne, pays baltes, Bessarabie, etc.). L'objectif des autorités fut alors de laisser les Juifs où ils étaient, afin de protéger du judaïsme « antichrétien » le cœur de la Sainte Russie, le messianisme judaïque étant jugé totalement incompatible avec le messianisme orthodoxe russo-byzantin. Cette politique discriminatoire, qui fut maintenue par les Romanov jusqu'en 1917, avait un caractère purement religieux et ne comportait aucun élément racial : tout Juif qui se convertissait au christianisme devenait aussitôt un sujet à part entière de l'Empire. Il pouvait s'installer n'importe où et exercer n'importe quelle profession. Le pouvoir encourageait ces conversions qu'il trouvait conformes à sa mission de propagation de la foi chrétienne. Bien que le statut des Juifs, par son caractère tatillon, fût différent de celui des autres minorités religieuses et ethniques, celles-ci étaient également incitées, parfois vigoureusement, à s'intégrer au grand ensemble russo-orthodoxe en dehors duquel il n'y avait point de salut.

La révolution de 1917 vint bouleverser l'ordre établi depuis près de quatre siècles, mais, en quelque sorte, en surface davantage qu'en profondeur. En effet, elle mit au service de l'État russe un messianisme tout aussi universaliste que le précédent. Le socialisme ayant été édifié, faute de mieux, *« dans un seul pays »*, ce pays devenait, *ipso facto*, la *« Lumière du monde »*, le sanctuaire dont devait provenir le salut de toute l'humanité.

Primauté du peuple russe

En dépit de la chute du régime tsariste, la « troisième Rome », tacitement devenue « quatrième », reprenait du service avec autant, sinon plus de vigueur. On a beaucoup parlé du caractère profondément religieux, proprement messianique, de la doctrine marxiste-léniniste. Mais on ne s'est guère aperçu jusqu'à présent de la formidable continuité qu'elle a assuré à l'État russe dans son action à vocation planétaire. À l'intérieur même du pays, le schéma ancestral fut reconstitué par Staline. Allogène honteux de ses racines et de son accent géorgien, il affirma, plus que tout autre, la primauté du peuple russe par rapport aux autres nationalités de l'Empire. Celles-ci, à condition de se laisser russifier sans trop de résistance, avaient le droit de conserver leur propre « culture », soigneusement ramenée au niveau d'un folklore souriant. Bien entendu, toute opposition, aussi bien à l'idéologie communiste qu'à la prédominance des Russes, était sévèrement punie. Certains, comme les Tartares de Crimée ou plusieurs petites nations du Caucase, firent l'objet, à l'instigation de Staline, d'un ethnocide en bonne et due forme. Même les Juifs qui, maltraités par le régime tsariste, avaient massivement adhéré à la révolution, se retrouvèrent à la fin du règne de Staline dans une situation guère plus enviable que celle qu'ils avaient connue au début du siècle. Et si le tyran n'était pas mort en 1953, tout laisse à penser que, dans son délire antisémite, dont témoigne notamment « l'affaire des blouses blanches », il eût cherché à parfaire l'œuvre inachevée de son ancien ennemi et néanmoins complice, Adolf Hitler…

Mais revenons à cette date-charnière du 3 mars 1918 où la nouvelle Rome communiste, par le traité de Brest-Litovsk, signe le démantèlement de l'Empire auquel elle vient de succéder. Est-elle prête à abandonner les acquis « impérialistes » de celui-ci ? Certes pas ! Bien au contraire, elle entend aller beaucoup plus loin. Et très rapidement, elle se met à l'ouvrage. Pour reconstituer, d'abord, pour progresser, ensuite. Dès que les Allemands, vaincus à l'Ouest, se retirent, et dès que la fortune de la guerre civile le permet, la Russie soviétique remet la main sur l'Ukraine. La guerre malheureuse contre la Pologne (1920) ne permet de récupérer qu'une (grande) partie de la Biélorussie, mais c'est déjà mieux que rien. Au cours des années 1920, les républiques sécessionnistes de Transcaucasie, ainsi que l'Asie centrale retombent dans l'escarcelle. En 1939, grâce à son alliance avec Hitler, Staline parvient à réaliser beaucoup de choses à la fois : il annexe sans coup férir les trois républiques baltes ainsi que la Bessarabie et la Bukovine (roumaines depuis 1918) et participe à un nouveau partage de la Pologne. En même temps, il se lance (novembre 1939) à l'assaut de la Finlande, dont la résistance héroïque lui inflige un revers inattendu. Survient ensuite la Deuxième Guerre mondiale. À l'issue de celle-ci, l'armée soviétique parvient en 1945 à occuper en Europe : l'Allemagne jusqu'à l'Elbe, la Pologne, la Tchécoslovaquie, une partie de l'Autriche, la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie, une partie de la Yougoslavie et même la Finlande (moyennant d'importantes concessions politiques, la Finlande sera évacuée très vite et l'Autriche en 1955). En Extrême-Orient, une fois le Japon vaincu par la bombe A américaine, les Soviétiques s'emparent de l'île de Sakhaline, des Kouriles, de Port-Arthur et Daïren, ainsi que de la Mandchourie et de la Corée jusqu'au 17[e] parallèle. À l'exception notable de la Finlande et de la Pologne (rétrécie, soumise, mais théoriquement indépendante), l'Empire russe d'avant Brest-Litovsk est pleinement reconstitué. La Rome communiste aborde alors l'étape suivante, celle de l'expansion et des métastases « tous azimuts ». Stoppée en Europe par la politique de *« containment »* de Truman, elle s'en prend, non sans succès, à l'Asie. Dès 1949, la Chine devient communiste. Mise en échec en Corée, l'URSS parvient (au bout de 30 ans !) à l'emporter en Indochine. Grâce aux moyens de la technique moderne et à la flotte gigantesque dont elle s'est dotée, elle s'implante sur les cinq continents. Elle subit un revers en Amérique latine ? Tant pis ! Demain, elle sera en Afrique australe… Et puis, un certain jour de décembre 1991, tout s'écroule. L'Union soviétique, la Rome communiste, la « quatrième » Rome, cesse d'exister, et la Fédération de Russie revient presque exactement aux frontières « étriquées » qui furent les siennes après mars 1918. Pour combien de temps, cette fois-ci ?

VLADIMIR GESTKOFF

Vladimir Gestkoff est docteur en sciences politiques.

UNE MUSIQUE SURGIE DE LA TERRE

Un peuple à l'Opéra

PAR JEAN-FRANÇOIS GAUTIER

Le peuple était l'un des principaux personnages de la scène musicale russe avant l'arrivée des bolcheviques au pouvoir. Il fut même, au XIXe siècle, le premier moteur de l'émancipation de l'école russe dans le concert européen. Histoire d'une expression authentiquement nationale.

De 1836 à 1917, chaque saison lyrique de Saint-Pétersbourg et de Moscou s'ouvrit, par ordre des empereurs, sur une représentation du même immuable ouvrage : *La Vie pour le Tsar*, de Mikhaïl Glinka (1804-1857). Créé pour l'inauguration du Grand-Théâtre de la capitale de Nicolas Ier, cet opéra marqua l'entrée dans la musique savante d'une thématique héritée du folklore populaire, et l'arrivée du peuple russe lui-même sur la scène lyrique européenne.

Cette irruption de la tradition dans l'art savant fut soutenue par la famille impériale, mais guère appréciée par une aristocratie finissante vivant à la remorque de la bourgeoisie. Au début du XIXe siècle en effet, les partitions que l'on entend en Russie sont celles que l'on joue partout ailleurs en Europe, tant à Londres que dans les grandes capitales si provinciales. L'Italie règne en maître sur l'opéra, tandis que les chambristes allemands tiennent la musique de salon et les compositeurs français la musique de ballet. L'élite cosmopolite subit passivement sa colonisation culturelle. Le chant du paysan, la danse du village ne représentent pour elle qu'une musique folklorisée et méprisée, bien qu'il s'agisse d'un fonds très riche, émané d'une culture populaire slave mélangeant les sources épiques et les somptueux dérivés de la liturgie byzantine.

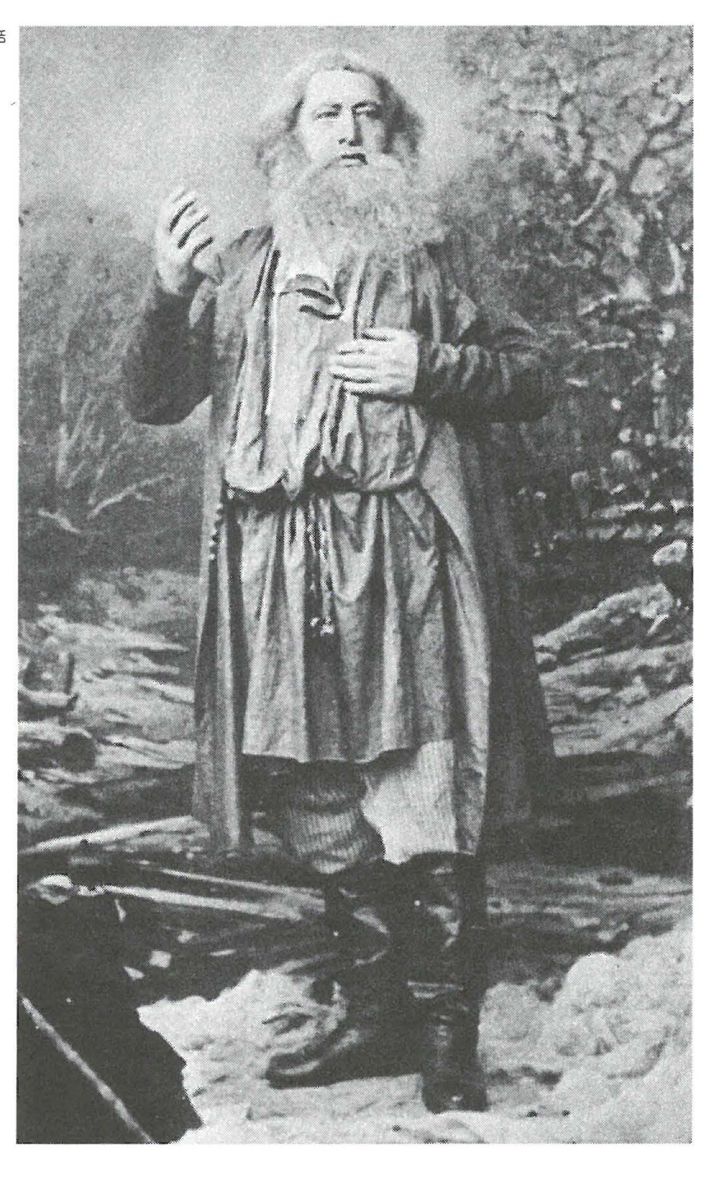
Là où l'école allemande médite l'écriture abstraite et la mélodie thématique, là où l'école italianisante cultive le chant orné, artistique, la mélodie russe, elle, relève de ce que le musicologue Souvtchinski appelait *« une forme de confession humaine »*, dans laquelle



DR

Fedor Chaliapine dans Boris Godounov *de Moussorski.*

DR



Scène de **La Vie pour le tsar** *de Glinka, qui conte l'héroïsme du paysan Soussanine arrachant en 1613 son pays à la domination polonaise et sauvant ainsi le trône de Mikhaïl Romanov, le fondateur de la dynastie. L'administration soviétique, après 1917, n'a pas pu retirer l'ouvrage du répertoire à cause de son succès populaire réel ; elle l'a toutefois rebaptisé du nom de son héros principal,* **Ivan Soussanine,** *titre sous lequel il a été donné par la troupe du Bolchoï. Le scribe Gorodetski – de l'Union des écrivains – a remanié le livret en 1939, le centrant sur les dirigeants du coup de main héroïque contre les Polonais, ce qui ne manquerait pas d'être bientôt utile à la propagande... Il est à noter que* **La Vie pour le tsar** *a retrouvé récemment son nom, en même temps que Saint-Pétersbourg.*
Ici, Ossip Petrov, créateur du rôle d'Ivan Soussanine en 1836.

chanter signifie tout à la fois réciter, dire et parler. Langage de la déclamation intérieure, cette musique dense et rude organise sa structure mélodique et rythmique sur l'expression du drame, de la joie, de la vitalité, de la tragédie. Elle révèle une complexion interne plus qu'elle ne raconte un sentiment.

On ne fait pas carrière dans ce genre-là. Les meilleurs parmi les jeunes musiciens slaves s'en vont étudier en Allemagne ou en Italie. Glinka lui-même, au début des années 1830, s'éduque à Rome, à Milan et à Naples où triomphent les maîtres de l'heure, Bellini et Donizetti. Voyage salutaire, qui lui révèle la profonde originalité des mélodies que lui chantait sa nourrice russe, et lui trace la voie à suivre : trouver un mode d'expression savante réélaborant les traditions de son pays, et leur donner une forme qui tienne le temps et déborde les frontières. L'année 1836 est celle du coup d'éclat de *La Vie pour le tsar*, encore parsemé d'italianismes mais fixant dans son finale une référence pour les successeurs : un peuple en fête, des volées de cloches, des chœurs multiples, un grand renfort d'instruments à vent. Polyphonie, polyrythmie, polymodalité sont les moyens de cette vitalité populaire grouillante, émanée de la terre elle-même. Les jugements de la critique germanophile sont sans appel : *« De la musique de cocher »*. Elle va pourtant féconder l'inspiration de trois générations de musiciens russes.

Le soutien de Berlioz et de Liszt

Glinka trouvera à Paris un soutien sans faille en la personne de Berlioz et s'attirera, en Allemagne, l'admiration de Liszt. Ce dernier, grand nationaliste européen, n'aura de cesse durant toute sa longue vie de pousser les jeunes compositeurs à utiliser la forme du « poème symphonique », plus libre que celle de la symphonie à l'allemande, pour magnifier le langage de leur tradition populaire. Il encouragera et protégera ainsi l'émergence de l'école bohémienne avec Smetana, de l'école scandinave avec Grieg, de l'école polonaise avec Moniuszko, de l'école espagnole avec Albeniz, il soutiendra les jeunes français Berlioz, Gounod, Saint-Saëns, et tant d'autres sur le continent.

Le premier successeur de Glinka, mort en exil à Berlin, sera Alexander Dargomyjszki (1813-1869) dont les opéras *Esmeralda* (1839, d'après Hugo) et surtout *Roussalka* (1856, d'après Pouchkine) s'essaient à une harmonie mouvante, débarrassée des règles classiques, des cadences obligées et des développements convenus. Le public ne suit pas. La coupe de cette musique s'efforce de suivre les schémas rythmiques du texte littéraire, divisé en brèves et en longues. La courbe mélodique rugueuse s'éloigne de l'air facilement mémorisable, l'œuvre est conçue comme un long récitatif, une amplification musicale d'une langue surgie des profondeurs de la terre russe et de l'histoire de son peuple. Les élites culturellement dévoyées sont incapables de comprendre. C'est l'époque où tel prince de la cour confie à Liszt en souriant qu'il punit ses officiers en leur imposant une représentation de *La Vie pour le tsar*. Lui et les siens vont être bientôt débordés par les assauts musicaux d'une clique de jeunes compositeurs dont l'identité collective restera dans l'histoire sous le nom de groupe des Cinq.

Le « groupe des Cinq »

Réunie dans le salon de Dargomyjszki sous la houlette de Balakirev, né à Kiev en 1855, cette phalange regroupe un lieutenant du Génie, César Cui, un officier de Marine, Nicolas Rimski-Korsakov, un chimiste, Borodine, et un officier de la garde, Moussorgski. Libres de toute formation technique de base, ces amateurs passionnés vont s'instruire entre eux et se donner les moyens de fonder une esthétique entièrement nouvelle dans le concert européen. Héritiers de Glinka, ils veulent être russes et compositeurs sans imiter les mœurs étrangères. Rimski en vient même à nier que puisse exister une musique non nationale. Contre eux se lèveront le cosmopolitisme de la Société de musique russe d'Anton Rubinstein, du Conservatoire à l'allemande fondé par le même à Saint-Pétersbourg, de la direction des Théâtres impériaux, de l'Opéra italien, des théâtres de Kiev, de Moscou, de Kharkov, d'Odessa, de Tifflis et toute la critique officielle tournée vers l'Allemagne wagnérienne.

La Flûte enchantée de Mozart, *singspiel*

populaire créé dans les faubourgs de Vienne, avait connu dans son pays de semblables oppositions antinationales. À l'adversité, le groupe des Cinq oppose l'activité, sinon l'activisme. Le problème à résoudre est colossal : trouver un système harmonique capable d'accueillir et de magnifier l'instinct musical russe, qui ne peut pas se plier sans déformations aux règles de composition des écoles française, allemande ou italienne. Les fortunes des uns et des autres dans cette tâche seront diverses. La contribution la plus étonnante et la plus magistrale, dont les novations inquiéteront Rimski lui-même, qui n'aura de cesse de rectifier les « erreurs » de son ami, sera celle de Moussorgski (1839-1881).

Le peuple est l'âme de la musique

Il se donne une règle de conduite dont la présentation abrupte n'est pas sans faire penser à Nietzsche : *« La vie partout où elle se manifeste, la vérité, fut-elle amère, l'audace, le franc-parler devant tous, à bout portant, voilà mon levain. »* On en trouve les applications directes dans ses cycles de mélodies, les *Chants et danses de la mort*, les fabuleuses *Enfantines*, ou *Sans soleil* dans lequel Debussy lisait *« la quintessence de la musique, à l'exception de tout ce qui lui est étranger »*. Trouver la musique qui répond aux leçons immémoriales de la langue, de son rythme, de la terre et du peuple qui l'ont portée, tel est l'objectif du révolutionnaire Moussorgski, ce frère spirituel de Dostoïevski. C'est loin du *polonisme* de Chopin, qui est un art d'adaptation. Il s'agit moins, chez Moussorgski, de *faire* russe que d'*être* russe en musique, moins de plier le folklore aux besoins d'une harmonie apprise que de trouver une essence harmonique encore inouïe, propre à une manière de chanter qu'il n'est pas question de déformer. Il faut tout apprendre à l'école de la vieille liturgie et des berceuses immémoriales, il faut tourner et retourner la langue elle-même pour en découvrir les secrets rythmiques, les mélodies internes et cachées. Composer veut dire ici la même chose qu'écrire pour Dostoïevski ou Gogol, c'est-à-dire *« prêcher, convaincre, défier, tout en plaidant la cause d'un peuple opprimé dont on essayait de comprendre les grandes vérités et de traduire les tréfonds mystérieux »* (Souvtchinski).

L'objectif est magnifiquement réalisé dans un opéra qui n'a pas d'équivalent dans la tradition européenne, *Boris Godounov*. Le rôle



Piotr Ilitch Tchaïkovski (1840-1893). On célèbre cette année le centenaire de sa mort.

de Boris est fort bref, qui cède la place du personnage central au peuple russe lui-même, éminemment divers, hésitant, contrasté. Comme chez Glinka, le peuple est l'âme de la musique, et la musique l'âme du destin collectif. L'ivrogne, le moine, la cabaretière, le vagabond, le traître font partie du paysage, au même titre que le tsar meurtrier dont le pouvoir illégitime entraîne son peuple dans le drame, au même titre que l'Innocent pétrifié, prophétique, à la voix déchirée venue des profondeurs de la terre et qui commente, chœur antique ramassé en un seul homme, les malheurs à venir de sa Russie éternelle.

Dans ses chœurs magnifiques, le compositeur montre avec une rare intelligence toutes les nuances et tous les errements d'une foule à la fois enthousiaste et fataliste, portée par une dimension rare : le temps historique d'un peuple entier, sa dilatation fabuleuse dans la berceuse de la mort qui accompagne la fin de Boris, ses contractions foudroyantes dans les scènes de taverne ou de désespoir collectif.

Une musique nouvelle et immémoriale

À Moussorgski, musicien d'un peuple saisi dans ses profondeurs historiques, s'opposeront bientôt les champions de la bourgeoisie « comme il faut », Tchaïkovski par exemple, formé à l'allemande par les soins de Rubinstein, qui fera un excellent produit d'exportation touristique colorié en russe. À la fin du siècle, les jeunes activistes français, Debussy qui professera une admiration sans borne pour Moussorgski, ou Ravel qui sifflotera Borodine dans les couloirs du Conservatoire pour provoquer le corps professoral, tireront des leçons décisives du travail des Cinq. En montant leur peuple sur la scène et en trouvant le langage adéquat pour le faire, ils auront montré à un système harmonique européen figé, parvenu au bord de la sclérose, une voie d'évolution autre que celle proposée par Wagner. Ils auront fixé les principes d'un nouveau milieu harmonique dans lequel d'autres mélodies peuvent respirer librement, à leur rythme.

L'écho des foules et du peuple présents dans les opéras de Glinka et de Moussorgski s'entendra plus tard chez Rimski, chez Borodine, chez Stravinski aussi, dans les folies harmoniques et rythmiques de *Petrouchka* (1911) ou dans le paganisme de la « Danse sacrale » du *Sacre du Printemps* (1913). Il ne s'agit pas là de prétextes populistes bourgeois, mais de pures nécessités internes : c'est l'héritage collectif entier qui parle par le moyen d'une musique nouvelle dans sa forme, mais antique dans son instinct forcené de rester elle-même, sans compromission. Ainsi les traditions du peuple russe servirent à l'émancipation d'une école musicale jusqu'alors inféodée à des critères étrangers et à des techniques importées.

Prokofiev et Chostakovitch

Après 1917, la révolution brouillera les cartes. Les musiciens russes se voudront les héritiers de leur école nationale du XIX[e] siècle, mais ils subiront en même temps les assauts de l'abstraction à l'occidentale, qui prend l'écriture pour une fin en soi, et de l'utilitarisme américain qui la confond avec une illustration hollywoodienne. Si Prokofiev et Chostakovitch n'en sortent pas toujours indemnes, ils garderont néanmoins, le plus souvent, l'instinct d'un enracinement sans lequel l'écriture tourne au dogme et à l'axiome. Ainsi des marées humaines de la cantate de Prokofiev *Aleksander Niewski* (1938), qui magnifient à la fois la musique populaire et la polyphonie orthodoxe.

D'autres tempéraments hybrides apparaîtront. Ils formeront les phalanges de l'académisme stalinien placé sous la houlette du commissaire politique Andreï Jdanov qui, à partir de 1934, rappelle chacun à ses devoirs de *« dévouement à l'idéologie communiste »* et d'illustration de la *« réalité soviétique »*, c'est-à-dire l'alliance des soviets et de l'électricité. Tel barrage sur le Dniepr aura ainsi sa cantate, de même que le béton, la fonderie d'acier, le 1[er] Mai, la machine agricole, le travailleur, la Révolution, le blé en germe et de nombreux autres saints du calendrier stalinien réformé. Ces mises en scène ne seront plus l'âme d'un peuple, mais la caricature sonore de sa trahison par les clercs de l'Union des compositeurs.

JEAN-FRANÇOIS GAUTIER

DANS LA GUERRE CIVILE 1918-1921

Wrangel, le dernier général blanc

PAR DOMINIQUE VENNER

Parmi les généraux blancs, il était à part. Son prestige, sa détermination et son instinct politique auraient pu inverser le cours de l'histoire.



DR

Le général Wrangel (1878-1928), dernier chef des Armées Blanches et régent de Russie en 1920.

Capitaine des cavaliers-garde en 1914, le baron Wrangel s'était distingué dès les premiers jours de la guerre mondiale en s'emparant, sabre au poing, d'une batterie prussienne. Devenu général, à la tête d'un corps de cavalerie cosaque en 1917, sa méthode n'avait pas changé. C'était toujours : « *L'arme à la main et suivez-moi !* » Ce trait de tempérament explique, avec quelques autres qualités rares, ses succès durant la guerre civile (1918-1920) au Caucase et sur la Volga, la libération du Kouban et du Terek, la prise de Rostov et de Tsaritsyne (future Stalingrad), enfin l'exploit final de Crimée alors qu'il venait d'être désigné par ses pairs comme régent de Russie.

Le général Pierre Wrangel (1878-1928) naquit dans une très illustre famille qui s'était distinguée au cours des siècles au service des souverains de Prusse, de Suède et de Russie. Lui-même se sentait totalement russe et assuma jusqu'aux plus extrêmes conséquences le destin de sa patrie.

Long, maigre, la figure hautaine, sanglé le plus souvent dans la traditionnelle tenue cosaque, ainsi nous apparaît-il sur les photos prises à l'époque de la guerre civile où son rôle fut si grand.

Contrairement à beaucoup de ses pairs, il ne se laissa pas abattre par le chaos révolutionnaire dans lequel sombrèrent l'armée et la Russie à partir de l'abdication de Nicolas II en mars 1918. Comprenant que tout s'effondrait sans espoir, il prit du champ.

Arrêté en Crimée par une bande de marins rouges après la prise du pouvoir bolchevique,

il n'abdiqua rien de sa dignité et ne dut son salut qu'à une intervention pathétique de sa femme.

En septembre 1918, il parvint à rejoindre l'Armée Blanche que Denikine organisait au Kouban, et se mit aussitôt à ses ordres :

– *« Votre Excellence sait qu'en 1917 j'étais à la tête d'un corps de cavalerie ; mais en 1914 je ne commandais qu'un escadron. Je ne crois pas avoir vieilli depuis ce temps... »*

Le pouvoir... trop tard

Dès le lendemain, il était à cheval pour reprendre en main une division cosaque en loques et à demi mutinée. Quinze jours plus tard, il remportait son premier vrai succès contre les rouges. Ses cosaques le saluèrent d'une succession de *« hourras »* frénétiques. Dans ses *Mémoires*, il commentera sobrement mais non sans orgueil : *« Dès ce moment mes unités étaient à moi. »*

Parmi les chefs des Armées Blanches, le général Wrangel fut le seul qui montrât le tempérament, la culture, le sens politique, l'audace et l'énergie capables d'inverser le cours de l'histoire. Mais quand ses pairs lui confièrent le pouvoir suprême, en avril 1920, il était trop tard, ce qu'il n'ignorait pas. Il accepta pourtant le fardeau pour tenter de sauver d'un massacre inéluctable ses compagnons acculés dans la souricière de Crimée. Ses adversaires eux-mêmes reconnurent qu'il fit alors des miracles.

En quelques semaines, il apporta comme une transfusion de sang neuf et d'énergie, réorganisa les administrations civiles et militaires en pleine déconfiture, transforma ses soldats débandés et démoralisés en une armée prête au combat. Il définit des objectifs politiques clairs et audacieux, rétablit des règles de droit, rallia autour de lui les ennemis les plus décidés du pouvoir bolchevique, se chercha des alliés parmi les minorités nationales et dans la paysannerie. Bref, il montra ce qui aurait pu être fait pour changer la face des choses à l'époque où les forces blanches disposaient encore d'atouts puissants.

En 1920, il était trop tard pour songer à une victoire, mais il était encore temps de laisser une trace nette pour l'histoire et de priver l'adversaire d'un beau massacre de blancs. Quand vint l'assaut final, à cinq contre un, Wrangel avait pris les dispositions pour évacuer tout son monde par mer. Ce fut son dernier tour de force.

DOMINIQUE VENNER

CHRONOLOGIE DE LA GUERRE CIVILE (1918-1921)

1917

– 15 mars : victoire de l'émeute à Petrograd. Abdication de Nicolas II imposée par ses généraux. Kerenski devient chef du gouvernement provisoire en juillet.

– 7-9 novembre : putsch bolchevique à Petrograd. Lénine et Trotski renversent Kerenski. Révolte du général Kaledine sur le Don. En décembre, Petlioura proclame l'indépendance de l'Ukraine. Indépendance de la Finlande. Création de l'Armée Rouge qui intervient sur ces différents fronts.

– 20 décembre : création par Lénine de la Tchéka (police d'exception).

1918

– janvier-avril : au Kouban, « campagne de glace » d'une poignée de « gardes blancs », conduits par les généraux Kornilov, Alexeiev et Denikine. Victoire des rouges sur le Don, au Caucase et en Ukraine.

– 3 mars : signature entre les bolcheviques et l'Allemagne du traité de Brest-Litovsk. Les Allemands occupent l'Ukraine, le Don et la Crimée, dont ils chassent les rouges.

– avril : victoire des blancs (général Mannerheim) en Finlande.

– 27 mai : soulèvement de la Légion tchèque en Sibérie. Révolte des cosaques du Don (mai). Création d'une Armée Blanche du Nord avec le général Miller que soutiennent les Anglais (juin). Massacre de la famille impériale à Ekaterinbourg (16 juillet).

– août : intervention alliée en Sibérie. Trotski réorganise l'Armée Rouge. Staline à Tsaritsyne. 30 août : tentative d'assassinat de Lénine par Fanny Kaplan. Intensification de la terreur, création du Goulag.

– 18 novembre : l'amiral Koltchak est élu chef suprême des Armées Blanches, mais il ne pourra jamais exercer cette fonction purement fictive.

1919

– mars-mai : offensive de Koltchak en direction de Moscou.

– mai-décembre : intervention des corps-francs allemands en Courlande. Indépendance des trois États baltes.

– juin-août : offensive victorieuse de Denikine sur le front Sud en direction de Moscou. Wrangel, en désaccord avec ce plan, obéit cependant et enlève Tsaritsyne (17 juin). En Ukraine, Denikine écrase Petlioura (septembre), mais ses arrières seront détruits par les partisans de Makhno.

– octobre : début de l'effondrement de Denikine au Sud. Échec de l'offensive de Ioudenitch, sur le front Nord.

– décembre : Koltchak est abandonné par les alliés. Le général Janin le livre aux bolcheviques qui l'exécutent (7 février 1920).

1920

– mars : Dans le Sud, Denikine ordonne une intervention au Kouban. Crise au sommet chez les blancs. Denikine est remplacé par Wrangel.

– mai-septembre : offensives et initiatives politiques de Wrangel dans le Sud.

– avril : la Pologne intervient en Ukraine, mais en est chassée par l'Armée Rouge qui marche sur Varsovie. Intervention française. Le plan Weygand met en déroute Toukhatchevski devant Varsovie (20 août).

– été : révolte des paysans de Tambov, sous la direction d'Antonov.

– octobre : offensive générale des rouges contre Wrangel qui parvient à évacuer la Crimée, sauvant son armée du massacre (novembre). La France et l'Angleterre abandonnent les blancs.

– conquête par les rouges de l'Azerbaïdjan et de l'Arménie.

– début des campagnes du Turkestan qui se poursuivront jusqu'en 1926.

1921

– occupation de la Géorgie par l'Armée Rouge.

– février : résistance des cosaques de l'Oural. Rescapé des combats de Sibérie orientale, le général Ungern s'empare d'Ourga en Mongolie. Il sera capturé et fusillé en août.

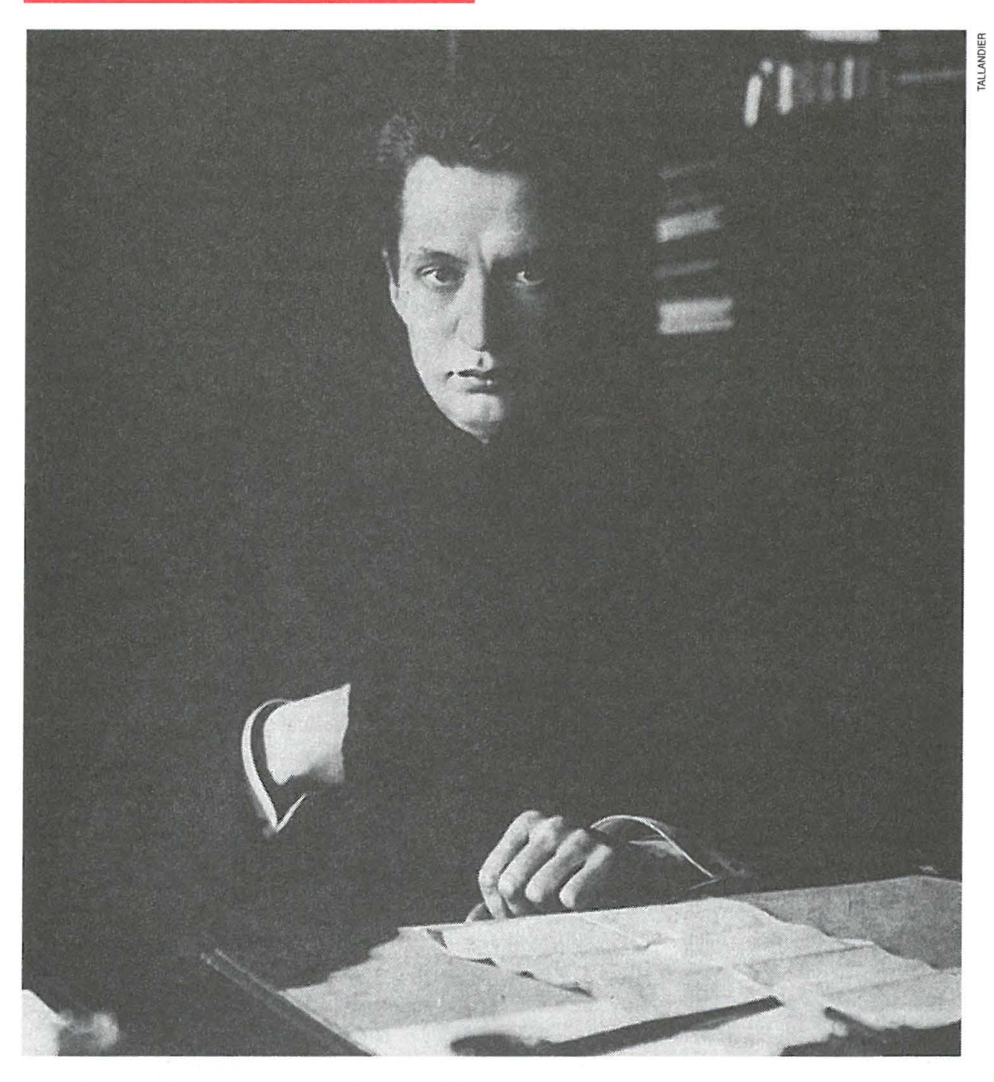
– été : écrasement des paysans de la Volga et des résistances organisées sur le Don, au Kouban et dans le Térek. Fin tragique des « Vendées russes ».

L'HOMME QUI N'ÉTAIT PAS À SA PLACE

Une heure chez Kerenski

PAR GILBERT COMTE

Kerenski ! L'homme par qui Lénine accéda au pouvoir ! Il a tenu le sort du monde entre ses mains, mais il ne le savait pas. Souvenirs d'une rencontre avec un raté célèbre.



TALLANDIER

Alexandre Feodorovitch Kerenski (1881-1970). Avocat, socialiste réformiste, membre de la quatrième Douma en 1912, il devint chef du gouvernement provisoire en juillet 1917. Il se montra incapable de dominer une situation qu'il avait beaucoup contribué à aggraver. Les bolcheviques le renversèrent sans peine le 7 novembre 1917.

Les Français d'aujourd'hui ne se souviennent certainement plus qu'un an après les convulsions de Mai 1968, des portraits de Marx, Lénine, Mao Tsé-toung, surgissaient encore au Quartier Latin, à Billancourt, parmi les drapeaux écarlates, comme les figures tutélaires d'authentiques bienfaiteurs du genre humain. Malgré ses échecs, ses crimes, le communisme passait toujours pour le meilleur exemple à suivre, auprès de jeunes bourgeois ralliés à sa cause. Impossible alors de pénétrer dans une librairie sans apercevoir sur les tables six, huit, dix ouvrages consacrés à sa glorification. Bizarre période pour reprendre la publication des *Mémoires* d'Alexandre Kerenski, dernier chef d'un gouvernement russe avant la prise du pouvoir par les bolcheviques, en octobre 1917, et devenu de la sorte la première grande victime d'un communisme depuis lors constamment victorieux à travers le monde, de Prague à Saigon, de La Havane à Luanda.

À Paris, le succès presque continu de ces déferlantes n'empêchait pas quelques hommes de garder la tête froide. Parmi eux, l'aimable

rédacteur en chef des *Nouvelles Littéraires*, André Bourin, ne prétendait certes pas renverser la marche des choses. Journaliste à l'ancienne, il s'estimait tenu d'offrir à ses lecteurs une information générale honnête, indifférente aux modes. Puisque Alexandre Kerenski passait chez son nouvel éditeur (Plon), pour surveiller le lancement de son livre, quelqu'un de la maison irait l'interroger. Peut-être gardait-il dans un coin de sa tête quelques histoires peu connues à raconter, d'un intérêt au moins égal au maoïsme du jeune Philippe Sollers. Pour joindre l'ancien interlocuteur de Nicolas II à Tsarkoïé-Sélo, il suffisait d'appeler au téléphone un appartement proche du Bois de Boulogne.

Tout de même ! Curieuse impression de saisir son appareil pour obtenir un rendez-vous avec ce fantôme tenu pour l'un des plus tristes héros de son temps, mais aussi l'une de ses figures principales. Certes, la médiocre stature du pauvre vaincu d'Octobre 1917 se compare difficilement aux ombres des puissants colosses de l'histoire. Peu d'entre eux auront cependant exercé une influence comparable à la sienne sur l'avenir du monde. Influence négative, détestable, mais influence quand même.

La corvée

Plus imaginatif, plus vigoureux, plus retors, Alexandre Feodorovitch arrêtait Lénine aux portes du pouvoir. Le visage du monde en était changé. Peut-être pas de national-socialisme en réaction contre le bolchevisme ; peut-être pas de Seconde Guerre mondiale… À partir de son échec, les historiens ne cesseront plus d'exiger de Kerenski des explications sur ces six mois décisifs où le destin roule entre ses mains malhabiles. Auparavant, sa vie n'intéresse personne. Ensuite, pas davantage. Sa jeunesse comme sa vieillesse laissent indifférent. Demeurent ces vingt-six semaines remplies de tumultes, de confusions, qu'il lui faut incessamment justifier, sans répit, jusqu'au terme de ses jours. Or, il a trente-six ans tout juste quand il les traverse.

Ce 2 juin 1969, l'ancien tribun social-démocrate nous reçoit sous l'aspect d'un vieillard menu, aux abondants cheveux de neige, dans une élégante bibliothèque ovale, aux rayons, fauteuils et meubles d'acajou. Il se lève, examine le visiteur d'un œil bleu pâle délavé, tend une main molle, avec le sourire affable, machinal, du politicien professionnel prêt à saluer n'importe quel passant dans la rue. Dans son dos s'alignent plusieurs volumes sur Mai 1968, dont celui de Daniel Cohn-Bendit, et le *Rapport Kinsey* sur la sexualité de la femme américaine. Nous voilà loin des grandes tragédies de l'hiver à l'automne 1917, avec leurs millions de cadavres.

Le regard bienveillant, il entame l'entretien dans un curieux français, bourré de verbes à l'infinitif, sans articles, pareil à celui des grands-ducs devenus chauffeurs de taxi, dans les pièces de théâtre du Boulevard, vers 1930. *« 1917 ! Année terrible ! Peuple mécontent, affamé ! Explosion fatale ! Gouvernement rien retenir ! Désordres partout ! Provinces en révolte comme Petrograd ! »* Cette évocation d'événements exceptionnels emprunte dans sa bouche un ton récitatif, monocorde.

Non ! Non !

Sa tête s'appuie en arrière sur le fauteuil, ses paupières battent comme s'il s'apprêtait à dormir. Dans la première version de son livre, parue à Paris en 1929, il se réjouissait d'avoir obtenu très promptement du grand-duc Michel, frère de Nicolas II, qu'il renonçât au trône, malgré l'abdication du tsar en sa faveur. Avec le recul, ne regrette-t-il pas d'avoir anéanti, avec la légitimité du pouvoir, l'ultime moyen de résistance au chaos ?

– *« Non ! Non ! Ne croyez pas cela ! Rien d'autre à faire ! Peuple russe entièrement détourné des Romanov. Paysans, ouvriers, bourgeois, tous devenus hostiles à la monarchie. Famille impériale discréditée. Il fallait qu'elle parte. »* Sur le bras du fauteuil, la main impatiente chasse encore toute cette bande vers la porte.

Et l'affaire Kornilov ? Quand le courageux général marcha sur Petrograd avec la fameuse Division Sauvage, pour en finir avec l'impuissance gouvernementale, lui, Alexandre Féodorovitch, ne connaissait-il vraiment rien de la préparation du putsch militaire, ou entretenait-il des rapports secrets avec ses organisateurs, par l'intermédiaire de son ami Boris Savinkov ?

– *Non ! Non ! Savinkov agir seul ! Savinkov homme entreprenant, ancien terroriste. Ne demandait jamais l'autorisation de personne dans affaires sérieuses. Remuait ciel et terre dans mon dos. Homme intelligent, courageux, de grande valeur. Cachait beaucoup de choses !*

Comment ne pas insister un peu ? Quand les mutins se rapprochèrent de Petrograd, les bolcheviques encombraient les prisons, détenus en très grand nombre après leur première tentative de prendre le pouvoir, en juillet 1917. Lui, Kerenski, ne les avait-il pas fait libérer, ne leur avait-il pas remis des armes pour le défendre contre l'extrême droite ?

Cette antique accusation le réveille d'un coup. Et même, elle l'indigne.

– *Moi ? Armer les bolcheviques ? Jamais ! Jamais ! Plutôt mourir !*

Pour la première fois, l'œil s'allume. Il n'admet toujours pas l'imputation calomnieuse.

Il sourit avec l'indulgence d'un voyageur assez récemment revenu d'un périple au milieu des étoiles.

– *Non ! Non ! Pas de violences ! Violences entraîner Russie dans convulsions mortelles. Je n'ai jamais voulu verser du sang. Ni sang du tsar, ni sang du peuple !*

Et il sourit, heureux de son personnage. L'idée qu'un coup de revolver, un attentat réussi contre quelque monstrueux paranoïaque à la Lénine, à la Hitler, à la Staline, à la Mao Tsé-toung peuvent rendre de grands services à l'espèce humaine n'effleura sans doute jamais l'esprit de ce Girondin, disciple sans le savoir, et contemporain, de Gandhi. Désormais, cette conversation l'assomme. Pour en finir une bonne foi, à son avantage, il la clôt d'une formule fatidique :

– *Et chute Empire russe fut comme chute Empire romain !*

Qu'ajouter encore, sinon qu'il se trompe ! L'Empire romain du XX[e] siècle ne s'effondra pas avec les Romanov. Intact, tout-puissant, il subsiste avec son Sénat, son Capitole à Washington, sa plèbe à Los Angeles, ses jeux du cirque à Hollywood.

– *Non ! Non ! Amérique, pourriture ! J'habite États-Unis depuis trente ans. Bien les connaître. Pays faible. Président Johnson imbécile. Guerre du Viêt-nam bourbier. Question noire destructrice !*

Ah ! monsieur…

Rencontrer Kerenski afin de recueillir son opinion sur Lénine, Trotski, pour l'entendre vitupérer les choix de la Maison-Blanche en Asie du Sud-Est ! Quel témoignage sur l'irresponsabilité pathologique du politicien ordinaire qui laisse mettre le feu au monde, puis retourne sans remords à ses minuscules intrigues. Les yeux mi-clos, un doux sourire aux lèvres, celui-là nous quitte en pensée pour un autre songe. Manifestement, il rêvasse aux solutions propres à sortir du gouffre cette sotte et adipeuse démocratie américaine. Quoi qu'il n'en exprime rien à haute voix, une certitude, un regret doublent chacune de ses phrases :

– *Ah ! monsieur, si seulement j'étais sénateur du Massachusetts !*

GILBERT COMTE

UN ITINÉRAIRE NON CONFORME

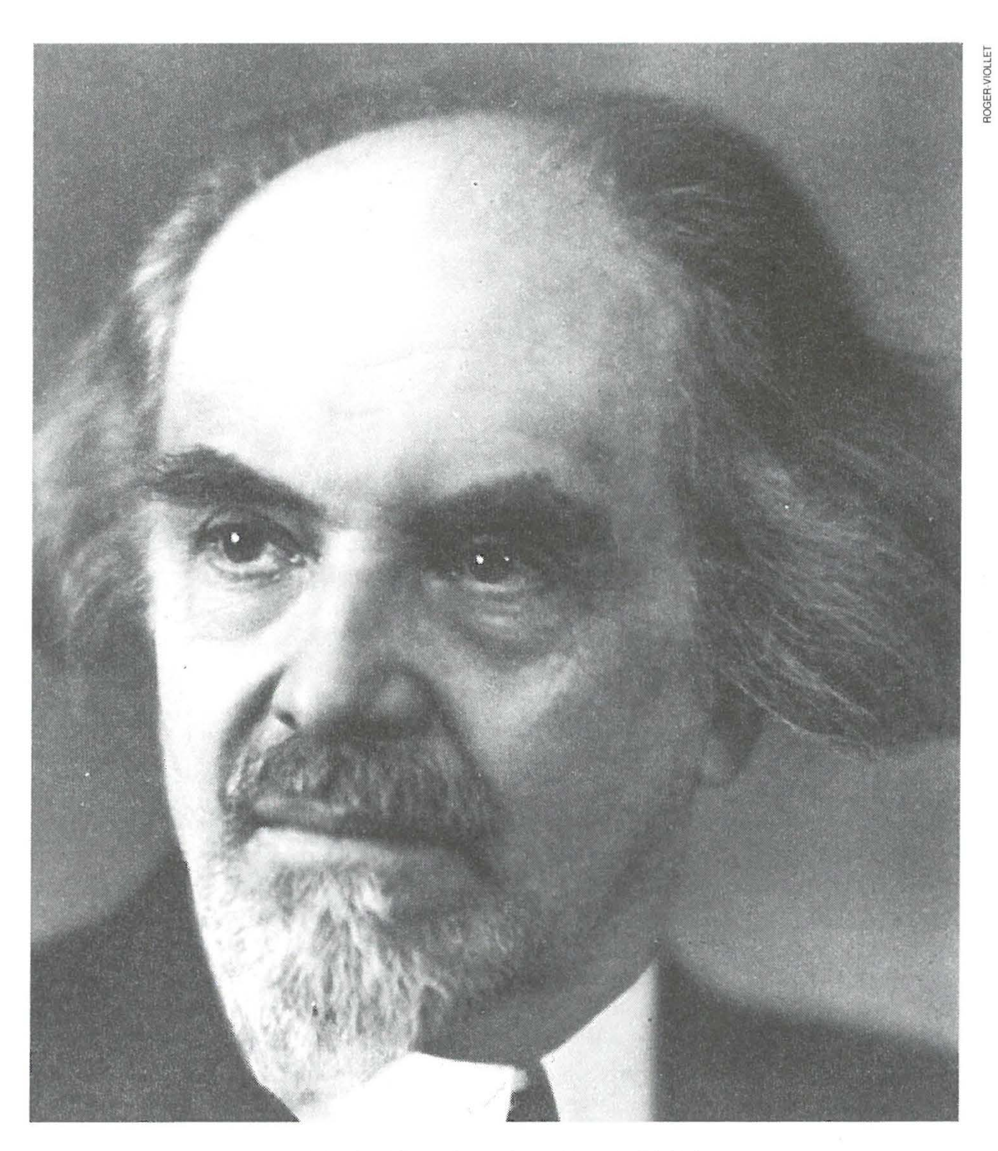
Les sources et le sens de Nicolas Berdiaev

PAR JEAN-JACQUES MOURREAU

« *Il y a la Russie de Kiev, la Russie sous le joug tartare, la Russie moscovite, la Russie de Pierre le Grand et la Russie soviétique, et il est possible qu'il y ait encore une Russie nouvelle.* » Berdiaev écrit ces lignes en 1946 (1). Deux ans avant sa mort, alors que le monde tremble devant Staline, il ne désespère pas de la Russie.

Quarante-cinq ans après sa disparition, Nicolas Alexandrovitch Berdiaev reste un personnage controversé. Une partie de l'émigration russe lui tient rigueur d'avoir été marxiste dans sa jeunesse, de n'avoir pas ménagé l'Église orthodoxe russe, d'avoir cru, au terme de sa vie, que la Russie soviétique, victorieuse au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, se transformerait. Affaire de famille et confrontation des visions sur le long terme.

Plus surprenant : l'oubli dans lequel Berdiaev est tombé chez les intellectuels français (2), lui qui fut l'une des grandes figures parmi les *« non-conformistes des années trente »* (3), l'ami de Jacques Maritain, l'inspirateur d'Emmanuel Mounier et du per-



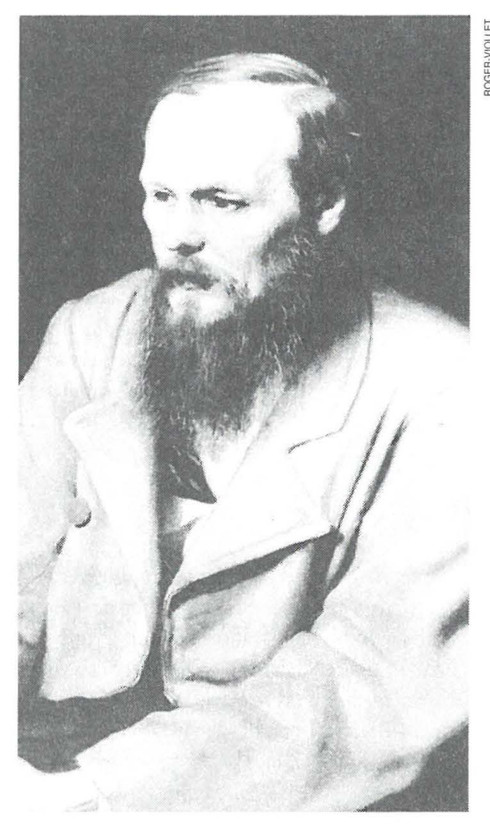
ROGER VIOLLET

Nicolas Alexandrovitch Berdiaev (1874-1948).

sonnalisme, le collaborateur actif de la revue *Esprit*, l'animateur de la revue russe *Poutj* (Le Chemin) et des *Cahiers de la nouvelle époque*. Est-ce parce que ses écrits qui conjuguent sociologie, histoire, esthétique, philosophie et théologie, ont été non seulement une dénonciation du communisme et de l'égalitarisme, mais aussi l'appel à *Un nouveau Moyen Âge* (4), à une spiritualité créatrice et à la fulgurante vision de l'*« humano-divinité »* ?

Né à Kiev, le 19 mars 1874, dans une famille appartenant à la haute noblesse, d'un père officier des cavaliers-gardes, libéral et tantôt épris de Voltaire, tantôt de Tolstoï, et d'une mère *« plus française que russe »* (5), fille de la comtesse Mathilde de Choiseul-Gouffier, Nicolas Alexandrovitch, d'un *« tempérament irritable et emporté »* selon son propre aveu, s'intéresse, enfant, à la figure de Souvorov. Admis au corps des cadets et promis à la carrière des armes, il se détourne vite de l'idéal militaire pour la peinture et la littérature. Il connaît une enfance *« privée des impressions joyeuses et captivantes que procure la religion russe orthodoxe »*. Il manifeste peu de goût pour les offices de l'*« orthodoxie impériale et nationale »*. Il préfère, dit l'un de ses biographes, *« les forêts et les parcs aux églises »* (6). L'adhésion à l'Église orthodoxe de ce penseur de l'orthodoxie se fait seulement à l'âge de 35 ans. Entre-temps, Berdiaev a connu les engagements révolutionnaires d'une partie de l'intelligentsia, les arrestations, la prison et la résidence surveillée. Il a collaboré au bi-hebdomadaire clandestin *Libération* d'où sortira en 1905, le Parti constitutionnel-démocrate (KD) de Milioukov. En chemin, il a rencontré Serge Boulgakov, lequel s'opposera, plus tard, au patriarche de Moscou et deviendra le recteur de l'Institut Saint-Serge en France. Surtout, Berdiaev s'est libéré de Marx par Nietzsche.

Il a aussi retrouvé Dostoïevski qui, plus que tout autre, marque sa conscience d'homme et de philosophe. À ce dernier, il consacre un livre : *L'Esprit de Dostoïevski* (7). Rédigé au cours de l'hiver 1920-1921, cet ouvrage porte un souffle prophétique. Berdiaev y écrit : *« La destinée historique de la Russie a justifié la prophétie dostoïevskienne : la Révolution a eu lieu dans une large mesure selon Dostoïevski. Et quelque destructrice et meurtrière qu'elle apparaisse, elle ne doit pas moins être considérée comme russe, et comme nationale. L'autodestruction et l'autocomposition sont en Russie des traits nationaux. »* Mais il affirme également : *« Le slavophilisme a pris fin, ainsi que l'occidentalisme. Les Russes connaissent maintenant une nouvelle dimension de l'être : il leur est indispensable d'élaborer une conscience religieuse et nationale neuve et plus virile. Dostoïevski a apporté infiniment pour l'élaboration de cette conscience nouvelle. Mais en lui les Russes peuvent reconnaître leurs tentations et leurs péchés. Sur la voie qui accède à la vie nouvelle, à la renaissance spirituelle, il faut au peuple russe cheminer à travers l'humiliation et le désespoir, à travers aussi la plus sévère autodiscipline de l'esprit. C'est alors seulement qu'il recouvrera sa force spirituelle. »*



ROGER-VIOLLET

Dostoïevski (1821-1881). Tout d'abord attiré par les idées révolutionnaires, il est condamné à mort. Gracié sur l'échafaud, il est déporté en Sibérie. Cette double épreuve sera déterminante sur son évolution ultérieure. Il conciliera occidentalisme et slavophilisme dans une synthèse avant tout spirituelle.

Interrogé par Dzerjinski

La rupture avec les marxistes remonte à Vologda, aux discussions avec des compagnons de détention qui se nomment Lounatcharski, Resminov et Bogdanov. Auprès d'eux, Berdiaev déjà tourne vers sa quête.

Sa rupture avec les marxistes ne l'empêche pas de saluer la fin du tsarisme au début de la révolution de février 1917 – ce qu'il fait dans un article intitulé *« la chute du Saint Empire russe »* – et d'être élu membre du Conseil de la République, en tant que *« militant social »*.

Mal à l'aise sous Kerenski, Berdiaev se sent soulagé lorsqu'éclate la révolution d'Octobre et pas du tout effrayé par l'arrivée des Bolcheviques. Ceux-ci, loin de le combattre, lui accordent un traitement de faveur et le couvrent d'honneurs. Il obtient la permission officielle de garder son appartement et sa bibliothèque. Il est élu à la vice-présidence de l'Union des écrivains, admis à l'Académie des beaux-arts.

Dès 1918, année décisive, Berdiaev a entrepris une révision de ses idées de jeunesse, en rédigeant *La Philosophie de l'inégalité* (8). Dans ce réquisitoire véhément contre tous les réductionnismes, il dénonce *« la passion égalitaire »* qui *« provoque toujours un abaissement du niveau de la personne »* et critique la démocratie, *« idéologie des quantités »* qui *« ne peut manquer de conduire au règne des pires et non des meilleurs »*. Il oppose *« la liberté de l'esprit humain au chaos des ténèbres élémentaires »* et affirme que *« détruire la structure hiérarchique du cosmos historique, c'est détruire l'histoire, et non pas la faire »*. *« Ni "de droite" ni "de gauche", je veux que commence un mouvement vers ce qui est élevé et profond »*, proclame Berdiaev.

Au cours de l'hiver 1920, une première arrestation survient. Son interrogatoire est conduit par un homme blond aux yeux tristes, revêtu d'un uniforme militaire décoré de l'étoile rouge. Il fait asseoir Berdiaev et, en guise d'entrée en matière, lui dit seulement : *« On me nomme Dzerjinski »*. L'entretien est entièrement placé sur le terrain idéologique. À son interlocuteur, Berdiaev tente d'expliquer que si, sur le terrain philosophique, moral et religieux, il apparaît comme un adversaire du communisme, dans le domaine politique, il n'a pris envers lui aucune position contraire. À l'issue de l'interrogatoire qui a duré trois quarts d'heure, Berdiaev s'entend dire qu'il est libre. Les rues étant peu sûres, Dzerjinski lui propose de le faire ramener en automobile.

Alors que se développe la lutte antireligieuse et que l'église Saint-Isaac à Petrograd a été transformée en « musée anti-religieux », Berdiaev maintient les activités de son Académie libre de culture spirituelle et continue à donner ses conférences sur des sujets dits « spiritualistes ». Malgré les dénonciations, il bénéficie toujours d'un patronage quasi officiel. Le paradoxe ne dure pas. Au cours de l'été 1922 qu'il passe avec sa famille, près des étangs d'Archangelsk, Berdiaev se rend à

Moscou. Dans la nuit, il est arrêté à son domicile, conduit à la prison de la Tcheka et, au bout d'une semaine, sommé de quitter la Russie soviétique et de n'y point reparaître sous peine d'être fusillé. *« C'était une mesure étrange,* écrira Berdiaev. *J'étais chassé de ma patrie non pour une raison politique, mais pour des raisons idéologiques. »* (9)

Septembre 1922. Avec d'autres expulsés rassemblés à Saint-Pétersbourg, Berdiaev embarque sur la Neva, gagne Berlin, via Stettin. Le séjour allemand va durer deux ans et permet au proscrit de rencontrer Max Scheler, Oswald Spengler qui le surprend par son allure bourgeoise, et Keyserling. Ce dernier voit en Berdiaev *« le premier penseur russe qu'on pût qualifier de parfaitement européen ».* Déjà, Berdiaev se heurte à l'hostilité des Russes blancs qui le tiennent pour un « communiste » ou un « communisant ». Il est vrai que Berdiaev ne se cache pas de désapprouver leurs buts. *« Mon seul espoir était que le bolchevisme fût vaincu de l'intérieur. Le peuple russe devait être son propre libérateur. »*

En France, Berdiaev mesure l'incompréhension du fait russe avec le succès de *Défense de l'Occident* paru en 1927. Le livre d'Henri Massis qui s'inquiète de voir l'Allemagne regarder vers l'Est et dénonce le *« péril de l'asiatisme »*, est une charge contre la philosophie allemande et le mysticisme russe. L'auteur éreinte Spengler et ne veut connaître que la latinité. Il dénonce le germanisme et le slavisme comme *« les sources où s'alimente tout ce qui est en révolte contre l'Occident »* (10). Il rabaisse tout ce qui ne relève pas directement de la rationalité et de la romanité, y compris l'héritage byzantin. Berdiaev réagit dans une revue russe en s'étonnant des jugements que Massis porte sur l'orthodoxie *« dont il n'avait pas la moindre notion »* et de son ignorance de la pensée de Dostoïevski. Il remarque que tous les peuples non latins sont considérés comme *« barbares »* et reproche à Massis de raviver la haine franco-allemande (11).

L'incompréhension ne dure pas, car les interrogations se multiplient sur *« la crise de civilisation ».* En naissent les riches débats des années trente. Dans le premier numéro de la revue *Esprit*, qui paraît en octobre 1932, Emmanuel Mounier proclame : *« Nous refusons le mal de l'Orient et le mal de l'Occident. »* Dans cette même livraison, Nicolas Berdiaev signe un article appelé à faire date, intitulé *« Vérité et mensonge du communisme »* où il déclare : *« Ce que le communisme a de si redoutable, c'est une combinaison de vérité et de mensonge ; il s'agit avant tout de ne pas nier la vérité mais de la dégager de l'erreur. »* Parmi les éléments de « vérité négative », Berdiaev place *« la critique de la civilisation bourgeoise et capitaliste, de ses contradictions, de ses malaises »*, *« la dénonciation d'une fausse société chrétienne décadente et dégénérée, adaptée aux intérêts de la période capitaliste ».* Contestant l'originalité du communisme, il en établit la généalogie : *« Le matérialisme, il l'a emprunté à la philosophie de la bourgeoisie éclairée du XVIII*e *siècle. L'économisme, il l'a pris à la société capitaliste du XIX*e *siècle* [...]. *La notion de la toute-puissante technicité est un produit de l'Amérique. »* Sa démonstration conduit à une critique du bourgeoisisme : *« Du bourgeois positiviste au marxiste orthodoxe, on passe sans heurt ni saut par une simple accélération de chute. La trahison de l'esprit date peut-être de l'invention des lois économiques ; assurément de leur divinisation. Le marxisme a simplement tiré toutes les conséquences pratiques de cette idéologie typiquement bourgeoise. C'est là ce qu'on appelle sa révolution. »*

Le caractère religieux du communisme

L'analyse de Berdiaev est remarquée. Léon Blum demande à rencontrer le philosophe russe. À la date du 4 janvier 1933, André Gide note dans son journal : *« Remarquable l'article de Berdiaev* [...]. *Je le lis avec un contentement et un soulagement des plus vifs. »* Avec André Malraux, Emmanuel Berl, Jacques Maritain et d'autres, l'intellectuel exilé est sollicité par la revue étudiante *Réaction* en vue de répondre à une *« enquête sur l'ordre ».* Il dialogue avec des communistes comme Paul Nizan ou des communisants comme André Malraux.

En 1935, Berdiaev écrit *Les Sources et le sens du communisme russe.* Dans ce livre majeur, publié trois ans plus tard, il se consacre à l'analyse du triomphe en Russie, en apparence paradoxal, d'une doctrine élaborée essentiellement dans les pays fortement industrialisés de l'Ouest européen. Surtout, il est parmi les premiers à livrer la matière d'une sociologie de l'idéologie communiste. Son originalité est de montrer que le caractère religieux du communisme et particulièrement son messianisme a permis aux Bolcheviques de répondre à l'attente du peuple russe. *« Les communistes,* écrit Berdiaev, *ont décrété la persécution contre toutes les Églises, surtout contre l'Église orthodoxe en raison du rôle historique qu'elle a joué. Athées militants, ils sont tenus de mener une active propagande anti-religieuse. Mais, en fait, si le communisme s'oppose à toute religion, c'est moins au nom du système social qu'il incarne que parce que lui-même représente une religion. Car, il veut être une religion apte à remplacer le christianisme. Il prétend répondre aux aspirations religieuses de l'âme humaine, donner un sens à la vie. Le communisme se veut universel, il veut commander toute l'existence et non pas seulement quelques-uns de ses moments. »* (12)

Pour Berdiaev, le communisme russe est *« plus traditionaliste qu'on a coutume de le penser »*, car il représente *« une transformation et une déformation de la vieille idée messianique russe ».* Cette conviction, renforcée par la nostalgie de la terre russe et les étonnantes concessions que Staline fera aux mythes les plus anciens de la Sainte Russie, est probablement la clé de l'attitude que Berdiaev adoptera à l'égard de la Russie soviétique, durant et au lendemain de la Seconde Guerre mondiale (13). Elle s'était transformée en espérance.

JEAN-JACQUES MOURREAU

---

(1) *L'Idée russe* (Ymca-Press, 1946 ; Mame, 1969).

(2) Il faut cependant mentionner l'essai récent de l'écrivain et théologien orthodoxe Olivier Clément : *Berdiaev. Un philosophe russe en France* (Desclée de Brouwer, 1991).

(3) Voir Jean-Louis Loubet del Bayle : *Les Non-conformistes des années trente* (Seuil, 1969).

(4) Plon, 1930.

(5) Essai d'autobiographie spirituelle (Buchet-Chastel, 1958, 1992).

(6) Eugène Porret : *Berdiaeff, Prophète des temps nouveaux* (Delachaux & Niestlé, 1959).

(7) Stock, 1945, 1975.

(8) Publié à Berlin en 1925, ce livre fondamental a dû attendre quarante-huit années pour être accessible au public francophone. La première édition française, publiée par Ymca-Press, date, en effet, de 1971. La seconde est de 1976, à l'Âge d'Homme, sous le titre *De l'Inégalité.*

(9) *Défense de l'Occident*, Plon, 1927.

(10) « L'accusation de l'Occident » dans *La Voie* n° 8, août 1927.

(11) Op. cit.

(12) Gallimard, 1938 et 1951 (disponible dans la collection « Idées »).

(13) Dans *La Philosophie de l'Inégalité et les idées politiques* de Nicolas Berdiaev (Nouvelles Éditions Latines, 1978), Marko Markovic s'étonne de son silence sur les crimes de Staline.

RÉVOLTE CONTRE STALINE

Le tragique destin du général Vlassov

PAR CHARLES VAUGEOIS

De 1942 à 1945, plus d'un million de soldats russes ont pris les armes au côté de l'Allemagne dans l'espoir de libérer leur patrie du communisme. Massacrés pour la plupart ou déportés après 1945, ils ont été condamnés à l'Est comme à l'Ouest jusqu'à leur réhabilitation par Soljenitsyne. Une histoire controversée.

Le 12 juillet 1942, dans le secteur de Novgorod tenu par le 38e corps d'armée de la Wehrmacht, une patrouille commandée par le capitaine Schwerdtner capture un officier supérieur soviétique. L'homme est d'une taille élevée. Il porte des lunettes à monture de corne. Son visage est creusé par la faim et l'épuisement. Il tend son pistolet à l'officier allemand, disant seulement :

– *Je suis le général Vlassov.*

La nouvelle, transmise à Vinnitza, quartier général allemand du front de l'Est, est accueillie comme une victoire. L'homme qui vient d'être capturé est l'un des plus célèbres et des plus redoutables généraux de l'Armée Rouge.

Andreï Andreïevitch Vlassov était né en 1900 dans la province de Nijni-Novgorod (Gorki), huitième enfant d'un tailleur de village. Élève au séminaire de la ville, il avait été mobilisé dans l'Armée Rouge en 1919 alors que la guerre civile faisait rage. Engagé sur le front Sud dans les combats contre les troupes de Denikine et de Wrangel, il reçut bientôt le commandement d'une section, puis d'une compagnie. Sa formation d'officier rouge fut confirmée dans les années vingt à l'école militaire *Vystrel* (« Coup de feu »). Chef de bataillon, membre du parti en 1930, il épousa en 1933 une jeune paysanne qui venait de terminer ses études de médecine.



ROGER-VIOLLET

Après sa capture par la Wehrmacht en juillet 1942, le général Vlassov, patriote russe en révolte contre Staline, se laissera tenter par les projets d'officiers allemands qui seront désavoués par Hitler.


DR

Le nombre de prisonniers de guerre russes (soviétiques) capturés par la Wehrmacht s'élève à 5,75 millions. Un million devait rejoindre l'armée Vlassov et les unités auxiliaires de l'armée allemande. Entre 1944 et 1947, les Alliés occidentaux livrèrent aux Soviétiques 2 272 000 prisonniers ou assimilés qui, à leur retour, furent jugés collectivement pour trahison. 15 à 20 % furent exterminés à leur arrivée ou moururent durant les transferts. 15 % furent condamnés à 5 ou 10 ans de goulag. 25 % furent condamnés à l'exil en Sibérie ou au travail forcé. Seuls 15 à 20 % purent rentrer librement chez eux. 20 % furent condamnés à mort ou à 25 ans de goulag.

Vient l'année 1936 et les purges sanglantes qui décapitèrent l'Armée Rouge. Trois maréchaux sur cinq, quatorze généraux d'armée sur seize, soixante généraux de corps d'armée sur soixante-sept, en tout 35 000 officiers de tout grade, soit près de la moitié du corps des officiers, arrêtés, torturés, exécutés ou expédiés dans des camps de concentration. La femme de Vlassov, fille de paysans, donc suspecte, doit se séparer de lui pour ne pas le compromettre…

Une mission en Chine, comme conseiller militaire de Tchang Kaï-chek, l'éloigne du couperet. À son retour en Russie quelques années plus tard, il voit son père et ses amis d'enfance dans la misère la plus extrême. La réalité semble fuir toujours plus les promesses de la révolution. La signature du pacte germano-soviétique accroit son trouble.

En 1940, comme beaucoup d'autres jeunes officiers, il bénéficie d'une promotion éclair. Il faut remplacer d'urgence les généraux liquidés dans les caves du NKVD. Le voici commandant de la 99e division, une unité médiocre et indisciplinée dont il va faire en peu de temps une troupe exemplaire. La 99e division ne sera pas disloquée par l'invasion hitlérienne de l'été 1941. Dans le reflux général, elle avance même vers l'Ouest et reprend Peremysl. Au sein du « second échelon » stalinien qui compte beaucoup de généraux improvisés et incapables, Vlassov se distingue comme l'un des plus doués.

Dans l'atmosphère apocalyptique de 1941, Staline lui confie le commandement de la 37e armée, avec mission de défendre à tout prix le secteur de Kiev, alors que les tenailles allemandes se sont déjà refermées sur le groupe d'armées Sud-Ouest. Vlassov résiste sur le Dniepr alors que tout bascule autour de lui. Puis il se fraye un passage vers l'Est, sauvant les restes de son armée.

À l'hôpital de Voronej, où il échoue à l'issue de la retraite, dans un état de complet épuisement, il médite douloureusement sur l'effondrement effroyable de l'Armée Rouge, sur la mauvaise organisation de la défense et les fautes du haut commandement. Ses amis le croient compromis dans le désastre de Kiev, et s'écartent. Ils ne lui adresseront de nouveau la parole que le 10 novembre, lorsque Staline le convoque au Kremlin pour lui confier le commandement de la 20e armée de choc. Le haut commandement est en pleine panique. Il règne à Moscou une sourde atmosphère de fin du monde. On attend d'un jour à l'autre l'entrée des Panzer, et l'on craint que la population ne les salue en libérateurs.

Par la faute de Staline

Vlassov conduit la contre-offensive miraculeuse qui dégage la capitale et brise l'élan des blindés de Hoth et de Guderian. Il a l'honneur du communiqué du 12 décembre 1941, immédiatement derrière Joukov. Illya Ehrenbourg chante sa gloire dans la *Pravda*. Son nom est sur toutes les lèvres.

Le 7 janvier 1942, nouvelle convocation nocturne au Kremlin. Dardant vers le grand général ses petits yeux jaunes, Staline ordonne une nouvelle mission impossible : prendre la tête de la 2e armée de choc et forcer le blocus de Leningrad. Il reçoit le soutien théorique de trois autres armées qui ne se mettront jamais en mouvement. La 2e armée de Vlassov lance donc seule une offensive victorieuse qui la conduit en février 1942 à 75 kilomètres à l'intérieur du dispositif allemand. C'est la poche du Volkhov. Elle n'est reliée à l'arrière que par une étroite bande de marais rendue praticable par le gel. Les Allemands lancent attaque sur attaque pour refermer la nasse. Dans cette situation périlleuse, le commandement suprême semble se désintéresser du sort de la 2e armée. Il n'envoie plus ni renforts, ni vivres, ni armes, ni munitions, ni couverture

aérienne. En revanche, malgré les demandes pressantes de Vlassov, Staline interdit l'évacuation de la poche.

Avec le retour du printemps, les marais commencent à dégeler, coupant définitivement la route du repli, maintenue au prix de combats épuisants. Le 20 mai, l'encerclement de la 2e armée est consommé. Staline peut bien désormais ordonner l'évacuation, il est trop tard. Seize divisions sont prises au piège. Des dizaines de milliers d'hommes vont mourir. Les soldats de la 2e armée sont réduits à manger les cadavres de leurs camarades.

Vlassov refuse de prendre l'avion qui lui aurait permis de s'échapper. Il veut partager jusqu'au bout le sort de ses hommes. Il erre dans les marécages, comme le général Samsonov en 1914, dans les marais de Mazurie, après l'anéantissement de son armée. Plus tard, il dira pourquoi, à la différence de Samsonov, il choisit de ne pas se suicider :

– *Samsonov savait pourquoi il se tuait. Il croyait au tsar, à la patrie, à l'honneur. Sa mort avait un sens. C'était un acte de fidélité. Moi, je ne pouvais plus croire en rien.*

Après sa capture, Vlassov fut traité en adversaire malheureux et conduit au camp spécial de Vinnitza destiné aux officiers supérieurs soviétiques. Il y retrouva d'anciens camarades. Pour la première fois dans sa vie de soldat, il lui était possible de parler à cœur ouvert, sans crainte d'être espionné. Paradoxalement, dans ce camp de prisonniers, il éprouva une grisante sensation de liberté. Le général Boïarski, commandant la 41e armée de la garde, blessé et capturé avant lui, exprimait devant tous son ressentiment contre Staline et son espoir de voir l'Allemagne renverser la clique bolchevique, créant ainsi les conditions d'une renaissance de la Russie, libre et nouvelle. La plupart des prisonniers du camp spécial partageaient cette espérance.

Au sein du quartier général allemand, plusieurs jeunes officiers s'efforçaient de donner consistance à ce rêve. Ce groupe comprenait notamment le colonel comte von Stauffenberg, commandant en second le service d'organisation de l'état-major du front de l'Est, spécialement chargé des *Hiwi* (diminutif de *Hilfswilligen*), supplétifs levés spontanément par les petites unités de la Werhmacht, chez les prisonniers ou les civils. Le groupe comptait aussi le colonel von Tresckow, premier officier d'état-major du maréchal von Kluge, le colonel Roenne, chef du département III du service de renseignements militaires, le capitaine Grote du service de la guerre psychologique, le capitaine interprète Strik-Strikfeld, qui sera plus tard attaché à la personne de Vlassov, bien d'autres encore.

Tous ces officiers avaient en commun une bonne connaissance de la Russie, pour laquelle ils nourrissaient une sympathie confinant parfois à la dévotion. Tous parlaient le russe. Certains, d'origine balte, comme le capitaine Grote, journaliste dans le civil, avaient même servi autrefois dans l'armée impériale russe au temps de leur jeunesse, avant la révolution. Ils estimaient que la politique allemande à l'Est était une erreur tragique, bientôt, ils diront un crime. L'Allemagne devait se présenter en libératrice et annoncer la libération des paysans et des kolkhozes. Ils attendaient de cette nouvelle politique un effet aussi explosif contre le régime stalinien que l'avait été, en 1917 contre le tsarisme, la propagande bolchevique d'appropriation des terres.

Un véritable Russe

Ils n'ignoraient pas que cette orientation ne cadrait nullement avec les objectifs définis par Hitler. Ils espéraient cependant que les faits et la raison l'emporteraient sur l'égarement du commandement suprême.

La capture d'un général aussi important que Vlassov leur parut un signe de la providence. D'autant que ce général se révélait une personnalité peu commune.

– *C'est le véritable Russe,* disait le capitaine Strik-Strikfeld. *Un Russe authentique, grand et solide comme un arbre et cependant intelligent et fin comme l'ambre. Avec une âme d'une profondeur...*

Strik-Strikfeld fut chargé justement de sonder Vlassov sans chercher à lui masquer les difficultés de l'entreprise :

– *Nous sommes de ceux qui avions cru à une guerre de libération, à la libération du peuple russe par l'armée allemande. Malheureusement, nos dirigeants politiques sont aveuglés par leur présomption et leurs préjugés. Le résultat, c'est la situation catastrophique des camps de prisonniers et des territoires occupés. Pourtant, il subsiste un espoir. Les chefs militaires souhaitent ardemment une autre politique. Ils veulent créer des relations nouvelles avec le peuple russe. Ils sont donc disposés à collaborer loyalement avec les Russes prêts à lutter contre Staline.*

Vlassov répondit :

– *Contre Staline, soit. Mais dans quel but ? Les officiers allemands nous permettront-ils de lever une armée russe contre Staline ? Cette armée ne doit pas être une armée de mercenaires. Sa tâche doit lui être fixée par un gouvernement national russe. Ce n'est qu'un idéal élevé qui peut laver ces combattants du reproche qu'on peut leur faire, celui de porter les armes contre le gouvernement de leur pays, bien que ce ne soit pas contre ses citoyens...*

Vlassov ne devait jamais s'écarter de cette position définie dès son premier entretien avec

« VENT D'EST » DE ROBERT ENRICO

Terrible destin que celui de ces Russes, de ces Ukrainiens et de ces Baltes qui composèrent la Ière Armée nationale russe de libération et combattirent aux côtés de l'Allemagne. Accusés de mille crimes et traités en parias, ils furent livrés aux autorités soviétiques par les Alliés, soucieux de respecter les accords de Yalta et ne déplaire en rien au camarade Staline. Dès leur retour au pays, ils furent passés par les armes ou envoyés au goulag. Dans les années cinquante, lorsque le gouvernement français demandait des nouvelles des Alsaciens et Mosellans incorporés dans l'armée allemande, Moscou répliquait en exigeant la liste des « citoyens soviétiques » restés sur le territoire français et envoyait ses commissaires pour récupérer les « volontaires » au retour. Cette page d'histoire, accablante pour la lâcheté occidentale, a longtemps été cachée. Le comte Nicolas Tolstoï, arrière petit-fils de l'écrivain russe, l'a révélée dans son livre *Les Victimes de Yalta.* L'historien britannique Nicolas Bethell l'a évoquée dans *Le Dernier Secret.* Il est question ici de l'odyssée du général Smyslowosky, Russe d'origine finlandaise, et de ses cinq cents hommes. Suivis par femmes et enfants, avec armes et bagages, ils forcent, dans la nuit du 2 au 3 mai 1945, la frontière de la principauté du Liechtenstein. Entre l'Autriche et la Suisse, le Liechtenstein est un petit État neutre qui n'a rien à gagner à se mêler aux querelles des grandes puissances. Pourtant... D'aucuns estiment qu'il aurait été courageux de traiter le sujet plus tôt, s'interrogent sur l'anticommunisme tardif du réalisateur ou discutent le jeu des acteurs. En tous cas, ce film qui a été tourné en Pologne, existe et mérite d'être vu. Il n'est jamais trop tard pour dire l'histoire...

JEAN-JACQUES MOURREAU

***Vent d'Est,* de Robert Enrico**
MC4 Production/Éditeur vidéo : CGR/Disponible en location.

ses interlocuteurs allemands. Mais ces derniers n'étaient pas en mesure de satisfaire de telles exigences. Ils ne pouvaient que proposer une approche indirecte : pour ébranler et convaincre des gens frappés d'aveuglement, comme Hitler, il fallait selon eux prouver que le nom de Vlassov avait un effet décisif sur l'Armée Rouge. Ils suggérèrent à Vlassov de lancer un appel exhortant les Russes à combattre Staline, sans mentionner immédiatement la création d'une armée nationale.

Vlassov hésita longtemps. Il se refusait à un appel à la désertion. Il finit par rédiger le texte connu comme « l'appel de Smolensk » :

« Quiconque aime sa patrie, quiconque veut que son peuple soit heureux, doit, avec toutes ses forces et tous les moyens à sa disposition s'engager dans la lutte qui détruira le régime de Staline et exiger la conclusion d'une paix honorable avec l'Allemagne. »

Le haut commandement accepta sans discussion l'appel rédigé par Vlassov, n'y voyant que l'utilisation d'un général prisonnier à des fins psychologiques. Pourtant, peu de jours après que cette proclamation eut été jetée par avion sur les lignes soviétiques, on commença à enregistrer une augmentation brutale des désertions sur l'ensemble du front de l'Est.

Des motifs nobles

Le général Grigorenko, dans ses *Mémoires* (Presses de la Renaissance, Paris, 1980), a témoigné de son propre trouble à l'époque :

« Au début, je n'y avais pas cru : ce ne pouvait être qu'une provocation allemande. Je ne connaissais pas personnellement Vlassov, mais j'avais beaucoup entendu parler de lui et pas seulement par les journaux. Je me rappelle l'époque [1940] *où tous les jours, la* Krasnaïa Zvezda [*L'étoile rouge*, organe de l'armée] *citait en exemple la 99e division d'infanterie. Et ce n'était pas des inventions ou des exagérations journalistiques. Car les militaires allaient littéralement en foule chez Vlassov pour voir de leurs propres yeux ce qu'il faisait.* [...] *Je ne pouvais admettre que cet homme fût un traître. Mais bientôt il fallut me rendre à l'évidence. Vlassov était bien en train de constituer une « Armée russe de libération » et y enrôlait des prisonniers de guerre avec l'aide des Allemands. Je n'arrivais pas à comprendre : car Vlassov n'était pas un quelconque arriviste, mais un officier de longue date, un homme célèbre, un communiste, un vrai Russe, un fils de paysans pauvres. Et je souffrais en pensant au choix*



DR

Le général Helmuth von Pannwitz reçoit en 1943 le commandement des unités cosaques ralliées aux Allemands qui ont été accueillis en libérateurs. Il partagera leur sort jusqu'au bout. Ayant été livré aux Soviétiques par les Anglais en 1945 avec ses cosaques, il sera supplicié à Moscou en 1947.

qu'il avait fait. Puis j'appris que l'un de ses adjoints était Nérianine. Cette nouvelle m'atterra. »

« Nérianine, poursuit Grigorenko, *était entré la même année que moi à l'académie du grand état-major. Or, cet homme, mon ami, mon modèle, était passé du côté de Vlassov ! J'étais certain qu'il avait accompli ce pas par conviction personnelle, poussé par des motifs honnêtes et, de son point de vue, nobles.*

Cela me dépassait et me fit énormément réfléchir... »

À la fin de l'année 1942, Vlassov fut autorisé à créer un Comité national russe. Il fut installé à Dakendorf, banlieue de Berlin, dans une villa qui ressemblait fort à une résidence surveillée. Il parvint pourtant à visiter plusieurs camps de prisonniers où il fut accueilli comme un sauveur. À la suite de ces tournées, il rallia à sa cause un encadrement comptant sept généraux, soixante colonels et même un membre important du parti, Chilenkov, secrétaire du comité régional de Moscou, miraculeusement épargné lors de sa capture.

C'est après Stalingrad qu'Hitler, toujours très réticent, accepta que l'ensemble des formations de volontaires russes qui groupaient alors plusieurs centaines de milliers d'hommes, prennent le titre de ROA (*Russkaia Osvoboditelnaïa Amrija*), « Armée russe de libération (1). » Il ne s'agissait pourtant que d'une fiction, dont Vlassov se vit refuser le commandement effectif.

Au colonel von Tresckow qui lui présentait une brigade de volontaires sous commandement russe, le maréchal von Kluge s'emporta :

– Pouvez-vous me garantir qu'une brigade de russe, une fois engagée sur le front, ne se retournera pas contre nous pour ouvrir une brèche dans notre dispositif ?...

L'argument ne manquait pas de poids. Pourtant, les « Vlassov », quand ils furent engagés contre les rouges, se battirent avec acharnement.

Le manifeste de Prague

En 1943, irrité de ne pouvoir se faire entendre et de voir gaspiller les chances offertes, Vlassov déclara publiquement : *« La Russie ne pourra jamais être conquise que par les Russes eux-mêmes ».* Cette affirmation explosive provoqua aussitôt la colère du Führer. Il ordonna d'arrêter l'état-major de ce général qui se voulait un allié et non un mercenaire.

Pourtant à cette époque une évolution se produisit au sein même de la SS. Des hommes comme le Dr Riedweg, fondateur de la *Germanische Leistelle*, ou Gunther d'Alquen, directeur de l'organe SS *Das schwarze Korps*, intriguaient en faveur de Vlassov et critiquaient ouvertement la théorie hitlérienne du « sous-homme » slave. Ils parviendront à circonvenir Himmler lui-même. Mais Hitler restait fermé à leurs arguments. Il était hanté par la défection de la légion polonaise au cours de la Première Guerre mondiale :

Poussé par l'hostilité de Keitel à Vlassov, Hitler décida même de dissoudre la ROA, privant ainsi la Wehrmacht d'une trentaine de divisions potentielles. Les volontaires russes furent dispersés dans les Balkans et sur le front de l'Ouest. Décision fatale qui retirait à ces hommes la justification même de leur engagement. Combattants redoutables contre l'Armée Rouge pour la libération de leur patrie, ils n'avaient en revanche aucune envie de se battre contre les Yougoslaves et à plus forte raison contre les Anglais ou les Américains. Le spectre de la défaite ouvrait les yeux des pires aveugles.

Pourtant Himmler accepta de rencontrer Vlassov et reconnut implicitement les erreurs allemandes. Un accord officiel fut scellé à Prague, le 14 novembre 1944, suivi de la proclamation d'un Comité pour la libération des peuples de la Russie.

Cette proclamation de Vlassov, connue comme le *Manifeste de Prague*, apparaît avec le recul du temps comme la première tenta-

tive depuis 1917, pour offrir à la Russie une « troisième voie » qui ne soit ni le communisme ou le fascisme, ni le libéralisme anglo-saxon.

Le 5 mai 1945, les régiments « Vlassov » chargés de la défense de la capitale de la Bohême retournaient leurs armes, dans l'espoir désespéré de se faire reconnaître par les Américains.

Ils seront les véritables libérateurs de Prague avant l'entrée de l'Armée Rouge (2). Vlassov lui-même et 100 000 de ses hommes fuyaient vers l'Ouest. Quelques jours plus tard, les Américains les livraient aux troupes spéciales de Staline, comme les Anglais le faisaient de leur côté avec des dizaines de milliers de Cosaques. Alexandre Soljenitsyne a décrit le calvaire atroce de ces réprouvés dans les camps du goulag.

Vlassov et onze officiers de son entourage furent emprisonnés à la sinistre Loubianka. Contrairement à ce qui a parfois été avancé, ils ne reconnurent jamais avoir eu tort. Il faut sur ce point essentiel faire encore appel aux révélations du général Grigorenko qui rapporte dans ses *Mémoires* le témoignage d'un officier soviétique, acteur du dernier acte de cette tragédie :

« *Il y eut un communiqué officiel annonçant que les chefs de la ROA seraient jugés publiquement. On avait déjà tout mis en place pour ce procès à portes ouvertes, mais le comportement des vlassoviens a tout fait rater. Ils ont refusé de se reconnaître coupables de trahison. Ils ont tous déclaré qu'ils ne s'étaient pas battu contre leur peuple, mais uniquement contre le régime de Staline. Qu'ils voulaient libérer la Russie de ce régime. Et que donc, ils n'étaient pas des traîtres mais des patriotes. La police les a torturés mais sans rien obtenir* ».

Torturés et pendus

L'officier reçut alors mission de leur proposer de s'avouer coupables au procès en échange de la vie sauve. Il leur fit la description des tortures qui les attendaient s'ils refusaient ce marché. À ces menaces, Vlassov répondit :

« *Je sais ce qui nous attend. Et ce n'est pas beau. Mais le pire est de se calomnier soi-même. Je n'ai pas trahi et jamais je ne me reconnaîtrai coupable de trahison. Je hais Staline. C'est un tyran, et je le dirai au procès. Les tortures me font peur, mais nous ne souffrirons pas pour rien. Le jour viendra ou le peuple honorera notre mémoire.* »

HONNEUR AU LIECHTENSTEIN !

Chaque fois que j'arrive dans la principauté du Liechtenstein, je me remémore avec émotion l'exceptionnelle leçon de courage que ce minuscule État et son Prince estimé, feu Franz-Joseph II, donnèrent au monde en 1945 : résistant à l'implacable menace militaire soviétique, ils n'ont pas hésité à abriter un détachement d'anticommunistes russes qui cherchait refuge contre la tyrannie de Staline.

Cet exemple est d'autant plus instructif qu'au même moment les grandes puissances démocratiques, signataires de la charte de l'Atlantique – vibrante promesse de liberté pour tous les opprimés de la terre – cherchant à gagner les bonnes grâces du victorieux Staline, lui livraient en esclavage, sans murmurer, l'intégralité de l'Europe de l'Est. Ainsi que des centaines et des centaines de milliers de citoyens soviétiques, qu'elles renvoyèrent contre leur gré de leurs propres territoires. Certains ont préféré se suicider. On n'en a tenu aucun compte.

À la pointe des baïonnettes, avec une violence infâme, on les a littéralement poussés dans les mains meurtrières de Staline, vers les tortures des camps de concentration et vers la mort. Que les Soviétiques aient sacrifié des millions de vies à la victoire commune aux côtés de l'Occident, cela allait de soi, mais, une fois l'objectif atteint, eux n'avaient pas même droit à la liberté. Il est d'ailleurs surprenant que la presse libre occidentale ait contribué à dissimuler ce crime pendant vingt-cinq ans. Ni à l'époque ni plus tard, personne n'a traité les généraux et commissaires britanniques et américains impliqués dans ces faits de criminels de guerre – et ne parlons même pas de les passer en jugement.

ALEXANDRE SOLJENITSYNE
Discours du Liechtenstein

L'officier cité par Grigorenko poursuit : « *C'est pour cela qu'on ne les a pas jugés publiquement. Je ne sais même pas si on les a jugés, d'ailleurs. Tout ce que je sais c'est qu'on les a torturés pendant des semaines et qu'on les a pendus à moitié morts. Mais comment on les a pendu, même à toi je ne le dirai pas...* » Ils furent en fait empalés.

Un communiqué de l'agence Tass du 2 août 1946 annonça cette exécution.

Cette fin ne fut pas étrangère à l'évolution de futurs dissidents. « *Mon inquiétude intellectuelle redoubla lorsque j'appris que les chefs de la ROA avaient été exécutés,* dit le général Grigorenko. *S'ils sont des traîtres, pourquoi les a-t-on jugés à huis clos ? Il y a quelque chose qui cloche dans cette affaire, me disait ma conscience ; et mon subconscient me soufflait les mots d'ordre de Lénine :* "Guerre à la guerre !", "Vive la défaite !" *Oui, Vladimir Ilitch, elle ne m'a pas rendu service votre logique ! Pourquoi ceux qui veulent renverser le gouvernement bolchevique n'auraient-ils pas le droit d'agir de la même manière ? Ceux qui voulaient renverser le régime stalinien pouvaient-ils laisser passer l'occasion que leur offraient les Allemands ?* »

À l'exemple du colonel von Stauffenberg et du général von Tresckow (3), la plupart des officiers allemands qui avaient soutenu Vlassov furent compromis dans le complot du 20 juillet 1944, et payèrent de leur vie leur opposition à Hitler. Cette similitude de destin ne laisse pas d'être saisissante.

CHARLES VAUGEOIS

---

(1) L'armée Vlassov (ROA) ne saurait être confondue avec les unités auxiliaires de police et les formations « contre-terroristes » créées sur les arrières du front par la SS. Cette confusion fut longtemps entretenue par la propagande soviétique pour déconsidérer le mouvement Vlassov.

(2) L'armée Patton était parvenue à 80 km de Prague. Un Comité national tchèque déclencha l'insurrection dans la ville avec le soutien de la ROA, et lança un appel aux Américains. Patton voulait marcher sur Prague, mais il reçut l'ordre d'Eisenhower de n'en rien faire. Cette décision fut reprochée aux Américains par Churchill.

(3) Voir dans *Enquête sur l'histoire* n° 7, p. 67, l'article de Wolfgang Venohr consacré au destin du général von Tresckov.

Bibliographie :

– Michel Garder, *Une guerre pas comme les autres*, La Table ronde, Paris, 1962.
– Général Grigorenko, *Mémoires*, Presses de la Renaissance, Paris, 1980.
– Jacques de Launay, *La Grande débâcle*, Albin-Michel, Paris, 1985.
– Alexandre Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*, tome 1, Le seuil, Paris, 1974.
– Wilfried Strick-Strickfelt, *Contre Staline et Hitler, le général Vlassov et le mouvement de libération russe*, Presses de la Cité, Paris, 1971.
– Jürgen Thorwald, *L'illusion, les soldats de l'Armée Rouge dans les troupes d'Hitler*, Albin-Michel, Paris, 1975.
– Nicolas Tolstoy, *Les victimes de Yalta*, France-Empire, Paris 1980.

LES CHIFFRES DU GOULAG

Un révisionnisme rampant

PAR OLEG KOBTZEFF

La publication récente sous le titre fracassant d'un document qui minimise l'ampleur des atrocités du régime communiste a suscité une vive indignation dans la communauté russe et le scepticisme des historiens. Le professeur Oleg Kobtzeff répond calmement.

Nous connaissions les millions d'êtres humains qui périrent dans l'horreur concentrationnaire nazie. Nous commençons à prendre conscience de l'extermination des Arméniens lors de la Première Guerre mondiale. Il a fallu attendre la Perestroïka pour que le génocide qui s'est déroulé en Union soviétique soit enfin reconnu comme un fait historique.

Étant donné les témoignages qui avaient réussi à percer le mur de silence bâti par les bourreaux, on pouvait s'attendre à ce que le grand public reçoive à présent une déferlante de révélations macabres. Le titre du numéro de septembre dernier du magazine *L'Histoire* semblait annoncer la première onde de choc : « *Goulag : les vrais chiffres* ». Une telle présentation préparait le lecteur à une expérience pénible mais nécessaire comme avait pu l'être la première vision du *Nuit et Brouillard* de



DR

Alexandre Soljenitsyne. Photo prise durant sa détention (1945 à 1953) dans les camps de la mort soviétiques. Les trois tomes de L'Archipel du Goulag *feront connaître au monde entier l'ampleur et la perversion du système.*



Au cours de conversations que Churchill rapporte dans ses **Mémoires de Guerre** *(Édition anglaise, vol. IV, livre 2, pp. 218-219), Staline avoua que la collectivisation forcée des campagnes qui frappa surtout l'Ukraine de 1929 à 1933, avait fait quelque dix millions de morts.*

Resnais. Pourvu seulement qu'on n'ait pas fait de sensationnalisme morbide en se servant des morts pour réussir un bon tirage ! À ce propos, on est vite rassuré par le sérieux de l'article. C'est pour de toutes autres raisons qu'on en garde une impression de gêne.

Minimiser l'effroyable bilan

La présentation détaillée des statistiques du goulag, tableaux à l'appui, par l'historien Nicolas Werth, rendent bien compte du phénomène de masse que fut la répression politique en URSS. Mais un sentiment désagréable s'insinue en cours de lecture.

Le lecteur en retient avant tout que les chiffres avancés jusqu'ici par des auteurs aussi respectés que Soljenitsyne (plus de dix millions de prisonniers détenus simultanément, vingt millions de morts à l'époque stalinienne) étaient fortement exagérés. Nicolas Werth nous parle bien de centaines de milliers de victimes. Il est clair pourtant que son propos est de minimiser l'effroyable bilan.

Michel Tatu (*Le Monde* du 18 septembre 1993) reconnaît la valeur de son article mais relève déjà une des difficultés à produire des chiffres complets : *« Aucune statistique ne rend compte des personnes condamnées à la détention et qui ne sont jamais arrivées à destination »*. Nicolas Werth reconnaît lui-même que les sources sont encore limitées : *« Un grand nombre de fonds d'archives reste pratiquement inaccessible »* (p. 38) et que *« nous disposons ainsi aujourd'hui d'un corpus statistique certes encore incomplet »* (ibid.). Dans ces conditions, comment peut-on affirmer détenir les vrais chiffres du goulag ?

Certaines archives du goulag ne sont devenues accessibles aux savants soviétiques qu'à la fin des années quatre-vingt et aux Occidentaux seulement après août 1991. Elles reposent encore pour la plupart dans les locaux du KGB.

Il faut imaginer les difficultés d'exploitation scientifique des archives. Un ou deux chercheurs menant une enquête en histoire sérielle et quantitative mettent facilement trois ans, voire beaucoup plus, pour porter un jugement définitif ou émettre des hypothèses qualitatives sur quelques milliers d'affaires pénales. Comment peut-on alors régler le problème historique des millions de prisonniers du goulag en l'espace de deux ans ? Il faudra de longues années et des dizaines de chercheurs pour dépouiller des tonnes d'archives. Des équipes de recherche commencent à peine à constituer leurs projets, ce qui n'est pas simple sur le plan politique : l'infrastructure policière et une partie des cadres sont les mêmes qu'autrefois. Ils sont incontournables pour l'accès aux documents et ne manifestent aucun enthousiasme lorsqu'il s'agit de constituer un mémorial de l'holocauste de l'ère soviétique.

Avant que ce travail de longue haleine ne soit accompli et recoupé avec les témoignages des survivants, il faudra donc se garder de conclusions hâtives. Surtout si c'est pour minimiser les chiffres, étant donné la gravité de ce qui est étudié.

Une évaluation hasardeuse

Il ne faut cependant pas oublier les qualités d'historien de Nicolas Werth, dont la réputation n'est plus à faire. L'honnêteté de son propos et le courage de son entreprise révèlent un grand professionnalisme. Les chiffres qu'il représente donnent bien l'impression qu'un génocide s'est déroulé des années trente au début des années cinquante. Il ne cherche pas du tout à camoufler l'horreur. Il était nécessaire qu'un historien puisse prendre le relais des militants politiques afin d'analyser le goulag de manière scientifique. Jusqu'au milieu des années quatre-vingt, nous n'avions le choix qu'entre ceux qui niaient en bloc l'existence même du goulag et ceux qui n'avançaient que des estimations. Il incombait aux historiens de l'époque post-communiste de vérifier de façon critique, à tête reposée et à l'aide de documents enfin rendus consultables, les chiffres d'un Soljenitsyne. C'est le but de Nicolas Werth et c'est aussi son mérite.

M. Werth rappelle à juste titre comment Dallin et Nikolaevski en 1948 puis Abdulraman Avtorkhanov en 1951 sont arrivés à leur estimation d'environ dix millions de détenus par an dans les camps soviétiques à la fin des

LES CHIFFRES DE L'HOLOCAUSTE RUSSE – 1917-1958

Les évaluations du terrifiant holocauste que le régime communiste a fait subir au peuple russe et aux autres nationalités de l'ex-URSS reposent sur des études démographiques.

En excluant les pertes de toutes sortes de la Seconde Guerre mondiale, la plus modeste de ces estimations due au démographe soviétique Maksudov, atteint le chiffre énorme de 27,5 millions de victimes. Pour la seule période de la guerre civile et de la famine qui l'a suivie, de 1918 à 1926, les pertes sont évaluées à plus de 10 millions de morts. Pour la période de 1926 à 1938 qui inclut la « dékoulakisation » et les grandes purges : 7,5 millions de victimes. Enfin, de 1939 à 1958, les exécutions et les déportations de populations ordonnées par le régime auraient coûté la vie à environ 10 millions d'individus (1).

Se fondant sur des taux de natalité et de mortalité différents, le démographe Kourganov obtient un chiffre global beaucoup plus important, plus de 66 millions de morts entre 1918 et 1953 (sans compter les pertes dues à la Seconde Guerre mondiale). Pour la période de guerre civile, de 1918 à 1922, il conclut à 15 millions de vies humaines, dont 1 700 000 personnes massacrées ou exécutées par les rouges. Cette étude a été publiée en 1964 dans le *Novoïé Rousskoïé Slovo* à New York et traduite dans *Est et Ouest* n° 594 du 16 mai 1977.

Voir aussi Robert Conquest, *The Human Cost of Soviet Communism* (Washington, 1971).

(1) Cf. *Cahiers du monde russe et soviétique.* Vol XVII-3, juillet-septembre 1977 (Mouton éditeur).

années 1930. Chiffres popularisés ensuite par Robert Conquest, Roy Medvedev, Andreï Sakharov et surtout Alexandre Soljenitsyne. M. Werth évoque les historiens qui avaient déjà critiqué leurs décomptes sans nier pour autant le caractère massif des répressions (Timasheff, Wheatcroft, Jasny ou A. Bergson). Il cite surtout les premiers historiens soviétiques qui eurent le courage, sous la Perestroïka, de publier des chiffres fondés sur des recherches dans les archives. Se basant sur ces travaux, sur les recensements de 1937 et 1939 et sur une note du 24 avril 1939, de Beria, Nicolas Werth ramène le chiffre des prisonniers à 2 ou 2,5 millions de prisonniers au plus sous Staline. Il semble douter sérieusement des vingt millions de morts avancés par le classique *Archipel du Goulag* de Soljenitsyne et il rejette catégoriquement l'idée que sept millions d'arrestations aient pu être effectuées pour des motifs politiques, en 1937-1938.

Rien ne nous permet encore de nier cette nouvelle estimation. Rien ne nous permet non plus de nier actuellement les estimations beaucoup plus élevées. Il est encore bien trop tôt pour faire le compte des prisonniers et des morts : *« Il faut ajouter plusieurs centaines de milliers d'exécutions pour obtenir un bilan* ***encore très approximatif*** *des victimes de la "Grande Terreur" de 1937-1938 »*, nous prévient M. Werth en précisant *« qu'****aucune donnée statistique précise*** *n'est actuellement disponible en ce qui concerne la mortalité »* et que le nombre des exécutés reste *«* ***jusqu'à présent invérifiable*** » (p. 50, c'est nous qui soulignons).

Les chiffres posent encore bien d'autres problèmes d'interprétation ! Par exemple le tableau 2 de l'article (p. 41) fait apparaître une chute spectaculaire du nombre de prisonniers entre 1942 et 1944. On passe de 1 415 996 prisonniers à 663 594 alors que le nombre de décès et d'arrivages de détenus a diminué presque dans les mêmes proportions. On pourrait se réjouir que le régime pénitentiaire se fût assoupli si on ne tenait compte de la raison de certains départs. Sait-on par exemple qu'un grand nombre d'internés du goulag n'a quitté le camp que pour combattre dans des bataillons disciplinaires dont le taux de pertes était extrême ?

Les statistiques du goulag ne rendent pas compte de l'ampleur du génocide

Les statistiques du goulag ne peuvent rendre compte de toute la dimension du génocide. Il manquera toujours des éléments essentiels. Peut-on dès aujourd'hui chiffrer les morts qui ne sont même pas parvenus jusqu'aux camps, les suicides suspects d'opposants politiques, les disparitions, les victimes de bavures policières ou des tortures en prison, les exécutions sommaires, les victimes de déplacement de nations entières, celles de famines fomentées en Ukraine et ailleurs dans les années trente, les morts dans les opérations de « nettoyage » de villages de prétendus « koulaks » (paysans « riches ») ou les cobayes humains d'expériences nucléaires pratiquées à leur insu sur de vastes territoires ?

Il est donc surprenant de lire sous la plume de Nicolas Werth cette affirmation si catégorique du génocide : *« Le chiffre de sept millions de personnes arrêtées, pour des motifs politiques, en 1937-1938, est indéfendable »* (p. 41). Non moins surprenante est cette façon que Nicolas Werth a de prendre sur soi de tourner la page de l'histoire russe : *« Aujourd'hui, les peuples de l'ex-URSS ont retrouvé la mesure de la liberté. Celle-ci ne peut être solidement assise que sur la vérité, non sur le repentir [...] le temps est venu d'étudier historiquement le goulag. »* Pour faire une telle proclamation, tout en donnant une leçon au passage à Soljenitsyne et à un grand nombre de partisans d'un *« renouveau de la Russie par le repentir »*, il faut avoir une solide confiance en sa capacité de prendre du recul par rapport aux événements. Or, le goulag est encore d'actualité.

Aujourd'hui encore des enfants de douze ou treize ans croupissent par milliers dans des bagnes dignes de la Guyane des années vingt. On nous dira que ce ne sont là que des délinquants et qu'il n'y a plus de prisonniers politiques en Russie en 1994. Peut-être. Mais peut-on franchement affirmer que les peuples de l'ex-URSS ont entièrement retrouvé *« la mesure de la liberté »* alors que ni les conditions de détention, ni l'infrastructure pénitentiaire, ni le KGB, ni une grande partie de ses cadres n'ont disparu ?

Le dossier du goulag est loin d'être classé. Les répressions furent loin d'être seulement « staliniennes ». Elles ont commencé dès Lénine et se sont poursuivies jusque dans les années 1980. Les structures du système répressif ont en partie survécu au communisme et rendent l'accès aux archives extrêmement sélectif. Peut-on dans ces conditions parler du nécessaire recul de l'historien et de *« vrais chiffres »* du Goulag ? Cela peut sembler bien imprudent. Surtout si c'est pour effectuer une « révision à la baisse ». Nous devons à la mémoire des victimes un peu plus de rigueur dans le traitement de nos sources.

OLEG KOBTZEFF

Oleg Kobtzeff, docteur en histoire (université de Paris I), fut le directeur et co-fondateur du musée Veniaminov à Kodiak en Alaska, puis conservateur en chef de la bibliothèque Gogol de Rome dont il assura l'entière rénovation. Il enseigne aujourd'hui l'histoire est-européenne et russe à l'université américaine de Paris et à l'Institut Saint-Tikhon (auprès du patriarchat orthodoxe de Moscou et de l'université de Moscou) où ses collègues et supérieurs hiérarchiques ont entamé une étude préliminaire à un projet de dépouillement d'archives devant restaurer la mémoire d'un grand nombre de personnes éminentes et de familles ayant disparu à jamais dans les camps et prisons soviétiques.

La Russie des tartuffes et des sots

PAR GILBERT COMTE

En 1935, Boris Souvarine propose le manuscrit accusateur de son *Staline* aux Éditions Gallimard qui le retournent avec ce commentaire d'André Malraux : *« Je pense que vous avez raison, vous, Souvarine et vos amis, mais je serai avec vous quand vous serez les plus forts. »* Au moins Malraux avait-il le courage de son cynisme.



BONOTTE/SIPA

Jean-Paul Sartre (1968) : **« Le marxisme est l'horizon indépassable de la pensée. »** *Ici en compagnie de Simone de Beauvoir. Depuis les révélations de Bianca Lamblin (*Une jeune fille dérangée*, Balland, 1993), on sait à quoi s'en tenir sur le couple phare de l'intelligentsia des années cinquante : vertus publiques et vices privés. Le mensonge et la mauvaise foi, au nom des* **« lendemains qui chantent ».**

Dans notre récente histoire, le terme d'« années folles » désigne ces curieux lendemains du 11 novembre 1918 où de jeunes snobs, soudain affranchis du cauchemar de rejoindre le front, transforment la France victorieuse en un joyeux cortège d'allègres fêtards. Aux confins orientaux de l'Europe, une folie beaucoup plus sérieuse, autrement meurtrière, dévaste l'ancien Empire des tsars comme un vent de mort. Il en faudrait bien davantage pour émouvoir les joyeux drilles du tourbillon parisien et, derrière eux, toute une partie des nouveaux intellectuels à la mode.

Très rapidement, des témoignages défini-



Edouard Herriot regrettait que la famille impériale eût été massacrée « sans jugement ». La fiction juridique d'un tribunal de circonstance aurait-elle rendu les assassinats acceptables ?

tifs affluent sur les assassinats, les destructions perpétrés par les communistes. Charles de Chessin, correspondant à Petrograd pour *L'Illustration*, *L'Information*, *L'Écho de Paris*, rassemble récits et preuves dans un ouvrage qu'il intitule prémonitoirement *Au pays de la démence rouge*. Avec d'innombrables anecdotes, il expose comment les adeptes de Lénine entreprennent d'anéantir physiquement les anciennes classes dirigeantes déchues, des enfants aux vieillards. À travers les précisions qu'il accumule, treize mots frappent comme un avertissement destiné à l'avenir : *« la terreur n'est nullement un accident »* mais *« un système politique »* et *« une méthode de gouvernement »*. Voilà les Occidentaux prévenus. Sauront-ils en tirer quelques bons usages ?

Par une curieuse inconséquence, ils attribueront, plus tard, assez souvent au seul Joseph Staline, beaucoup des crimes imputables au bolchevisme lui-même. Le 30 août 1918, par exemple, la socialiste-révolutionnaire Fanny Kaplan essaie de tuer Lénine. Elle ne le blesse qu'assez superficiellement avec son revolver. Selon Angelica Balabanoff, alors très proche de la victime, la police livre en représailles, sans examen ni délai, 700 détenus aux pelotons d'exécution. Staline n'assuma aucune responsabilité dans cette décision épouvantable.

Entre 1918 et 1920, des nouvelles analogues arrivent régulièrement aux journaux parisiens. Le collaborateur du *Temps* à Moscou, Ludovic Naudeau, séjourne plusieurs mois dans les cachots où les commissaires du peuple enferment et vouent à la mort des milliers d'innocents. Il en sort par miracle et livre à son tour, chez Hachette, ses observations sous un titre sans équivoque : *En prison sous la terreur russe*. Entre le témoignage de Serge de Chessin et le sien, même identité dans l'horreur. *« Les geôles, chaque jour, déversaient leur trop-plein de fosse sanglante »*, rapporte-t-il. De nouveau, 600 officiers périssent à Petrograd après l'assassinat du tchékiste Ouritzki. *« Voilà l'une des principales accusations que l'on puisse porter contre le régime bolchevique*, annonce le rescapé de la Loubianka. *Il ignore la liberté humaine et ne fait aucun cas de l'honneur. Tous les procédés lui sont bons... aucun scrupule n'est valable pour lui quand il s'agit de la cause du communisme qui prime toute autre considération. »* Cinquante-quatre ans plus tard, Soljenitsyne ne dira pas autre chose...

Quoiqu'il nous semble aujourd'hui, les échos de l'immense catastrophe parviennent bien jusqu'aux bars du quartier Montparnasse, où les nouveaux pontifes en art, en littérature, gesticulent aux sons de la musique nègre. Ils les interprètent simplement selon la mode ou leurs fantaisies. Mêlé à cette faune qu'il épouse, exploite et hait, l'incomparable psychologue qu'est Maurice Sachs note dans ses carnets personnels : *« le mot cubisme fait fortune »* ; il sert à tout expliquer. Léon Trotski étonne-t-il par ses victoires militaires ? Les petits fats du *Bœuf sur le toit* gloussent entre deux contorsions : *« Encore un cubiste ! »*

Lénine ou Fantômas ?

Ne sourions pas trop de cette accablante sottise. Elle acclimata le totalitarisme rouge aux préciosités d'influentes coteries mondaines. Une sympathie paradoxale s'infiltre là, dans bien des têtes, au profit des bourreaux. Incomparable alibi quand quelques politiciens de gauche aimeraient bien établir, avec Lénine, des relations très distendues depuis qu'il renversa, en octobre 1917, le socialiste Kerenski. Au Palais-Bourbon, précisément, le député-maire de Lyon, Édouard Herriot, se voudrait bien l'artisan de la réconciliation. Parmi des collègues souvent médiocres, il en impose par sa silhouette de gros mangeur, mais aussi par son savoir étendu. Normalien, agrégé de lettres, excellent latiniste, gastronome, ami posthume de Madame Récamier, bon connaisseur de Beethoven, il incarne une démocratie débonnaire, en apparence incompatible avec les sectaires ascétiques du Kremlin. Encore veut-il naturellement aller y voir.

En cette année 1922, la Compagnie des wagon-lits dessert Moscou par Koenigsberg et Riga. Notre parlementaire-explorateur s'arrête à Berlin, avec son compagnon de route Édouard Daladier, pour *« un repas cordial »* avec les diplomates soviétiques. Puis il continue jusqu'à leur capitale où *« l'aimable M. Florinski »*, chef du protocole, le salue *« dans les termes de la plus courtoise politesse »*. Allons ! Nous voilà entre gens de bonne compagnie !

À peine installé, le nouveau venu sort de son hôtel et s'en va droit devant lui, le nez au vent. *« Partout on répare, on repeint, on restaure*, s'émerveille-t-il. *Moscou est en ce moment la ville des échafaudages. Des affiches annoncent les spectacles, pour la plu-*



L'affectueux maréchal Staline au temps de sa toute-puissance, tel que se le représentait une bonne partie de l'intelligentsia occidentale.

part français. On offre au public Faust, Les Deux Orphelines, Fantômas, *etc. »* À la même époque, d'autres voyageurs décrivent un peuple enseveli sous une propagande rudimentaire. Celui-là n'en souffle pas un mot. En pleine rue, il aperçoit soudain des prisonniers sous escorte ; *« on m'affirme que ce sont simplement des bandits »*, ajoute-t-il. Après plusieurs projections de *Fantômas*, pourquoi ne pas l'imaginer ?

Pèlerins d'une nouvelle « Terre Promise »

Rassemblées sous le titre commun *La Russie nouvelle*, ces notes se proposent d'offrir un tableau général du pays, où le lecteur ne tombera pas dans *« une apologie »*, ni dans *« un réquisitoire »*. L'auteur n'en détaille pas moins amoureusement toutes ses raisons d'espérer. *« Au régime de rigueur du blocus et de la guerre civile succède un régime plus souple, plus humain, plus vivant... La Russie commence à respirer. »* Dans une ancienne résidence impériale, il remarque un portrait d'Alexandre III. La Révolution n'a donc, selon lui, *« rien détruit du passé »*. Rien !

Dans *Notre Avant-Guerre*, Robert Brasillach raconte comment le concours d'entrée à Normale supérieure s'accompagnait d'un étrange *« exercice oratoire »*, qu'il qualifie d'ailleurs de *« fort dangereux »*. Les candidats s'y entraînaient à *« parler avec aplomb »* sur toutes sortes de sujets, même s'ils n'en connaissaient pas grand-chose, sinon rien du tout. Normalien lui-même, le volumineux maire de Lyon sait comment s'y prendre pour presser les mots, afin qu'ils rendent l'impression voulue. Le thème d'un communisme apaisé, raisonnable, soutient son livre d'un bout à l'autre. Il ne peut pour autant se borner à séduire une gauche déjà presque acquise à ses thèses. Il lui faut enjoler aussi cette bonne vieille droite conservatrice, demeurée sentimentalement fidèle aux souvenirs des Romanov. Or, quatre ans plus tôt, les bolcheviques ont proprement exterminé le Tsar et sa famille. Exploit peu propre à les rendre sympathiques aux abonnés du *Figaro* (1).

Sans trop d'embarras, notre parlementaire de grande culture élabore assez vite la manière. Malgré son anticléricalisme vigoureux, son républicanisme sans inquiétudes, il s'émerveille de ce qu'au-dessus des bulbes du Kremlin, les communistes laissent *« subsister les croix comme les aigles »* de l'Empire. La visite des appartements où Nicolas II vivait naguère avec sa femme, ses enfants, l'émeut davantage encore. *« Dès le seuil, on se rend compte que Nicolas II aimait notre pays »*, murmure-t-il, au bord des larmes. Des coups de baïonnettes lacèrent encore un portrait de l'Impératrice. Après ce déplorable incident, les profanateurs ont, selon lui, *« laissé ou du moins remis tout en place : les porte-plumes, les crayons, un bloc-notes... Une boîte à musique fonctionne toujours ; nous la mettons en mouvement : d'une voix grêle et comme lointaine, elle chante* La Marseillaise... *Il semble vraiment que l'Impératrice va revenir et qu'elle ira reprendre sa place favorite dans l'angle du salon... Non, cet appartement impérial n'est pas luxueux. »* Pour un peu, les soldats rouges en sentinelles aux portes sangloteraient presque sur son épaule, devant ces souvenirs princiers, comme n'importe quel garde blanc du général Denikine !

Certes, Herriot n'oublie pas plus qu'un autre le massacre d'Ekaterinbourg. *« Quoi de plus inutilement atroce que l'exécution sans jugement de la famille impériale ? »* demande-t-il, dans une formule quand même assez malheureuse. En effet, personne n'imagine comment le verdict après « jugement » d'un tribunal de circonstance aurait rendu plus acceptable l'assassinat du tsarévitch et de ses sœurs.

Au fond, le bilan qu'il propose lui-même apparaît à notre politicien *« prématuré »*. Il

L'ANTI-SARTRE

Si la révolution communiste n'est pas la mort, la terreur et l'esclavage pour des millions d'hommes, alors nous avons menti ou nous nous sommes trompés, et nous pouvons faire pénitence. Mais si la révolution communiste est bien, pour des millions d'hommes, la mort, la terreur et l'esclavage, alors il faut crier, il ne faut pas s'arrêter de crier, et peu importe celui qui crie, et peu importe si celui qui crie a ou non, lui même quelque chose à cacher. S'il y a effectivement quelque part les cadavres de Katyn, les cadavres des révoltes paysannes, les cadavres des compagnons de Lénine exécutés, les cadavres de tous ceux qui se sont opposés à la marche de la révolution communiste, les cadavres qui marchent et respirent encore *du Goulag*, – s'il y a quelque part des cadavres, nous ne pouvons pas admettre qu'on vienne nous dire *« Ce n'est pas la question »*. Car si ce n'est pas là la question, je le demande, qu'est-ce qui sera la question ?

THIERRY MAULNIER
« La Face de méduse du communisme », articles parus de 1948 à 1951. Gallimard, 1951, p.44.

« UN PASSÉ IMPARFAIT. LES INTELLECTUELS EN FRANCE 1944-1956 » PAR TONY JUDT

On avait oublié ce que fut l'imposture, le ridicule et l'abjection des plus célèbres intellectuels français des années 1950, dégoulinant de servilité devant l'URSS alors toute puissante. C'est un voyage cruel au bout de cette nuit-là qu'a effectué Tony Judt, universitaire britannique exactement informé des petits et grands travers de l'intelligentsia française. On ne peut relire aujourd'hui sans effarement ni dégoût les écrits où Sartre, Aragon, Merleau-Ponty et beaucoup d'autres maîtres à penser, se prévalant d'une Résistance qu'ils avaient peu faite, ont façonné l'esprit public tel qu'il survit encore, malgré le piteux effondrement de l'idole communiste.

Il est dommage que Tony Judt ne parle pratiquement pas des seuls écrivains qui, à côté d'estimables libéraux comme François Mauriac, Jean Paulhan ou Raymond Aron, furent, en cette époque de bassesse, l'honneur des lettres françaises. Thierry Maulnier, Jacques Laurent, Roger Nimier, Jules Monnerot, Paul Sérant, Jean Anouilh, Louis Pauwels, Jacques Perret ne sont parfois pas même cités.

Cette réserve faite, Tony Judt, qui manie l'ironie mordante, offre sans nul doute l'analyse la plus complète et la plus impitoyable du terrorisme intellectuel au temps du stalinisme triomphant. Faut-il suivre l'auteur dans sa tentative d'explication ? À ses yeux, l'absence de tradition libérale et d'impératif moral chez les intellectuels français fournirait la clef de l'énigme. Il serait facile d'objecter que, la mode américaine succédant à la mode soviétique dans les années 1980-1990, on a vu triompher chez les anciens staliniens reconvertis dans l'antiracisme, à la fois l'idéologie libérale et l'invocation de la morale. On ne voit pas que cela ait modéré chez eux le goût sadique de la chasse aux sorcières. Il faut donc chercher ailleurs, et pourquoi pas dans l'histoire ? La France ne s'est jamais vraiment remis de la guerre civile endémique qui sévit depuis 1789 et connut un retour paroxystique en 1943-1944. Une réalité que n'a d'ailleurs pas négligée l'universitaire anglais. Les pages qu'il consacre au sort de Robert Brasillach sont exemplaires. Aux causes historiques, ne faut-il pas ajouter un travers intellectuel qui a sans doute aussi sa source dans l'histoire, l'esprit de système typiquement français qui peut transformer toute idée – fut-elle morale et libérale – en machine absurde, voire meurtrière ? Tony Judt, en a eu l'intuition dans ce livre important qui invite à bien des réflexions.

DOMINIQUE VENNER

***Un passé imparfait. Les intellectuels en France 1944-1956*, par Tony Judt. Fayard, 404 pages, 160 F.**

Rappel sur le même sujet : Pierre Rigoulot, *Les Paupières lourdes*, Éditions Universitaires, Paris 1991. Voir aussi Paul Johnson, *Le Grand Mensonge des intellectuels, vices privés et vertus publiques*, Robert Laffont, Paris 1993.

l'ajourne donc jusqu'à des temps meilleurs. À court terme, l'essentiel consiste pour lui à ce qu'*« entre les bolcheviques et nous »* se dégage *« une reprise d'activité franco-russe »*.

En précurseur, le maire de Lyon suggère de la sorte aux capitalistes français d'investir en Russie, au risque d'aider un gouvernement en opposition doctrinale absolue avec le capitalisme. L'exquise formule ! Elle fournira d'ailleurs de précieux concours à d'innombrables satellites de l'URSS et fonctionnera, soixante ans d'affilée, jusqu'à la mort de Léonid Brejnev.

En ces mois de 1922 où *La Russie nouvelle* sort en librairie, le Bureau central du Parti socialiste russe réfugié en France édite, sous le titre *Tchéka*, des révélations précises, accablantes, sur les crimes perpétrés par Lénine et les siens, sur les vastes territoires qu'ils contrôlent. Pour ne prendre qu'un exemple parmi des centaines d'autres, ils massacrent non plus les seuls aristocrates, les bourgeois, mais des milliers de prolétaires dans la région d'Astrakhan. Pendant quelques mois, des révélations semblables discréditent les Soviets. Guère plus longtemps ! Après tout, de droite comme de gauche, les émigrés accourus de Moscou ne sont pas « cubistes ».

À son insu peut-être, Édouard Herriot inaugure le genre littéraire nouveau du voyage en Russie rouge. Après lui, jusqu'aux alentours de 1985, cette spécialité inspirera des auteurs innombrables avec Henri Barbusse, Romain Rolland, André Malraux, Aragon et Elsa Triolet, Alfred Fabre-Luce, Georges Cogniot, Georges Soria, le couple Jean-Paul Sartre-Simone de Beauvoir, etc.

D'une manière générale, les pèlerins curieux de connaître la nouvelle Terre Promise appartiennent au parti communiste entièrement acquis à la cause révolutionnaire, ou figurent parmi les compagnons de route disposés à lui reconnaître toutes les vertus possibles à quelques réserves près, d'ailleurs toujours insignifiantes. Pour les uns comme pour les autres, 1927 ouvre un âge magique. L'apparemment vigoureuse URSS atteint en novembre son dixième anniversaire. Désormais reconnue par les grandes puissances, elle invite à Moscou des étrangers illustres. Les solennités commencent néanmoins dans l'équivoque. Une crise intérieure grave divise entre eux les héritiers de Lénine. Staline affermit son pouvoir, avec le concours des bureaucrates nantis, contre les trotskistes fidèles aux irréalisables idéaux de 1917.

Malgré le vocabulaire marxiste toujours en usage, les amis du dehors n'entendent généralement pas se compromettre avec des doctrinaires menacés de perdre leurs places. Jacques Sadoul susurre ainsi, à l'oreille de l'irréductible Victor Serge, l'œil sur les reins de jeunes et jolies déléguées hindoues : *« Regardez ces formes, cette grâce. »* Le système ne retient déjà plus des jouisseurs de cette sorte qu'en fonction des avantages personnels qu'il leur garantit. Parmi ces roués, le cas particulier d'Henri Barbusse mérite l'attention.

Henri Barbusse, l'hypocrisie même

Écrivain de médiocre renom jusqu'en 1914, il s'engage au 35e régiment territorial dès les premiers jours du conflit. En 1916, il publie *Le Feu*, ouvrage misérabiliste sur la vie des soldats au front, obtient le Prix Goncourt et une large notoriété. Dans sa critique d'ensemble, sur la littérature des tranchées, qu'il publiera en 1929 sous le titre *Témoins*, le consciencieux mais implacable Norton Cru porte sur l'œuvre de Barbusse un jugement très sévère. Pour lui, cet auteur peu recommandable *« se trompe sciemment »* sur ce qu'il rapporte. Son *« imagination chimérique... a déformé »* bien des choses. Frère en esprit de Norton Cru, par une intransigeance commune, Victor Serge rapporte dans ses *Mémoires* qu'en 1927, Barbusse loge au très confortable hôtel Métropole, à Moscou. La dictature le pourvoie également d'*« une fort jolie secrétaire-poupée »*. Du balcon, il admire les réalisations du régime, sans trop se soucier de savoir si, à deux ou trois cents mètres de la table où il déjeune en boyard, les ouvriers mangent à leur faim. *« J'étais devant l'hypocrisie même »*, affirme encore Victor Serge à son sujet.

Peu après, Barbusse rentre en France avec des fonds importants fournis par le Secours Rouge international. Ils servent à lancer une publication favorable à Staline. Bon connaisseur des faiblesses humaines, celui-ci avait flairé qu'il s'attacherait bien des « intellectuels » occidentaux s'il flattait leurs dispositions vani-

teuses. Pour les moins scrupuleux, il suffirait d'y ajouter de l'argent et des filles.

En remerciement des faveurs qu'il obtient, Barbusse déploie un zèle infatigable. En 1935, il signe chez le très bourgeois éditeur Flammarion un *Staline* d'une flagornerie sans mesure. Toutes les fables somptueuses, tous les mensonges grandioses consacrés aux plans quinquennaux, à Manitogorsk et ses merveilles, au Dombass, aux statistiques industrielles ahurissantes, aux kolkhozes et sovkhozes, aux progrès incomparables des lettres, des arts et des sciences disposent en sa personne d'un chantre ébloui. Grâce à ce qu'il désigne comme *« une progression unique dans les annales du genre humain »*, l'URSS devient sous sa plume *« le plus civilisé »* des États modernes.

Staline divinisé

Composé comme un Hymne à la Joie en trois cent vingt pages, le livre ne comporte pas la moindre réserve, aucune espèce de restriction mentale. Bon militant discipliné du dehors, l'auteur se croit même tenu d'accabler d'outrages Léon Trostki alors en exil, avec la colère d'un jeune *komsomol*. L'ouvrage se termine en apothéose, avec un portrait de Staline proche de l'exaltation. Nous apprenons ainsi qu'il s'agit d'un *« homme lumineux... Quand on le rencontre, il est cordial et familier. »* Suprême délice, il *« rit comme un enfant »* ; bien entendu, il *« aime les enfants »*. Puis l'hagiographie se clôt par un prêche : *« Qui que vous soyez, la meilleure partie de votre destinée, elle est dans les mains de cet... homme, qui veille aussi sur tous, et qui travaille –, homme à la tête de savant, à la figure d'ouvrier, et à l'habit de simple soldat. »*

Pour l'honneur de l'intelligence française, les sympathisants du communisme envolés vers Moscou, pleins d'espoir, n'y abandonnèrent pas tous leur conscience. Admis au comité central du Parti communiste français, collaborateur de *L'Humanité*, un Paul Marion ramène de son séjour une analyse impitoyable.

En 1936, André Gide part à son tour vers le pays des Soviets. Anxieux, souvent ballotté entre les extrêmes, naguère proche de l'Action française, il ramena en 1927 du Congo un *Voyage* accueilli avec joie par toute la gauche hostile à l'administration coloniale.

Dès ce moment, il réunit avec Barbusse les conditions suffisantes pour devenir un compagnon de route en vue, avec évidemment les avantages matériels et moraux du genre. De Paris à Moscou, les acclamations des foules militarisées saluent ce grand solitaire. Il a trop le goût de la vérité, celui de son indépendance aussi, pour s'en satisfaire. Souvent, il reconnaît l'imposture, identifie le mensonge. Il rapporte un *Retour d'URSS* iconoclaste, accablant pour ses hôtes. Sa franchise l'expose immédiatement aux insultes de rigueur. Du moins y gagne-t-il le respect de la postérité.



KEYSTONE

Albert Camus dans **Combat** *du 7 octobre 1944 :* **« L'anticommunisme est le commencement de la dictature. »** *L'écrivain, qui avait adhéré au parti communiste en 1935 pour en démissionner l'année suivante, restera un « compagnon de route » jusqu'en 1948.*

L'URSS au-dessus de tout

En septembre 1939, la guerre interrompt les sympathiques escapades vers l'Est, sauf pour de très grands privilégiés comme le secrétaire général du PCF, Maurice Thorez. Elles reprennent au compte-goutte dès la fin des hostilités. Malgré les ravages de l'invasion allemande, les besoins d'une propagande active demeurent. Des récits enthousiastes sur le redressement russe paraissent ou s'élaborent assez tôt. Parmi eux, Georges Soria étonne par sa fringante audace. *« Juif d'origine espagnole »* selon la notice nécrologique publiée dans *Le Monde* en octobre 1991, il adhéra très jeune au parti communiste. *« Lié au Kominform »*, il séjourna en URSS assez longtemps. Dans son livre *Que préparent les Russes ?* il évalue son séjour à cinq ans. Expérience personnelle suffisante pour bien connaître son sujet. Il assure dès la préface de son récit : *« Chacun des faits rapportés ici a été vérifié minutieusement. »* Voyons donc !

Par la force des choses, l'Union soviétique très cruellement éprouvée par la guerre souffre encore de pénuries effroyables, et même de sous-alimentation. Sur le ton du dithyrambe, ou de la suffisance goguenarde, ce nouveau témoin sur mesure n'en aligne pas moins des records extraordinaires : *« La production de la fonte augmente de 29 % par rapport à 1940, celle de l'acier de 49 % et de laminés 59 %... L'industrie alimentaire accuse une augmentation générale par rapport à 1940 : beurre 57 %, huile et graisse 10 %, viande 7 %, charcuterie 20 %, conserves 48 %... La productivité du travail augmente de 27 %. »*

Dans n'importe quelle économie, il en coûte déjà beaucoup d'efforts pour gagner quatre à six points de plus en résultats du travail, avec des équipements intacts. Les performances affirmées par Georges Soria, au lendemain de l'invasion allemande, défient le sens

POINT DE VUE D'UN RUSSE NON ORTHODOXE

Si les intellectuels de gauche bien-pensants ont rompu avec l'URSS et le marxisme, ce n'est nullement par l'effet d'une noble indignation lorsqu'ils auraient soudain découvert, derrière la tribune du marxisme soviétique, de la boue et des ossements (attributs normaux de l'histoire). C'est parce qu'ils ont, enfin, compris une vérité incontestable de portée locale : le marxisme ne l'emporterait pas dans l'Hospice occidental ! (L'occasion avait été manquée.)

Ayant adhéré au mouvement communiste après la guerre, l'intellectuel moyen l'a abandonné assez rapidement pour des mouvements plus à la mode : maoïsme, trotskisme, libéralisme... Les dissidents soviétiques vinrent à la rescousse, beaucoup d'entre eux étant des fils de boyards bolcheviques, cibles privilégiées de Staline. Ainsi Elena Bonner, épouse Sakharov, fille d'un secrétaire du PC d'Arménie disparu dans une purge.

On est étonné de voir les intellectuels, occidentaux ou soviétiques, trouver une joie mauvaise dans l'échec de la Grande Expérience Russe. Or, la Russie a vaillamment servi de cobaye au Grand Rêve de l'Humanité sur une Société Communiste de Justice. Il serait plus noble de lui en témoigner une reconnaissance affligée.

Edward Limonov
***Le Grand Hospice occidental*,**
Les Belles Lettres, Paris 1993.

LE PROCÈS KRAVTCHENKO

En 1947, paraît en France la traduction du livre d'un inconnu, V.H. Kravtchenko : *J'ai choisi la liberté*. L'auteur, envoyé aux États-Unis, en 1943, comme membre de la commission soviétique d'achats à crédit, avait refusé de retourner à Moscou.

Son ouvrage, traduit en vingt-deux langues, révélait l'existence des camps de concentration sous Staline, le génocide des paysans ukrainiens de 1929 à 1933, les infernales conditions de vie dans son pays.

Les Lettres françaises, journal communiste dont le rédacteur en chef était Claude Morgan et l'un des chroniqueurs attitrés, André Wurmser, lancent contre l'auteur et son livre une violente campagne diffamatoire : Kravtchenko n'est pas l'auteur de l'ouvrage et ce qui y est raconté n'est que mensonges.

Kravtchenko porte plainte contre les deux journalistes. Le procès correctionnel dure du 24 janvier au 28 mars 1949.

Les témoins pour Kravtchenko, une vingtaine de personnes « déplacées », vivant dans les zones française, anglaise et américaine d'Allemagne, ont été choisis parmi plus de cinq mille volontaires.

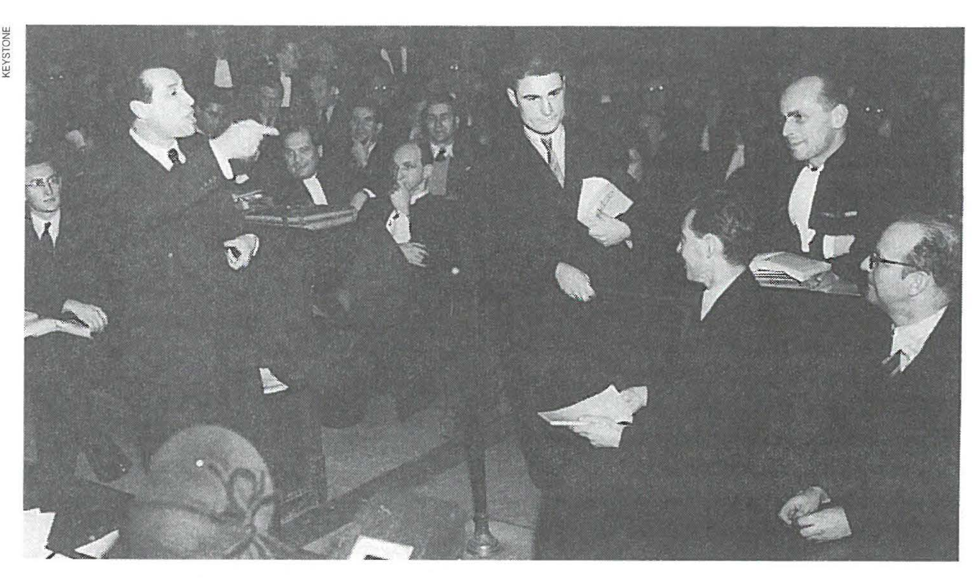
La mauvaise foi des journalistes communistes et de leurs avocats crèvera les yeux, égale à celle de leurs témoins : le général Roudenko en uniforme (frère du général qui représentait l'URSS au procès de Nuremberg), les historiens Jean Baby et Jean Bruhat, mais aussi Albert Bayet, Emmanuel d'Astier de la Vigerie, Vercors, Louis Martin-Chauffier, Frédéric Joliot-Curie, Jean Cassou, Pierre Cot. Sous serment, tous mentent consciemment. Il déclarent qu'ils n'ont rien vu en Union soviétique de ce que rapporte Kravtchenko, ni le chômage, ni les famines, ni les disparitions inexplicables, ni les camps. Simone de Beauvoir le traite de crapule et d'escroc.

Me Nordmann, l'avocat du PC, s'écrie à la barre : *« En URSS ? il n'y a pas de prison ou très peu de prisons... La rééducation d'un coupable se fait par l'émulation. »* Un serrurier ukrainien, cité comme témoin, lui répond : *« Dans la Russie de Staline, il y a des centaines de Buchenwald. »*

Le jugement, favorable à Kravtchenko, fut confirmé l'année suivante, en cour d'appel.

L'Affaire Kravtchenko, par Nina Berberova, Actes Sud, 1992, 290 pages, 155 F.

KEYSTONE



*Traité de « **crapule** » et « **d'escroc** » par Simone de Beauvoir, Kravtchenko (à gauche) au cours du procès en diffamation qu'il gagnera contre les* Lettres françaises.

commun. Jusqu'à sa mort, il n'en continua pas moins de trancher du bien et du mal, du vrai ou du faux avec une assurance hautaine. Vers 1970, un soir où la télévision programmait *Le Cuirassé Potemkine* avec à la suite un débat, il couvrit de ses sarcasmes le fils devenu très vieux de Pierre Stolypine, aux applaudissements de la si fine intelligentsia parisienne. En 1978, ses divers « travaux » lui valurent même le grade de docteur d'État ès lettres et sciences décerné par la Sorbonne...

Jean-Paul et Simone à la rescousse

À la même époque, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir se prononcent eux aussi fermement pour la cause des sympathiques pourvoyeurs de cimetières. L'héroïne du couple exposera plus tard : *« Dès les débuts de la guerre froide, nous avions opté pour l'URSS ; depuis qu'elle mène une politique de paix et se déstalinise, nous ne nous bornons pas à la préférer ; sa cause, ses chances sont les nôtres. »* À prendre ces mots comme ils le méritent, c'est-à-dire sérieusement, à la lettre, la régente de l'existentialisme et son compagnon apportent là une confiance absolue, presque religieuse, assez inattendue chez ces adeptes du libre examen. Ces aristocrates de l'esprit demeurent très soucieux de leur indépendance. Ils prennent donc assez de précautions pour n'être point confondus avec n'importe quel vendeur de *L'Humanité-Dimanche*.

Souvent beaucoup plus bavarde qu'il ne le faudrait, Mme de Beauvoir lâche au fil de ses confidences une explication elle aussi d'un très grand intérêt : *« Sartre disposait à Moscou de droits d'auteurs importants. »* Comme de tels profits ne peuvent décemment se perdre, ils s'en vont donc là-bas tous les deux, *« chaque été »*, prendre du bon temps pendant plusieurs semaines. L'Union des écrivains s'occupe des formalités administratives. Autrement dit, le gouvernement.

De la Baltique à la mer Noire, de la montagneuse et méridionale Géorgie aux nuits blanches de l'ancienne Saint-Pétersbourg, nos deux écrivains accomplissent plutôt librement des périples interdits d'habitude aux autres étrangers. Pendant de longs arrêts à Moscou, ils rencontrent la nomenklatura intellectuelle. Cordial, bourru, Nikita Khrouchtchev les reçoit un jour, avec d'autres confrères occidentaux, pour les semoncer d'importance.

Des milliers de kilomètres par le train, en automobile, en apprennent beaucoup sur les régions parcourues. À Tiflis, Mme de Beauvoir distingue ainsi des maisons misérables, et même *« une espèce de bidonville »*. Elle apprend aussi qu'une *« disette »* sévit aux alentours. Les artistes locaux ne lui en offrent pas moins, comme à son compagnon, un repas somptueux. La Régente s'agace dignement de ces *« exhibitions de victuailles à un moment où tout le pays souffrait de la faim »*. Ainsi n'endosse-t-elle pas le rôle d'un thuriféraire sans vergogne à la Barbusse. D'ailleurs, tout témoignage en faveur de la Russie communiste implique désormais une condamnation minimum de ses fautes. Elle en a tant commis qu'il faut bien en reconnaître quelques-unes, pour demeurer efficace. D'ailleurs, ne s'applique-t-elle pas chaque jour à se corriger ?

En Géorgie, la dame rappelle objectivement qu'avant la guerre, *« Staline fit déporter ou fusiller tous les écrivains géorgiens »*, de même qu'il chassa de chez eux *« beaucoup d'Estoniens parce qu'ils étaient Estoniens »*, sous le simple effet de sa nature persécutrice.

Sous Khrouchtchev, de telles horreurs ne se reproduisent plus. Mais le délit d'opinion mène encore au goulag ou à l'internement psychiatrique. Le reste de la population vit médiocrement. Grands bourgeois éclairés, nos voyageurs s'en accommodent sans trop de peine. Il leur suffit d'analyser Karl Marx pour en même temps, à leur échelle, s'entretenir avec le Peuple. Accueillis en hauts seigneurs de l'Intelligence, ils se soucient d'abord de leurs semblables : écrivains, cinéastes, critiques, poètes, gens de théâtre, architectes. Non sans résultats parfois très honorables. Par exemple, ils publient Soljenitsyne dans *Les Temps Modernes* et contribuent peut-être ainsi à le sauver. Barbusse aurait réclamé le bagne.

Si elle n'ignore pas l'arbitraire policier, notre grave commère en parle du bout des lèvres, dans un chuchotement, sans jamais le condamner dans les termes impitoyables qu'elle utilise contre la France en Algérie. À cette époque, cependant, le Mur de Berlin existe. Le silence règne à Prague. Les souvenirs de la répression épouvantent Budapest. En même temps, Sartre et sa compagne ne ménagent-ils pas leurs hôtes parce qu'il leur faut, quand même, éponger les fameux et si importants droits d'auteur ? Hypothèse évidemment sacrilège, calomnieuse pour les dévots du couple. Un examen soutenu des écrits de la Régente révèle néanmoins une personne constamment prête à partir en voyage, toujours très attentive à noter ses arrêts dans les restaurants, les bars.

En 1968, l'entrée des troupes du Pacte de Varsovie en Tchécoslovaquie rompt soudain les rapports affectueux entre la gauche intellectuelle et sa chère Union soviétique. Sartre et Beauvoir ne retourneront plus à Moscou. Les hécatombes staliniennes n'en n'avaient pas obtenu autant. Qu'il ait fallu cinquante ans pour en arriver là situe à sa juste place la conscience morale de nos chers humanistes.

Devant la postérité, leurs compromissions avec l'une des tyrannies les plus féroces de l'histoire leur inflige peu de honte. Des rues Henri-Barbusse existent toujours dans un grand nombre de grandes villes françaises. Même à Paris, aucun conseil municipal de « droite » n'envisage de débaptiser la sienne, au profit de quelque disparu moins compromettant. Toujours à Paris, un Sartre statufié se dresse dans l'une des cours intérieures de la Bibliothèque Nationale. Raymond Aron ne recevra pas de longtemps un pareil honneur.

GILBERT COMTE

Gilbert Comte, ancien chroniqueur du journal *Le Monde*, a publié *La Révolution russe par ses témoins*, La Table Ronde, 1963.

---

(1) Sur le massacre de la famille impériale à Ekaterinbourg, le 16 juillet 1918, voir l'article de Dominique Venner dans *Enquête sur l'histoire* n° 7 (été 1993), consacré aux grands crimes politiques.

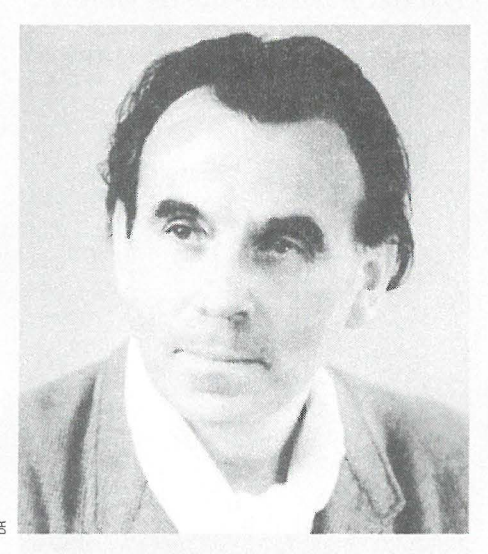
L'HOMME QUI NE S'EST PAS LAISSÉ BERNER

Le Voyage au bout de la nuit (1933) avait été célébré par toute la gauche (et à droite par Léon Daudet). Il fut traduit et publié en URSS. En 1936, comme beaucoup d'autres écrivains, Céline effectua un voyage en Russie soviétique où l'attendaient des droits d'auteur confortables. Il y resta deux mois. À son retour il avait compris, mais contrairement à d'autres, il eut le cran de l'écrire. Cela donna _Mea Culpa_, publié en 1937.

Chez nous il pourrait se divertir, Prolovitch ! Y a encore des petits loisirs, des drôles de fredaines clandestines, du plaisir enfin ! Même l'exploité 600 pour 100, il a gardé ses distractions !...

Là-bas, l'Homme se tape du concombre. Il est battu sur toute la ligne, il regarde passer « Commissaire » dans sa Packard pas très neuve... Il travaille comme au régiment, un régiment pour la vie... La rue même faut pas qu'il abuse ! On connaît ça, ses petites manières ! Comment qu'on le vide à la crosse !... C'est l'avenir seulement qu'est à lui ! Comme ici exactement !... « Demain on rasera gratis »...

Pourquoi le bel ingénieur il gagne des 7 000 roubles par mois ? Je parle de là-bas en Russie, la femme de ménage que 50 ? Magie ! Magie ! Qu'on est tous des fumiers ! là-bas comme ici ! Pourquoi la paire de tatanes elle coûte déjà 900 francs ? et un ressemelage bien précaire (j'ai vu) dans les 80 ?... Et les hôpitaux ?... Celui, le beau



DR

Louis-Ferdinand Céline

du Kremlin à part et les salles pour « l'Intourisme ». Les autres sont franchement sordides ! Ils ne vivent guère qu'au 1/10e du budget normal, sauf Police, Propagande, Armée...

Tout ça c'est encore l'injustice rambinée sous un nouveau blase, bien plus terrible que l'ancienne, encore bien plus anonyme, calfatée, perfectionnée, intraitable, bardée d'une myriade de poulets extrêmement experts en sévices. Oh ! pour nous fournir des raisons de la déconfiture canaille, de la carambouille gigantesque, la dialectique fait pas défaut !... Les Russes baratinent comme personne ! Seulement qu'un aveu pas possible, une pilule qu'est pas avalable : que l'Homme est la pire des engeances !... qu'il fabrique lui-même sa torture dans n'importe quelles conditions, comme la vérole son tabès... C'est ça la vraie mécanique, la profondeur du système !... Il faudrait buter les flatteurs, c'est ça le grand opium du peuple...

Mais les Soviets ils donnent dans le vice, dans les artifices saladiers. Ils connaissent trop bien les goupilles. Ils se perdent dans la propagande. Ils essayent de farcir l'étron, de le faire passer au caramel. C'est ça l'infection du système. Ah ! il est remplacé le patron ! Ses violences, ses fadaises, ses ruses, toutes ses garceries publicitaires ! On sait la farder la camelote ! Ça n'a pas traîné bezef ! Ils sont remontés sur l'estrade les nouveaux souteneurs !... Voyez les nouveaux apôtres... Gras de bide et bien chantants !... Grande Révolte ! Grosse Bataille ! Petit butin ! Avares contre Envieux ! Toute la bagarre c'était donc ça ! En coulisse on a changé de frime... Néo-topazes, néo-Kremlin, néo-garces, néo-lénines, néo-jésus ! Ils étaient sincères au début... À présent, ils ont tous compris ! (Ceux qui comprennent pas on fusille). Ils sont pas fautifs mais soumis !...

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Mea Culpa, Denoël et Steele, Paris, 1937.

CHRONIQUE D'UNE IMPLOSION

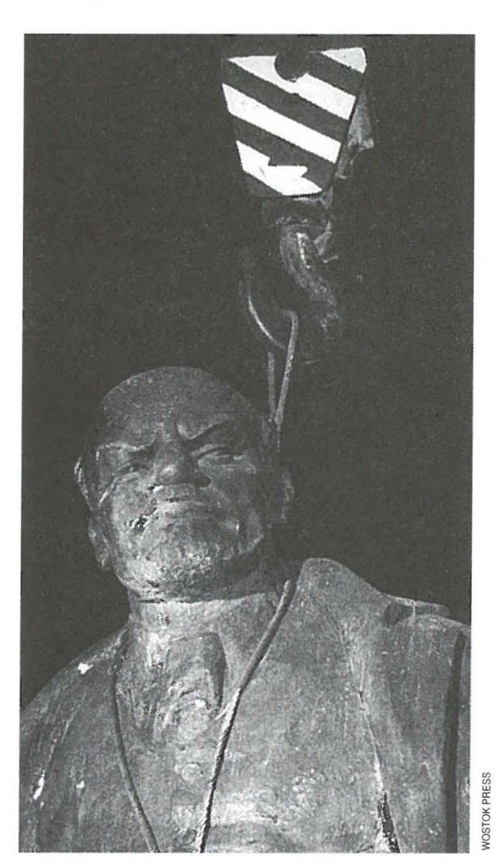
La fin du pire des mondes

PAR VLADIMIR GESTKOFF

En 1985, quand Gorbatchev est appelé au pouvoir suprême, l'URSS tient tête aux États-Unis. C'est encore une puissance redoutable et redoutée. Six ans plus tard, il n'en reste que des décombres. L'implosion était-elle inévitable ?

Et tout d'un coup, sous les yeux médusés de la planète entière, le plus grand empire des temps modernes disparut dans un méchant bruit de chasse d'eau... Rappelez-vous, c'était hier, à la Noël de 1991. Un Gorbatchev livide était apparu sur les écrans de télévision pour annoncer *urbi et orbi* que l'Union soviétique avait cessé d'exister. La mission historique du prédateur du communisme mondial, de ce grand démolisseur devant l'Éternel, venait de s'achever à son corps défendant et dans des conditions qu'il n'imaginait certes pas six ans et neuf mois plus tôt, en ce jour fatidique où son heure avait sonné...

Ce 10 mars 1985, à la nuit tombée, nous sommes une vingtaine de Français, diplomates et correspondants de presse, à grelotter en plein air à l'aéroport de Chérémétiévo pour accueillir le ministre des Relations extérieures, Roland Dumas. L'avion a du retard et, chose curieuse, nous ne sommes rejoints par aucun officiel soviétique de rang tant soit peu élevé. Au bout d'un certain temps, nous apercevons malgré tout la Caravelle du Glam qui se pose en bout de piste. Et au même moment, nous voyons débouler plusieurs Zil noires : le ministre soviétique des Affaires étrangères, l'inamovible Andreï Gromyko arrive *in extremis* pour recevoir son homologue français. Lorsque Dumas et Gromyko, avant de s'engouffrer dans une limousine et filer vers le Kremlin, serrent les mains de l'assistance, un petit détail me stupéfie : le chef de la diplomatie soviétique, personnage morose s'il en est, arbore un large sourire. C'est à peine si ce triste sire, au sens propre comme au figuré, ne rit pas aux éclats. Le fin mot de l'histoire, nous ne le connaîtrons que quelques jours plus tard. Le dernier de la lignée des gérontocrates, Constantin Tchernenko, était mort quelque temps plut tôt. Comme d'habitude, on avait différé l'annonce du décès. En revanche, le Politburo s'était réuni d'urgence pour lui donner un successeur. La réunion, passablement tendue, avait duré plus longtemps que prévu. Ne pouvant arriver à l'heure pour accueillir Dumas, Gromyko avait donné l'ordre de faire tourner l'avion du Glam au-dessus de Moscou. Quant à son sourire hilare, il était dû au fait que ses amis et lui avaient fini par imposer au Politburo la nomination de leur poulain, Mikhaïl Gorbatchev, au poste de secrétaire général du Comité central.



WOSTOK PRESS

À partir de 1989, partout en Europe de l'Est, les symboles du communisme sont abattus. Ici, enlèvement d'une statue de Lénine à Nowa Huta, Pologne, en 1991.

Bien entendu, la petite ruche que constituait alors la communauté occidentale de Moscou se trouva plongée dans l'effervescence la plus totale. Certes, chacun possédait « sa » fiche sur Gorbatchev. On connaissait son parcours sans faute d'apparatchik, on savait qu'il bénéficiait du soutien de la frange la moins obtuse des caciques du Parti et qu'il avait fait



Mikhail Gorbatchev et son épouse Raïssa, dont l'influence fut déterminante sur l'évolution de son mari.

plutôt bonne impression lors de deux voyages à l'étranger, au Canada et en Angleterre. Cependant, et alors que, par rapport à ses pairs, il faisait figure de gamin en culotte courte (54 ans tout juste !), on ignorait à peu près tout aussi bien de sa personnalité que de ses intentions. « Dur » ou « libéral », « faucon » ou « colombe » ? Franchement, personne n'en savait rien. Et surtout, personne ne s'imaginait que ce pur produit de l'appareil du Parti de Lénine était en réalité un mutant.

Une femme d'influence

Sans adhérer aux conceptions de Léon Tolstoï sur la place du « Grand Homme » dans l'histoire, il est impossible de nier le rôle capital de prédateur du communisme mondial qu'a joué Gorbatchev. Même si, dans bien des circonstances, il eut la main forcée par le cours des événements qu'il avait lui-même déclenchés, ce grand destructeur alla jusqu'au bout de sa tâche. Partant, sa personnalité et sa biographie ne peuvent nous être indifférentes. Né en mars 1931 dans une famille de paysans de la région de Stavropol, ce Russe est un méridional avec tout ce que cela implique comme traits de caractère. À la différence de ses parents et de ses grands-parents, il n'a pas directement vécu la collectivisation stalinienne, mais il en a subi très jeune les conséquences. Enfant, il a connu l'occupation allemande et la répression qui a suivi la libération de sa région par l'Armée Rouge. Intelligent, ambitieux, il a travaillé dès son plus jeune âge comme un forcené dans les champs pour mériter le privilège de faire des études supérieures. D'abord, des études d'ingénieur agronome sur place, puis des études de droit à Moscou. Tout cela, en servant loyalement le système communiste au sein du komsomol, puis du Parti. C'est dans la capitale des dernières années staliniennes, où il était venu faire ses études à la *« Faculté des choses inutiles »* (selon le titre du très grand roman de Dombrovski), que le jeune provincial, plutôt gauche, fit la connaissance de celle qui devint la femme de sa vie, son égérie et son plus proche conseiller : Raïssa Titarenko. Raïssa, à la différence de Mikhaïl, était issue d'une famille de l'intelligentsia (son père était professeur d'université) dont plusieurs membres avaient été victimes de la terreur politique et avaient connu le goulag. Les idées qu'on professait dans l'entourage des Titarenko n'étaient pas forcément orthodoxes. Pour être accepté par ce milieu, le jeune Gorbatchev dut parfaire son instruction, lire beaucoup de livres et réfléchir à beaucoup de questions. Il dut, en quelque sorte, se refaire une *« Weltanschauung »* (1).

Le protégé d'Andropov

Après avoir épousé Raïssa et achevé ses études de droit, Gorbatchev retourna dans sa région natale de Stavropol. Il y effectua un parcours sans faute, gravissant un à un les échelons de la nomenklatura, pour parvenir, dès 1970, au poste de Premier secrétaire du comité régional du Parti et faire peu après son entrée au Comité central du PCUS. La quarantaine à peine dépassée, il faisait déjà figure, dans ces fonctions élevées, de *« petit génie »*. La région de Stavropol, berceau des cosaques du Kouban, a été, de tout temps, l'un des greniers à blé de la Russie, et même le pouvoir communiste, en dépit de sa grande persévérance, n'a pas réussi à la ruiner complètement. En outre, grâce à ses stations balnéaires sur la mer Noire, la région possède des attraits touristiques certains auxquels n'étaient pas insensibles les satrapes du Kremlin. Ainsi, les somptueuses *datchas* d'État des environs de Stavropol voyaient-elles défiler chaque année les plus hauts responsables du Parti auxquels Gorbatchev, de par ses fonctions, servait systématiquement d'amphitryon. Bien qu'il fût moins que d'autres enclin à la flagornerie et qu'il détestât, pour cause de santé, les grandes beuveries, il n'en réussit pas moins à se faire connaître et apprécier de plusieurs habitants de l'olympe soviétique. Parmi ses protecteurs (il y en eut d'autres), on peut citer à coup sûr les noms de Mikhaïl Souslov, gardien du temple de l'orthodoxie idéologique, d'Andréï Gromyko, inamovible ministre des Affaires étrangères et, surtout, de Youri Andropov, maître du KGB. C'est grâce à celui-ci qu'il devient en 1978 (à 47 ans !) membre suppléant du Politburo et qu'il « monte » par la suite à Moscou, en qualité de secrétaire du Comité central. Durant le court règne d'Andropov (novembre 1982-février 1984), il devient *de facto* le numéro deux du régime, assurant notamment la liaison entre le leader malade et le reste du Politburo. Pourtant, à la mort d'Andropov, les dinosaures de la hiérarchie, cherchant à retarder l'échéance des changements et de leur propre mise à la retraite, lui préfèrent un cadavre ambulant en la personne de Constantin Tchernenko.

Un système capable de durer éternellement

Toujours est-il que ce 11 mars 1993, son prédécesseur immédiat ayant rejoint Brejnev et Andropov dans la tombe, Mikhaïl Gorbatchev accède au pouvoir suprême (ce qui, en URSS, n'est pas un vain mot !). Âgé de 54 ans tout juste, il a, en quelque sorte, l'éternité devant lui. À condition de le vouloir, les ressources naturelles du pays ainsi que la patience des Soviétiques face à la pénurie étant quasiment inépuisables, il peut, grâce au système totalitaire dont il hérite, garder les choses en l'état ou presque. Il peut perpétuer le culte de la personnalité à son profit, continuer à faire trembler l'Occident et à faire taire les dissidents, il peut conserver le glacis de l'empire soviétique de La Havane à Berlin en passant par Hanoi, il peut, à l'instar de ses prédécesseurs, goûter à son aise et sur de longues

DR



SIPA

Deux manifestations étrangement semblables à soixante-quinze ans de distance. Elles symbolisent la permanence de la Russie au-delà de la parenthèse communiste. À gauche, la foule rassemblée à Saint-Pétersbourg pour la déclaration de guerre, le 2 août 1914. À droite, cérémonie pour la pose de la première pierre de la nouvelle cahédrale de Kazan, à Moscou, le 4 novembre 1990.

années, toutes les délices de la vie de château. Malgré ses difficultés économiques et le retard technologique qu'elle prend, l'Union soviétique, en 1985, n'est pas le moins du monde au bord de l'effondrement. Et, lorsque le nouveau maître du Kremlin se met à parler de réformes *« radicales »*, puis *« révolutionnaires »*, personne ne le prend au pied de la lettre. Or, c'est bien de cela qu'il s'agit. Gorbatchev est un ambitieux. Mais, s'il aime le pouvoir, sa principale ambition est d'entrer dans l'histoire non seulement comme un « bon tsar », mais surtout comme un grand réformateur, dans la lignée de Pierre le Grand et d'Alexandre II. Les manuels d'histoire du futur lui tiennent lieu de miroir et flattent sa vanité. Alors, le « nouveau despote » se lance. Et comme pour Pierre le Grand, 280 ans plus tôt, ses objectifs prioritaires sont l'ouverture vers l'Occident et la modernisation du système en place. Et, comme Pierre le Grand en son temps, il se heurte immédiatement à la résistance des boyards.

Perestroïka et Glasnost

Pourtant, les débuts furent assez modestes et davantage marqués par une rhétorique somme toute habituelle que par des actes concrets de grande envergure. Au cours de l'année 1985, il fut beaucoup question de la nécessité de changements, mais les changements eux-mêmes se firent attendre. On procéda surtout à un dépoussiérage du sommet de la pyramide du pouvoir. On « propulsa » au poste purement honorifique de chef de l'État Andreï Gromyko, pour mettre à sa place le sémillant Edouard Chévarnadze qui, moyennant d'innombrables turpitudes et trahisons, avait successivement dirigé le KGB, puis le Parti, dans sa Géorgie natale. On évinça du Politburo l'une des personnalités les plus odieuses et les plus corrompues du régime, Grigori Romanov, ancien maître absolu de Leningrad. Par la même occasion, volèrent quelques têtes de hauts fonctionnaires. Certains de ces changements n'allaient cependant pas sans risque. Egor Ligatchev, successeur de Romanov et, à ce titre, numéro deux du Parti, n'allait pas tarder, en stalinien pur et dur, à prendre la tête de l'opposition conservatrice aux réformes de Gorbatchev. Dans le même temps, en remplaçant à la tête de l'organisation du Parti de la ville de Moscou son vieil adversaire Viktor Grichine par un certain Boris Eltsine, le nouveau dirigeant donnait un leader à ce qui devint par la suite son opposition « de gauche ». Quoi qu'il en soit, il fallut attendre le mois de février 1986 et le XXVII[e] congrès du Parti pour que fussent prononcés à haute et intelligible voix les mots-clés de l'ère gorbatchévienne, *« perestroïka »* et *« glasnost »*.

En Russe, *« perestroïka »* signifie « reconstruction », et ce terme, en politique, peut désigner à peu près tout et son contraire. Reconstruction, mais de quoi ? De l'économie, de la société, du Parti ? Sur ce point, les slogans officiels demeuraient flous. Quant à la *« glasnost »*, la « transparence », elle faisait référence à une certaine liberté d'expression, le peuple étant censé avoir le droit de connaître « la vérité ». À cela venait s'ajouter la notion, chère à Gorbatchev, de *« pensée nouvelle »*, c'est-à-dire de nouvelle approche des problèmes existants. Tout cela était suffisamment confus, mais en même temps, suffisamment novateur pour susciter les appréhensions des caciques de l'appareil du Parti.

« Révolution culturelle » contre « conservateurs »

En fait, on peut penser que Gorbatchev et son entourage étaient, en 1986, surtout préoccupés par le problème des relations avec l'Occident et par celui de la modernisation de l'économie et du potentiel industriel du pays. À l'époque, il n'était encore nullement question d'une quelconque transition vers une économie de marché. Il s'agissait simplement de décentralisation, de rentabilisation et d'autonomie comptable des entreprises (*« khozrastchot »*). Mais déjà sur ces deux points, l'économie et les affaires étrangères, les réticences de l'appareil du Parti commençaient à se faire sentir. Et c'était bien sur ces deux points, timidement abordés, que Nikita Khrouchtchev avait chuté 22 ans plus tôt, en octobre 1964.

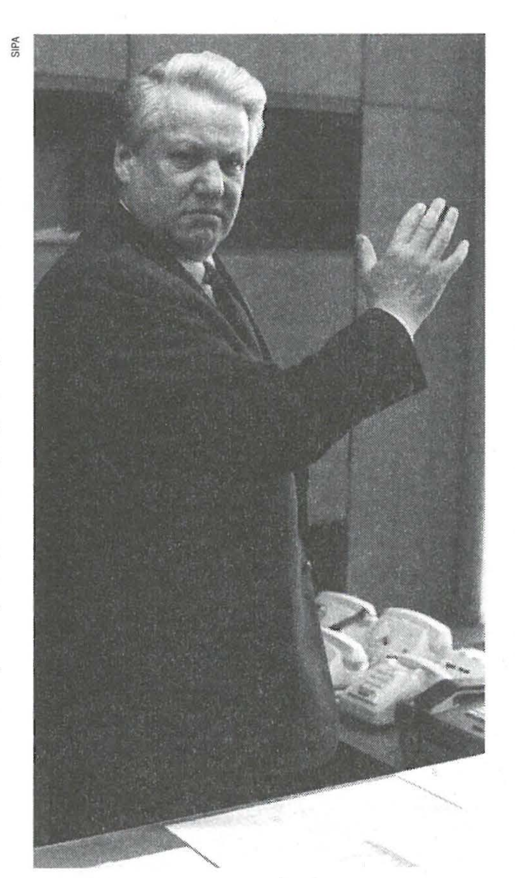
C'est ainsi que, dans le courant de l'année 1986, Gorbatchev commença à se trouver en butte à l'hostilité croissante, non seulement de certains de ses pairs du Politburo, mais aussi d'une large frange de l'appareil du Parti qui ne demandait qu'une chose, à savoir que sur le fond on ne touche à rien. Depuis 1917, le régime communiste soviétique avait connu une lutte quasi permanente pour le pouvoir. Cependant, cette lutte, qui s'était atténuée sous Brejnev du fait de l'immobilisme dont celui-ci était l'apôtre et le symbole, n'avait jamais réellement impliqué que les échelons supérieurs de l'appareil. Même le membre moyen du Comité central, lorsqu'il était épargné, pré-

férait se tenir à l'écart du combat des chefs, trop heureux de continuer à jouir de ses multiples privilèges. Or, sous Gorbatchev, avec ses idées encore non précisées de *« changements radicaux »*, tout commençait à prendre une autre tournure. Et le « marais » des bureaucrates du Parti commençait à pencher en faveur de l'opposition « conservatrice » emmenée par Ligatchev. Or, ce « marais », et le Kremlin était bien placé pour le savoir, était majoritaire aussi bien au Comité central que dans les instances dirigeantes du Parti. Gorbatchev, sauf à se dénier complètement, était donc à la merci d'une déposition « à la M. K. » à l'occasion d'un quelconque plénum. Pour garder le pouvoir et continuer dans la voie des réformes, il fallait donc réagir et affaiblir l'adversaire. Mais comment ? C'est là que, disons vers la fin de l'année 1986, Gorbatchev opta pour la solution maoïste, ô combien risquée, de la « révolution culturelle ».

L'effondrement des tabous

En quoi consiste la « révolution culturelle », sinon à jouer la carte des masses afin d'affaiblir l'appareil et à asseoir son propre pouvoir ? Or, c'est bien ce que fit Gorbatchev au nom de la *« glasnost »*. Presque du jour au lendemain, la presse, la télévision, les maisons d'édition, se virent octroyer le droit de dire et de publier à peu près tout et de critiquer quasiment tout le monde. Liberté contrôlée, certes, mais liberté quand même, après sept décennies de silence et de mensonge. Le résultat fut fulgurant : les tabous tombaient l'un après l'autre, les gens s'arrachaient les journaux et ne décollaient plus de leur poste de télévision. Les journalistes et les écrivains, quant à eux, s'en donnaient à cœur joie. Staline (voire Lénine !) et leurs crimes, les privilèges de la nomenklatura, l'incurie économique et les tares de la société, telles que la prostitution, la drogue et la criminalité, tout y passait ! En même temps, dans la rue, dans les interminables files d'attente devant les magasins, les langues se déliaient, pour la première fois depuis 1917, un semblant d'opinion publique commençait à émerger. Simultanément, le Goulag se vidait progressivement de ses détenus politiques. En décembre 1986, à la suite d'un coup de fil personnel de Gorbatchev, Andreï Sakharov, figure de proue de la dissidence intérieure, pouvait revenir en triomphe à Moscou après plus de six années d'exil à Gorki... Ce n'était plus le dégel, c'étaient les grandes crues de printemps, susceptibles de tout emporter sur leur passage.

SIPA



Boris Eltsine, au temps où les dirigeants occidentaux le boudaient pour cause de populisme.

C'est dans cette effervescence, ce tourbillon d'idées et de révélations que se déroula l'année 1987. Pourtant, malgré l'ivresse de la liberté recouvrée, le cours des événements ne s'était pas arrêté. Sur la scène internationale, Gorbatchev qui se dépensait sans compter et voyageait aux quatre coins du monde, apparaissait de plus en plus crédible, même aux yeux du grand pourfendeur de « l'empire du mal » qu'était Ronald Reagan. Et cela en dépit de la guerre d'Afghanistan et de la catastrophe de Tchernobyl qui, en avril 1986, avait secoué la planète entière. Dans le domaine économique, certaines évolutions, bien timides au demeurant, pouvaient être portées à l'actif du Kremlin. Quant à la lutte pour le pouvoir, elle se poursuivait avec une aigreur et une acuité accrues. Au plénum du Comité Central de juin 1987, Gorbatchev avait réussi à faire entrer au Politburo plusieurs de ses fidèles partisans, dont son « âme damnée », Alexandre Yakovlev. Bousculée, poussée dans ses retranchements, l'opposition « conservatrice », Ligatchev en tête, n'avait pas désarmé. Et, parallèlement, une opposition « radicale », avec pour chef de file le patron du Parti de la ville de Moscou, Boris Eltsine, commençait à faire surface. Pris en sandwich entre ces deux courants, Gorbatchev fut contraint de réagir : après avoir limogé Eltsine, il décida de convoquer, pour juin 1988, une Conférence du Parti, la XIX[e] du nombre.

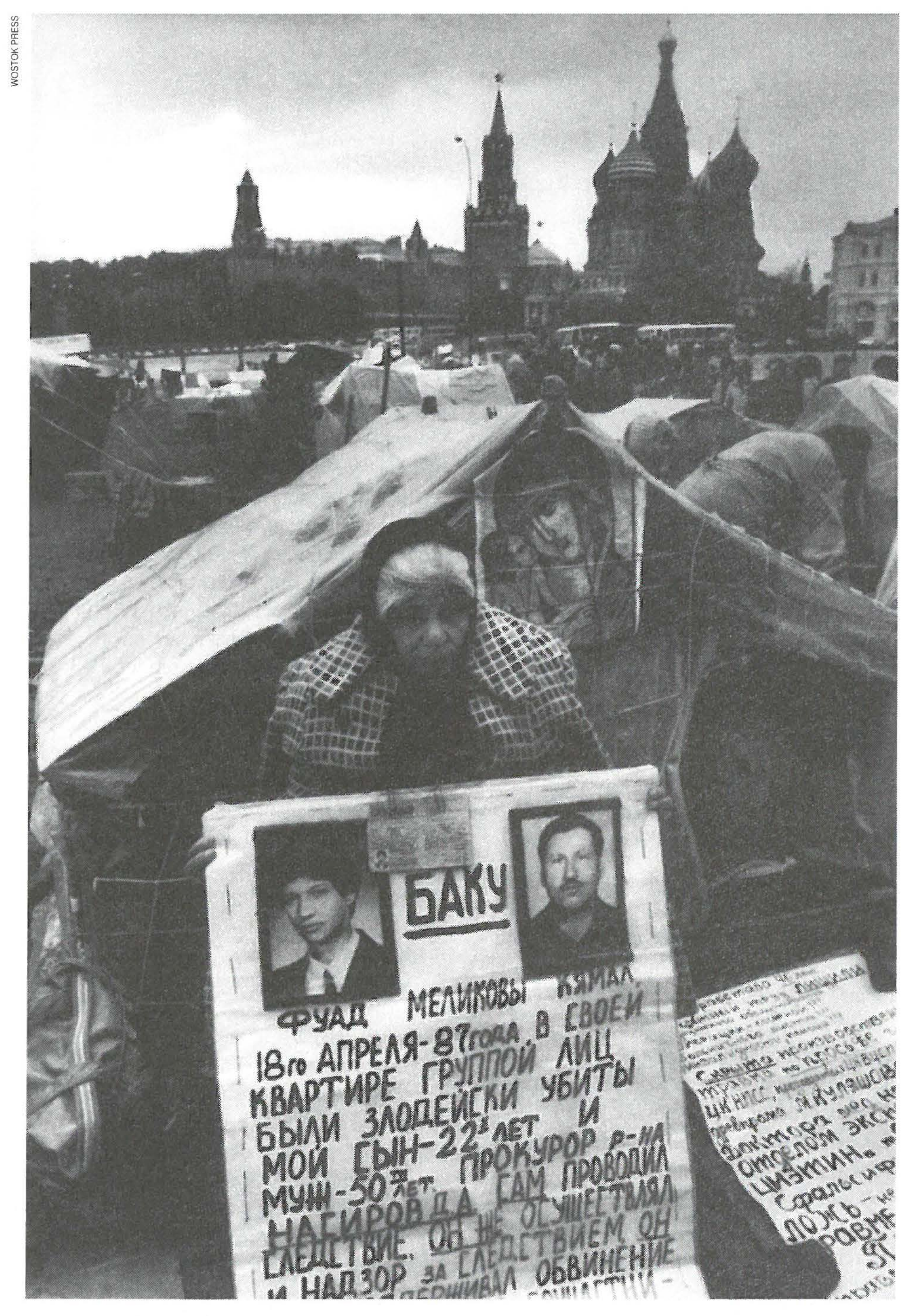
Conséquences formidables des élections de 1989

Le premier semestre de 1988 fut marqué par plusieurs événements d'importance majeure. On vit apparaître une floraison de mouvements politiques de « droite », comme de « gauche », se situant en dehors du Parti et en opposition à celui-ci ou, tout au moins, à son leader. Au mois de février, signe avant-coureur de la future dislocation de l'empire, les premiers incidents violents entre Arméniens et Azéris se produisirent au Nagorny Karabakh. Ce même printemps, l'armée soviétique se retirait d'Afghanistan... Tout en paraissant dépassé par certains événements, Gorbatchev conservait les rênes du pouvoir. Fort de sa popularité sur la scène internationale, parant habilement les coups qui lui étaient portés, il paraissait plus que jamais maître du jeu. En juin-juillet, il parvint, en manœuvrant avec un art consommé, à retourner à son profit la Conférence du Parti dont les délégués lui étaient pourtant majoritairement hostiles.

Cependant, en dépit de sa victoire à l'arraché, Mikhaïl Gorbatchev se rend compte que l'appareil du Parti, à ses différents échelons, lui reste majoritairement hostile et qu'il freine par tous les moyens les timides réformes économiques qui s'esquissent. La lutte pour le pouvoir se poursuit de manière permanente, sur l'ensemble du pays, alors même qu'elle semble s'atténuer au sommet. Pour casser les reins à l'opposition de la nomenklatura, Gorbatchev ne voit plus qu'une seule solution : faire appel au suffrage universel. En d'autres circonstances, il aurait certainement préféré remettre à plus tard une telle mise en œuvre de la démocratie qu'en paroles il appelle de ses vœux. Il eût été bien préférable pour lui de commencer, en faisant usage du pouvoir dont il avait hérité, par mettre en œuvre des réformes économiques prudentes, susceptibles d'améliorer progressivement le niveau de vie et, partant, de conforter sa popularité. Mais, en l'occurrence, Gorbatchev pense ne pas avoir le choix et annonce dans la foulée de la XIX[e] Conférence du Parti la tenue, au début de l'année 1989, d'élections législatives.

Ce scrutin, appelé à désigner les membres d'une « grande assemblée », le Congrès des Députés du Peuple, qui, à son tour, doit élire

WOSTOK PRESS



Misère et chaos, résultats de soixante-dix ans de communisme. Femme de Bakou privée d'abri, demandant justice pour son mari et son fils assassinés par des inconnus.

en son sein les membres d'une « assemblée restreinte », le Soviet Suprême, est marqué par toutes sortes d'ambiguïtés : en effet, dès le départ, le Parti communiste et ses organisations satellites se réservent tout bonnement 40 % des sièges, le reste étant mis en jeu en l'absence de partis politiques tant soit peu constitués. Là où ils votent vraiment, les électeurs ont à choisir entre des candidats qui ne représentent qu'eux-mêmes. En dépit de tout, ces élections à moitié libres provoquent dans le pays un intérêt et une effervescence sans précédent. Les candidats tiennent des meetings, distribuent des tracts et des professions de foi imprimés avec des moyens de fortune, couvrent les murs d'affiches. Dans cet immense débat, les esprits s'émancipent et les langues se délient. Ces élections de 1989, ce « printemps de Moscou » et d'ailleurs, marquent véritablement le début de la rupture définitive avec le totalitarisme issu du coup de force d'octobre 1917. Certes, le Parlement, très partiellement issu des urnes, est toujours dominé par les apparatchiks communistes civils et militaires. Il n'en reste pas moins que les démocrates et les représentants des forces nationalistes des républiques allogènes font une entrée fracassante sur la scène politique officielle. Boris Eltsine qui, encore en juin 1988, faisait son *mea culpa* devant les autres hiérarques du Parti, est triomphalement élu à Moscou. Il en est de même d'Andréï Sakharov et d'autres figures de proue de la dissidence.

L'erreur de Gorbatchev

Dès l'ouverture de la première session, « l'opposition démocratique » commence à se fédérer au sein, notamment, du « groupe interrégional ». Les débats parlementaires, souvent retransmis en direct par la télévision, atteignent rapidement un degré d'âpreté qui laisse bouche bée la grande majorité des Soviétiques. Gorbatchev lui-même se prête à ce jeu, ce qui, d'un point de vue psychologique, constitue sans doute une grave erreur. En effet, descendant régulièrement dans la « fosse aux lions » et présidant en personne les débats, il affronte en direct les uns et les autres, subit des attaques, se fait invectiver et invective lui-même ses contradicteurs. Aux yeux de millions de téléspectateurs, il n'est plus un « *deus ex machina* », il n'est plus le « maître » du pays (au sens stalinien du terme). Et même si le Parlement, pour la première fois dans l'histoire, lui confère le titre de président de l'URSS, il n'est plus qu'un politicien parmi d'autres, appelé à se défendre et à rendre des comptes. Il en est de même du Parti, ouvertement critiqué au Parlement et dans la presse, aussi bien pour son passé que pour son présent. Tous les tabous s'écroulent les uns après les autres, et Lénine lui-même cesse d'être intouchable. De plus en plus, cette « révolution culturelle » médiatisée échappe au contrôle d'un pouvoir qui l'a lui-même provoquée. La boîte de Pandore s'est bel et bien ouverte…

L'année 1989, année-charnière à tous égards, est marquée, outre l'apparition d'un certain « parlementarisme » et d'une contestation institutionnalisée à Moscou, par le démantèlement de l'empire « extérieur » et les premières lézardes sérieuses au sein de l'empire « intérieur ». Sous le regard complice du Kremlin, qui ne fait rien, bien au contraire, pour soutenir ses fidèles de la veille, les pays de l'Europe de l'Est secouent, l'un après l'autre, le joug communiste qui leur avait été imposé en 1945. Gorbatchev non seulement ne freine pas le mouvement : dans bien des cas, il le favorise. Ainsi de l'écroulement du mur de


SIPA

Le 4 octobre 1993, le président Eltsine fait tirer au canon sur la Maison blanche, siège du parlement de Russie.

Berlin, en novembre, et de la révolution roumaine, en décembre. Tout cela, bien évidemment, ne peut pas ne pas avoir de répercussions à l'intérieur même de l'URSS où plusieurs peuples, soumis dans un passé plus ou moins récent, aspirent à l'indépendance. Les élections semi-libres de 1989 ainsi que l'effondrement du communisme en Europe de l'Est enflamment les esprits, surtout dans les trois républiques baltes, mais aussi en Transcaucasie et en Ukraine. On y voit se dérouler les premières grandes manifestations nationalistes, alors que, par endroits, en Lituanie notamment, la nomenklatura communiste saute en marche dans le train de l'indépendance. Par ailleurs, le pouvoir central fait la preuve de son incapacité à venir à bout des sanglants conflits interethniques, dont le premier, celui du Haut-Karabakh, opposant Arméniens et Azéris, avait éclaté dès février 1988.

Apparition des « rouges-bruns »

L'année 1990 est marquée de bout en bout par le développement et l'accentuation des phénomènes apparus précédemment. L'opposition démocrate, menée en Russie par Boris Eltsine, se renforce et se radicalise. Dans les différentes républiques, les tendances centrifuges se manifestent au grand jour et les contre-pouvoirs nationalistes s'affermissent. En parallèle, s'organise en Russie une nouvelle opposition, regroupant, au sein d'un large front du refus, communistes bon teint et nationalistes (voire fascistes) russes, ayant en commun un rejet absolu de la politique gorbatchévienne, des réformes démocratiques et de la décomposition de l'Empire. Ces « nationaux-patriotes » (que leurs adversaires qualifieront de *« rouges-bruns »*) se retrouvent au sein de plusieurs organisations et mouvements, dont le plus important et le plus ancien est le mouvement « Pamiat », créé au tout début de la « perestroïka ». L'homme de la rue, en ce qui le concerne, est de plus en plus mécontent du marasme économique, de l'absence de résultat des timides réformes qui ont été annoncées, des interminables palabres politiciennes. Isolé, contesté dans son pouvoir, voyant sa popularité chuter de manière catastrophique, Gorbatchev paraît de moins en moins maître du jeu.

L'année 1991 commence pour lui sous les pires auspices. En décembre 1990, son ministre des Affaires étrangères Edouard Chévarnadzé l'abandonne et démissionne avec éclat. Son nouveau Premier ministre, Valentin Pavlov, se lance dans une opération impopulaire d'échange des billets de banque qui lèse de nombreux épargnants. Enfin, au mois de janvier, à Riga, les forces du ministère de l'Intérieur (Omon) montent une provocation qui fait couler le sang.

L'État russe de Boris Eltsine et le putsch de 1991

Le phénomène le plus important de cette période est, sans l'ombre d'un doute, l'émergence d'un État à part entière qui, sous la conduite de Boris Eltsine s'oppose, directement et pratiquement en tout à l'État soviétique que dirige Gorbatchev. Face à son vieil ennemi, Eltsine possède deux atouts majeurs : sa grande popularité dans le peuple, qu'il cultive assidûment et non sans démagogie, et le fait qu'en juin 1991, il a réussi à se faire élire au suffrage universel président de la Russie. Cette dualité du pouvoir à Moscou même, que l'on retrouve alors à tous les niveaux des institutions, provoque une paralysie quasi totale de l'État, les structures « eltsiniennes » n'appliquant pas les décisions de Gorbatchev et de son appareil, et vice versa. En définitive, les six premiers mois de 1991 sont dominés par une question : l'URSS survivra-t-elle ? Les six mois suivants apporteront la réponse.

Le lundi 19 août 1991 au matin, le monde entier apprend avec stupéfaction qu'un coup d'État, organisé par plusieurs hauts responsables du régime soviétique, a eu lieu à Moscou. Au nombre des « conjurés » figurent le vice-président Yanaïev, le Premier ministre Pavlov, le ministre de la Défense Yazov, le ministre de l'Intérieur Pougo, le chef du KGB Krioutchkov, le Président du Soviet suprême Loukianov et plusieurs autres personnalités de premier plan. Annonçant à la télévision que Gorbatchev est incapable, pour raisons de santé, d'exercer ses fonctions, les putschistes décrètent l'état d'urgence dans le pays. Le motif invoqué ne trompe personne. En fait, Gorbatchev a été isolé avec sa famille dans sa villa de Foros en Crimée et mis dans l'impossibilité de communiquer avec le monde extérieur. L'histoire du putsch de 1991 qui, par bien des côtés, produit l'impression d'une tragique pantalonnade, est loin d'avoir été totalement éclaircie. On peut, néanmoins, distinguer plusieurs éléments peu contestables. Tout d'abord, le motif : prévenir la conclusion du nouvel accord sur l'Union, affaiblissant considérablement l'URSS, que Gorbatchev devait signer quelques jours plus tard. Ensuite, l'impréparation et l'indécision : les putschistes n'ont manifestement décidé de passer à l'acte qu'au tout dernier moment, sans se risquer à employer la force. Contrairement à ce qu'espéraient les putschistes, Gorbatchev refusa catégoriquement de reprendre à son compte la proclamation de l'état d'urgence. Les rumeurs malveillantes, distillées notamment par des amis de Boris Eltsine, selon lesquelles Gorbatchev aurait été informé par avance du coup d'État, ne reposent sur rien. Au contraire, en refusant, au risque de sa vie, de transiger avec les factieux, il les plongea dans le désarroi et contribua à leur faire perdre la partie. Le reste des événements, à savoir la résistance



Manifestation patriotique devant le Palais d'Hiver à Saint-Pétersbourg au début du siècle. Le 7 septembre 1991, Leningrad a retrouvé son nom de Saint Pétersbourg.

organisée par Eltsine et ses compagnons autour du Parlement de Russie, la pitoyable reddition des conjurés, la libération et le retour à Moscou de Gorbatchev, est largement connu.

La fin piteuse du communisme

Ainsi, après l'épisode tragi-comique du putsch avorté, on retrouve à Moscou, dès le 22 août, un pouvoir à deux têtes. Cependant, cette dualité apparaît d'ores et déjà comme factice et forcément éphémère. Gorbatchev, affaibli par la trahison des siens, ne peut plus véritablement s'opposer à un Eltsine triomphant et dominateur qui s'attache à démanteler au plus vite les derniers vestiges du régime soviétique. Le couperet de ses oukases s'abat en premier lieu sur le Parti communiste qui est mis hors la loi avec l'ensemble de ses institutions satellites. Les autorités russes font main basse sur la radio et la télévision. Alors que l'appareil entourant Gorbatchev se délite définitivement, Eltsine reprend pour son propre compte les négociations avec les autres républiques de l'ex-URSS. Petit à petit, Gorbatchev devient un président sans pouvoir et, plus grave encore, sans pays. L'estocade politique lui sera portée au mois de décembre à l'occasion de ce que l'on peut considérer comme un coup de force de Boris Eltsine. Le 8 décembre, sans en informer Gorbatchev, le Président russe conclut avec ses homologues biélorusse et ukrainien l'accord de Minsk qui jette les bases d'une nouvelle Union, baptisée Communauté des États indépendants, et, quelque jours plus tard, fait approuver cet accord par ses députés. Le 15 décembre, Boris Eltsine s'installe au Kremlin et prive les députés russes au Parlement soviétique de leur mandat et de leur salaire. Certains d'entre eux se voient physiquement interdire l'accès au Kremlin. Bref, pour employer l'expression du journaliste Claude-Marie Vadrot, Eltsine inflige à Gorbatchev le plus ancien et le plus cruel des supplices tartares : il l'enterre vivant. Il ne reste plus alors qu'à mettre le droit en conformité avec les faits. Au terme de pourparlers entre les deux parties, il est convenu que l'URSS disparaîtra officiellement le 31 décembre. Mais Mikhaïl Gorbatchev préfère raccourcir l'agonie de quelques jours : après une allocution télévisée au cours de laquelle il annonce sa démission, il quitte le Kremlin le 25 décembre. Aussitôt, le drapeau rouge frappé de la faucille et du marteau qui flottait encore au-dessus de son bureau est remplacé par le drapeau tricolore qui fut celui de la Russie d'avant 1917. Ainsi se refermait la parenthèse sanglante de 74 ans de communisme russe.

VLADIMIR GESTKOFF

(1) conception du monde.

Les idées nationales en Russie

PAR BORIS BOLDYREV

En interdisant l'expression de toute idée étrangère à l'orthodoxie marxiste-léniniste, la révolution d'octobre 1917 mit entre parenthèses le débat entre slavophiles et occidentalistes, hérité du XIXe siècle. L'implosion de l'URSS et la faillite du communisme lui rendent toute son actualité et révèlent que, depuis plus de vingt ans, les idées nationales étaient en pleine renaissance.

Dès l'origine, la révolution bolchevique a mené une lutte sans merci contre le principe national russe que perpétuaient dans la clandestinité des organisations comme l'Union nationale du travail (Nationalno Trroudovoi Soyouz). Après 1934, avec l'élimination des trotskistes, puis avec la guerre, on assista toutefois à un timide retour de l'idée nationale dont Staline entendait se servir et dont témoignèrent les films d'Eisenstein *Alexandre Nevski* ou *Ivan le Terrible*, la restauration des monuments impériaux et la relative tolérance accordée à l'Église orthodoxe.

L'athéisme militant et le mondialisme de Khrouchtchev devaient donner un coup d'arrêt à cette timide ouverture nationaliste. Ils devaient pourtant favoriser l'apparition d'un courant national où s'exprimaient deux tendances : les *vosrozhdentsy* (traditionalistes), surtout représentés au sein de la dissidence intérieure (Soljenitsyne, Chafarevitch, Ossipov), et les « nationaux-communistes » (Sémanov, Chevtsev, Lobanov) qui se distinguaient des premiers par une adhésion formelle au régime soviétique qu'ils entendaient dépasser par une vision impériale et slavophile de l'histoire. La liaison intellectuelle, si l'on peut dire, entre les deux groupes se faisant par l'école littéraire des ruralistes (*Derevenskaia*



CINEMAGENCE

Alexandre Nevski, *film d'Eisenstein, marque un timide retour au patriotisme instrumentalisé par Staline.*

LÉONTIEV ET L'IDÉOLOGIE BYZANTINE

La publication en Italie de la première traduction en une langue occidentale de l'ouvrage fondamental de Konstantin Léontiev, attire l'attention sur ce précurseur de Spengler. Né en 1875, le philosophe russe rejette la chronologie occidentale, faisant se succéder l'Antiquité, le Moyen Âge et les Temps modernes. Héritier de Danilevski, Léontiev parle de « cycles historiques », pour en privilégier un, le byzantisme. Byzance avait été négligée par les auteurs occidentaux qui ne l'avaient considérée que comme une survivance négligeable du monde greco-latin, confite de bigoterie (péché cardinal pour l'historiographie libérale). Spengler rangeait le byzantinisme dans l'ensemble des cultures magiques. Pour Léontiev, au contraire, le byzantinisme est une idée-force originale, un principe universel. Ce principe agit sur l'élément populaire, sur les moujiks accrochés à leur terre, et semble demeurer inefficace sur l'élément bourgeois et urbain. Léontiev s'oppose au nationalisme et au panslavisme au nom de l'orthodoxie byzantine. Le nationalisme et le panslavisme sont infectés de miasmes démocratiques, libéraux et occidentaux. Ainsi, quand les activistes panslavistes exhortent les masses russes et slaves à secouer le joug turc, ils font leurs des éléments de la mentalité anti-traditionnelle venue d'Occident. L'assaut désagrégateur de l'Occident ne pourra être contré que par deux forces : l'Islam et l'Orthodoxie. En effet, pour Léontiev, l'Islam turc dans les Balkans empêche les peuples slaves-balkaniques de sombrer dans l'abîme du progressisme occidental. Le joug turc est donc salutaire et contribue à maintenir l'orthodoxie en Orient. Berdiaev s'insurgeait contre cette prise de position, assortie d'un appel aux Turcs à mater les Slaves des Balkans et aux Allemands à mater les Tchèques libéraux et illuministes. Pour Léontiev, chasser les Turcs, ce n'était pas une idée russe et slave, mais une idée occidentale. Léontiev prônait l'alliance des Russes, appelés à sauver l'Europe décadente et libérale, avec les peuples asiatiques de religions non chrétiennes. L'objectif de cette gigantesque alliance : barrer la route à l'esprit délétère du libéralisme occidental.

KONSTANTIN LÉONTIEV
Bizantinismo e mondo slavo,
Edizioni all'insegna del Veltro, Parma, 1987, 190 p.,
***Vouloir* juillet-août 1989.**

proza) avec Belov, Chouchkine, Astafiev, Abramov, Solooukhine ou Raspoutine.

À l'origine de la tendance traditionaliste, on trouve l'Union panrusse sociale-chrétienne de la libération du peuple (*Vskhson*), alliance fondée dans la clandestinité en février 1964 par Igor Ogourtsov, Evguéni Vagin et Léonid Borodine, qui se réclamaient de la pensée de Nicolas Berdiaev. Ce groupe fut totalement décapité en 1968 par un régime brejnévien qui tolérait cependant le développement de tendances russophiles.

En 1965, la société « Racines » (*Rodina*), fondée par plusieurs centaines d'étudiants en architecture de l'université de Moscou après un pèlerinage dans les cités de l'ancienne Russie, Zagorsk, Souzdal et Vladimir, était officialisée. Peu après était réalisé le film très controversé d'Andreï Tarkovsky, *Andreï Roublev*.

Préserver l'héritage russe

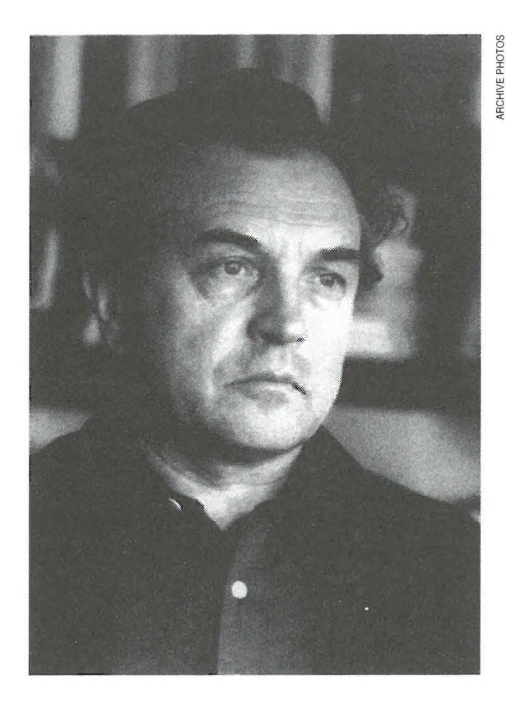
En juillet 1965, était fondée la très officielle Société panrusse pour la préservation des monuments historiques et culturels (*Vserossik ogo Obchetsv-koié Okhrany Pamiatnikov Istoruui kultury*) qui axait son action sur la préservation de l'héritage russe ce qui rejoignit les préoccupations des dissidents de l'intérieur.

Cette association non directement politique devait connaître un succès foudroyant. Dès 1966, elle compta trois millions d'adhérents, et plus de douze millions au début de 1977.

Au début des années 1970, le courant national influençait de puissants journaux comme *Molodaia Gvardia* (« Jeune Garde »), organe des jeunesses communistes, ou *Nash Sovremennik* (Notre Contemporain), revue publiée par la prestigieuse Union des écrivains de Russie.

L'Union des écrivains de Russie s'était en effet très vite laissée submerger par la vague montante des écrivains ruralistes dont les livres atteignaient des tirages énormes. Véritable pôle où se cristallisaient les éléments culturels russes perdus depuis l'avènement du bolchevisme, et toutes les traditions spirituelles et nationales refoulées par le matérialisme, elle était devenue le défenseur farouche des valeurs nationales, de l'identité du peuple et de l'État, de l'idée impériale et de la primauté du spirituel.

Héritiers d'Essenine, les ruralistes surent, avec Choukchine, se positionner dans une révolte contre le monde moderne à travers la critique radicale de la ville maudite.



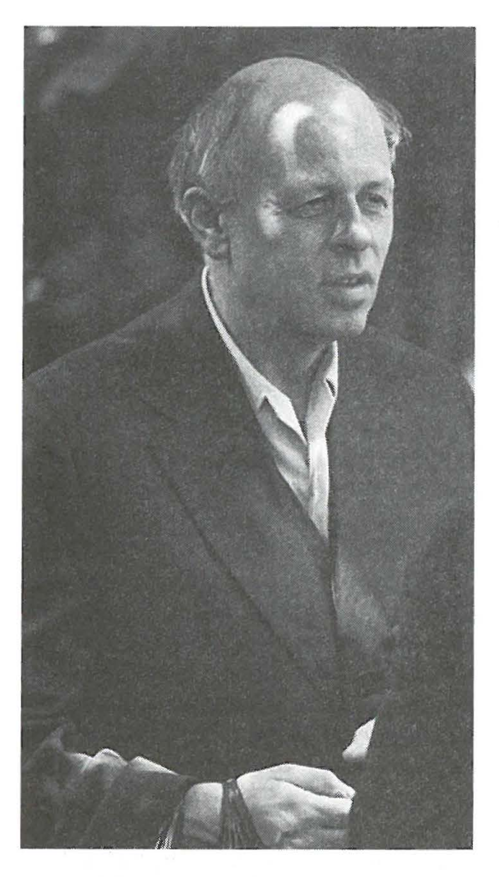
Alexandre Zinoviev : « Celui qui dira que nous sommes condamnés et que c'est pourquoi nous devons combattre jusqu'au bout (comme disent les Russes, tant qu'à mourir, il faut le faire en musique), celui-là ne sera pas un pessimiste. Ce sera un optimiste historique. L'optimisme historique signifie qu'on sait la vérité, si cruelle qu'elle soit, et qu'on est déterminé à se battre, quoi qu'il en coûte. L'optimisme historique ne compte sur rien ni personne, sauf sur soi-même et sur la bagarre ».
Nous et l'Occident,
l'Âge d'homme, Lausanne, 1981.

Le thème du retour à la « Terre-Mère », fréquent chez les ruralistes, se retrouve particulièrement chez Vladimir Solooukhine. Né en 1924 à Alepino, fils d'une vieille famille paysanne, ancien combattant de la Guerre patriotique, il s'imposa dès 1957 comme l'un des plus grands écrivains russes de sa génération. Avec *Sur les Chemins de Vladimir* et autres romans, il sut introduire un vaste public au cœur de la Russie éternelle, celle des travaux des champs, des fêtes agraires, de la famille traditionnelle, des jeux d'enfants et des premières amours.

National-communisme

Vassili Bélov appartient à la même veine, ainsi que Victor Astafiev, ancien secrétaire général de l'Union des écrivains d'URSS, né en Sibérie en 1924, qui est connu pour ses contes pour enfants, ses nouvelles de guerre, ses romans sur les campagnes et les villages russes.

Bénéficiant de la complaisance discrète du puissant Mikhaïl Souslov, ce fut en toute liber-



Andreï Sakharov (1921-1989). Physicien éminent. Manifeste son opposition au régime dès 1968. Prix Nobel de la paix en 1975. Assigné à résidence en 1980. Libéré en 1984.



SIPA

Alexandre Soljenitsyne (né en 1918). Condamné en 1945 à huit ans de travaux forcés. Prix Nobel de littérature en 1970. Il publiera en 1973 **L'Archipel du Goulag**.

té que « néo-staliniens » et « néo-russophiles » purent, avec notamment Victor Chalmaev et Mikahaïl Lobanov, organiser des campagnes contre l'esprit bourgeois, et les idées cosmopolites de la très officielle revue *Noviy mir*.

Mais bientôt ce « national-communisme » par trop hétérodoxe qui avait poussé l'audace jusqu'à soutenir Alexandre Soljenitsyne, commença d'inquiéter. En novembre 1970, le directeur de *Molodaia Gvardia*, Anatolii Nikonov fut limogé. Dans un article retentissant paru le 15 novembre 1972 dans *Literaturnaya Gazeta*, Alexandre Yakovlev, principal idéologue du Parti dénonça le poids d'une « idéologie réactionnaire », dans les arts, la littérature et l'historiographie.

Les « nationaux-communistes » étaient ainsi consacrés en tant qu'opposition interne au régime, une opposition qui devait se radicaliser avec la mort de Brejnev, la libéralisation amorcée par Andropov et Gorbatchev.

Le mouvement dissident de l'Intérieur était marqué par la personnalité de Vladimir Ossipov, fondateur en 1971 de la revue *Vetche* (« le tocsin »), ainsi nommée en souvenir du nom que s'était donné au Moyen Âge l'assemblée populaire de la cité libre de Novgorod. Né en 1938, Vladimir Ossipov, expulsé de l'université en février 1958, arrêté en octobre 1961, condamné à sept ans de camps de travail en février 1962, fut déporté au goulag, où il renonça définitivement au marxisme pour se convertir à la Russie et à la religion orthodoxe. Libéré, il rejoignit le groupe orthodoxe d'Anatolii Lévitine et du père Dimiti Doudko, lequel après avoir passé huit ans dans les camps staliniens était devenu le directeur de conscience d'Alexandre Soljenitsyne.

Dans sa revue, Ossipov se fit l'avocat d'un État multinational respectueux des identités culturelles. Partisan d'une révolution spirituelle, il ne croyait guère à la démocratisation prônée par la dissidence extérieure. Elle ne pouvait pour lui que conduire à l'anarchie et au chaos. Universelle et tolérante, Vetche conquit très vite une autorité morale dans la dissidence. Mais Ossipov fut de nouveau condamné à huit ans d'internement dans un camp de travail rééducatif à régime sévère.

C'est par l'intermédiaire de Chimanov, l'un des disciples hétérodoxes d'Ossipov, que se fit la jonction entre les dissidents de droite comme Léonid Borodine ou le Père Doudko, et les « nationaux-communistes ».

Personnage hors du commun par son héroïsme ascétique, Chimanov qui fut interné

ALEXANDRE SOLJENITSYNE

Il est clair que l'hostilité (de Soljenitsyne) au régime totalitaire s'inscrit dans un refus plus vaste de la civilisation matérialiste occidentale. Face à l'« européanisme » de la civilisation industrielle de troisième génération, Soljenitsyne dénonce une commune et mortelle « course aux biens » à l'Est comme à l'Ouest, et il se moque de l'eurocentrisme qui laisse croire que toutes les cultures humaines n'ont d'autre chemin à prendre que celui de l'industrialisation à outrance et de la démocratie juridique (où chacun mène sa propre expansion jusqu'aux extrêmes limites de son droit). Soljenistyne rejette le « modèle occidental », et l'Occident lui répond de plus en plus souvent avec hargne.

Profondément persuadé que les cultures récalcitrantes à l'Occident ne lui céderont pas, il met parmi ses cultures, à côté de l'Islam, de l'Inde et de la Chine, la Russie, cachée sous son fard idéologique. C'est la vieille idée de Spengler, mais repensée après une catastrophe de la condition humaine dont Spengler et ses contemporains n'avaient pas idée.

La grandeur de Soljenitsyne, c'est que sa vision globale, son penchant vers un régime théocratique, son appel angoissé à une « auto-restriction » de chaque nation passent toujours par l'appel à la personne humaine. Sa forme inférieure, laïque, est celle de l'*honneur*. L'honneur consiste à ne pas souiller son âme, à être victime plutôt que bourreau : c'est à l'honneur que fait appel le colonel Vorotyntsev dans *Août 14* ; l'honneur exige de « ne pas vivre selon le mensonge ». Mais la forme supérieure, positive, de cet appel est le *sacrifice*. L'honneur rapproche les héros soljenitsyniens de ceux de l'Antiquité, des stoïciens ou de Socrate. Le sacrifice les appelle à une sainteté chrétienne.

GEORGES NIVAT

Soljenitsyne, Paris, Seuil, 1980.

J.-L. TREMBLAIS

Mathématicien de réputation mondiale, Igor Chafarevitch est né en 1923. Membre-correspondant de l'Académie des Sciences de l'URSS depuis 1958, membre honoraire de l'Académie nationale américaine des Sciences, docteur honoris causa *de l'Université Paris-Sorbonne, compagnon de Soljenitsyne, il fut suspendu en 1969 pour sa défense des droits de l'homme. Son livre* La Russophobie, *tentative pathétique de réappropriation du passé russe, où d'aucuns ont cru déceler des relents d'antisémitisme, a été traduit en français aux Éditions Chapitre Douze en 1993.*

durant 14 ans dans un asile psychiatrique, pensait que l'utopie communiste étant irrémédiablement condamnée, la Russie devait se préparer à affronter un danger plus terrible encore, représenté par l'occidentalisme libéral, contre lequel il convenait de lutter en s'appuyant sur un parti communiste démarxisé et christianisé...

Ces positions, qui ont été brillamment reprises par Alexandre Prokhanov, animateur de l'hebdomadaire *Dyenn* jusqu'à son interdiction en octobre 1993, ou par le philosophe Alexandre Douguine, ne font pourtant pas l'unanimité.

Il faut d'ailleurs se garder de confondre l'agitation politique qui retient l'attention des médias et l'intense débat d'idées qui se poursuit dans les universités ou les cercles de réflexion. On en chercherait en vain l'équivalent aujourd'hui ailleurs qu'en Russie.

BORIS BOLDYREV

Il n'existe aucune étude sérieuse sur l'histoire des idées nationales en Russie (ex-URSS). Malgré un titre provocant et inexact, on peut se reporter cependant à l'enquête récente de l'historien libéral Walter Laquer, *Black Hundred, The Rise of Russian fascism*, Harpers Collins, New York, 1993.

LA PHILOSOPHIE POLITIQUE EN RUSSIE AUJOURD'HUI

L'état de la philosophie dans la Russie actuelle est caractérisé par un pluralisme sans limites. Toutes les forces intellectuelles et politiques peuvent y élaborer leurs théories propres, les discuter ouvertement et les diffuser dans le public. Ces jeunes cercles, dynamiques, tentent par tous les moyens d'étayer ces discussions, de porter le débat au-delà des frontières et d'entretenir des contacts permanents avec des philosophes étrangers. La droite nationale russe a organisé un congrès international, auquel le Français Alain de Benoist a participé. Le rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Dyenn* (tirage : 100 000 exemplaires), l'écrivain Alexandre Prokhanov, a dit, au cours de sa conférence de presse : « *Les conservateurs de l'Ouest sont aujourd'hui les invités des conservateurs russes.* » Autre sujet d'étonnement : un quotidien libéral, dont le tirage est de 200 000 exemplaires, consacre une page entière aux interprétations de la pensée d'Ortega y Gasset. Si cette publication populaire, la *Nezavizimaïa Gazeta* (Journal indépendant), traite de cette thématique alors que la lutte de tous les jours est ardue, devant cette économie de concurrence de facture libérale qui est une nouveauté en Russie, c'est une preuve que les journalistes russes estiment que leurs lecteurs ont des préoccupations de haut niveau.

Le philosophe le plus prisé dans cette Russie en phase de transition est incontestablement Max Weber. Une table ronde publiée dans les colonnes de *Voprosi Filosofii* sur l'« éthique du travail comme problème de la culture patriotique » a connu un écho inattendu dans les médias. Résumé du commentateur de *Moscow News* : « *La religion prend sa revanche dans la philosophie, dans l'éthique et dans la pensée économique* ». La pensée de Max Weber établit un pont entre la religion et l'économie, ce qui fascine les Russes d'aujourd'hui. « *Nous n'avions pas compris, en Russie soviétique, que le capitalisme reposait sur une éthique du travail très particulière, que la Réforme avait mise à l'avant-plan* », pense le professeur J. Davidov, bon connaisseur de la sociologie allemande. Si, dans la Russie d'aujourd'hui, on se représente le capitalisme comme une idéologie de pillards, visant à mettre à sac les propriétés de l'État, on imagine dans la foulée que l'on vivra bientôt dans un affreux chaos, comme dans les années qui ont suivi 1917. Le concept wébérien de *Beruf* (de « profession/vocation »), dérivé du sens que lui a conféré Luther à l'époque de la Réforme, implique d'accomplir envers et contre tout son devoir ; en cela, réside la mission éthique suprême de l'homme, plongé dans l'existence historique. Cette vision luthérienne/wébérienne du devoir confère ensuite un sens religieux au travail quotidien. La presse libérale de masse à Moscou propage cette éthique, en se réclamant de Max Weber.

Les thématiques habituelles du conservatisme – la religion, la nation, l'histoire – sont au centre des préoccupations des philosophes russes d'aujourd'hui.

ANATOLI FRENKIN

Professeur au département de philosophie politique de l'Institut de Philosophie de l'Académie des Sciences de l'ex-URSS. Anatoli Frenkin a publié en 1992 à Munich un essai remarqué, *Was ist Rechts ?* (Qu'est-ce que la droite ?). On lui doit entre autre une analyse de la philosophie politique russe dans la revue *Criticon*, traduite en langue française dans la revue *Vouloir*, dirigée par Robert Steuckers.

SLAVOPHILES ET OCCIDENTALISTES

Quelle est la nature de « l'âme russe » ? Quelle voie historique la Russie doit-elle emprunter ? La polémique, autour de ces thèmes, qui s'est installée au XIXe siècle entre « occidentalistes » et « slavophiles » traduit le premier grand clivage qu'ait connu l'opinion publique en Russie. Ces courants d'idées, tout deux d'essence oppositionnelle, disparaissent, au moins formellement, avant la fin du siècle dernier. Mais les questions qu'ils ont soulevées ont largement survécu aux protagonistes. Des idées sont empruntées aux uns et aux autres : les nationalistes et les traditionalistes puisent des éléments chez les slavophiles tandis que les libéraux et la gauche se réclament volontiers des occidentalistes. Au-delà de la question des réformes sociales et politiques, les occidentalistes et les slavophiles soulèvent chacun à leur manière un grand problème métaphysique : celui de l'identité de la Russie et de sa conscience nationale : qui sommes-nous ? Quel est le sens de notre existence en tant que nation ?

En 1836 paraît la *Lettre philosophique* de Piotr Tchaadaiev. Idéologiquement proche des Décembristes, ces officiers « libéraux », dont le complot avait été écrasé en décembre 1825 par Nicolas Ier, Tchaadaiev dresse dans sa lettre un « sombre réquisitoire » contre la Russie : *« Nous n'appartenons à aucune des grandes familles du genre humain* [...] *nous ne vivons que dans le présent le plus étroit, sans passé, sans avenir* [...] » Selon Tchaadaiev, la Russie n'a donc rien apporté aux autres nations. Faute de passé, une seule voie s'ouvre à elle, si elle veut avoir un avenir : elle doit renoncer à sa « religion byzantine », se convertir au catholicisme et imiter l'Occident.

Publiée par la revue *Télescope*, la lettre soulève de vives réactions. Le poète Alexandre Pouchkine réplique : *« Le réveil de la Russie, le développement de sa puissance, sa marche vers l'unité... quoi ? Tout cela ne serait pas de l'histoire ?... Et Pierre le Grand qui est à lui seul une histoire universelle ? Et Catherine II qui a placé la Russie sur le seuil de l'Europe ? »*

Deux courants d'opinions s'opposent : c'est la naissance des occidentalistes et des slavophiles. Les premiers adoptent les vues de Tchaadaiev. Sa lettre est *« un coup de feu dans les ténèbres »* s'écrie Alexandre Herzen. Vissarion Bielinski deviendra le champion des occidentalistes.

Les slavophiles, eux, se révoltent violemment contre de telles thèses. Parmi eux Khomiakov, Ivan et Pierre Kireievski, Youri Samarine, en attendant Dostoïevski. À leurs yeux, la Russie a un passé, beau et glorieux ; chaque nation du reste a sa culture propre ; celle de la Russie a été déterminée par la religion orthodoxe. Quant à l'état déplorable du pays, il est dû aux réformes de Pierre le Grand, qui a orienté la Russie dans une voie qui n'était pas la sienne.

Pourtant, les occidentalistes sont tout aussi patriotes que les slavophiles, et ces derniers ne sont aucunement antieuropéens. La revue publiée par le slavophile Iva Kireievski a, d'ailleurs, pour titre *L'Européen*. Mais ils considèrent que la Russie a son propre parcours à accomplir. Elle a sa raison d'être et doit développer sa propre civilisation.

Leur querelle est en fait d'essence religieuse. Berdiaeff l'exprimera de la façon la plus nette en disant que c'est une querelle entre une culture spirituelle et une civilisation mécaniste.

Les occidentalistes souvent athées, imprégnés des idées de penseurs tels que Proudhon et Saint-Simon, ont pour héros les jacobins français. Ils s'écartent rapidement de leur libéralisme initial au profit des idées socialistes. La revue *Annales de la patrie*, animée par Bielinski, devient leur principale tribune. Au nom du socialisme, Herzen met en cause la société bourgeoise occidentale dans ses *Lettres de la rue Marigny* qu'il écrit lors de son exil en France, en 1847. Au nom du *« réalisme »*, Bielinski définit la littérature comme une forme d'engagement social (Sartre n'a rien inventé). Il accuse Nicolas Gogol d'avoir *« trahi sa mission d'écrivain »* : Gogol était en effet convaincu que l'amélioration de la société passait par le perfectionnement intérieur de l'homme plutôt que par une révolte contre l'ordre établi.

La « gauche occidentaliste » se lance dans une surenchère continuelle. Se contenter de critiquer les réformes sans les rejeter en bloc relève à ses yeux d'une attitude réactionnaire. En fait, à partir des années 1870, les successeurs des premiers occidentalistes adoptent la doctrine populiste selon laquelle la solution aux problèmes de la Russie se trouve entre les mains des paysans, dont la vocation est de construire le socialisme. Après une infructueuse *« croisade vers le peuple »* en 1874, les populistes préconisent une forme d'action violente. La révolution, décidément, ne viendra pas des masses mais sera le fait d'un groupe de révolutionnaires professionnels. Théorie qu'appliqueront les terroristes de la « Volonté du peuple », puis, sous une forme différente, les bolcheviks.

La révolution de 1917 mettra enfin tout le monde d'accord.

Ce n'est que vers le milieu des années 1960, lors du « dégel » khrouchtchévien, qu'apparaît dans la littérature un courant « néo-slavophile ». Allant à l'encontre de l'idéologie communiste, ses adeptes soutiennent la thèse d'une culture nationale et tentent de retrouver un passé afin de renouer le lien du temps rompu par la révolution. C'est parmi eux qu'émergent les écrivains « ruralistes » tels que Belov, Astafiev, Raspoutine... Dénonçant les dégâts de la collectivisation, ils estiment que seul le monde paysan a sauvegardé les richesses spirituelles du passé.

Une décennie plus tard, dans les années 1970, le mouvement des « dissidents » bat son plein. Ils militent pour les droits de l'homme, pour le respect des accords d'Helsinki ou, tout simplement, pour le respect de la Constitution.

C'est « l'âge d'or » du Samizdat. Le professeur de logique Alexandre Zinoviev, dans ses livres *L'Avenir radieux* et *Les Hauteurs béantes*, emploie l'arme de l'ironie et de la dérision contre la « nouvelle société » communiste.

Sakharov, infatigable défenseur des droits de l'homme, dénonce les arrestations abusives ; Soljenitsyne dévoile l'existence et décrit toute l'horreur de l'*Archipel du Goulag*. Les deux hommes deviennent des autorités morales incontestables, aussi bien en URSS qu'à l'étranger.

Sakharov est un libéral, un réformiste convaincu comme il se définit lui-même (*« Mon pays est le monde »*). C'est un humaniste pour lequel l'avenir du monde dépend de notre sagesse, dont la manifestation concrète doit être *« la capacité de surmonter la division de l'humanité au nom de l'homme et de ses droits »*. Sakharov croit encore au Progrès. Ses opinions paraissent faire écho à certaines idées des occidentalistes du siècle dernier. Mais Sakharov est également hostile aux changements révolutionnaires qui *« aboutissent toujours au déferlement massif des souffrances, des actes arbitraires, de l'horreur »* ; or, c'est bien l'opinion que professaient les slavophiles. Il se prêtera au jeu de Gorbatchev en devenant député en 1989 ; sa première tâche sera alors de militer pour l'abrogation de l'article 6 de la Constitution qui faisait du parti communiste le parti unique. Soljenitsyne, lui, est profondément croyant et patriote. Il s'élève contre ceux, en Occident ou en Russie, qui font porter à son peuple la responsabilité du communisme, et présentent la barbarie stalinienne comme la continuation de la barbarie russe, et les Soviets comme les héritiers directs des Tsars. C'est la position que défend avec force son ami le mathématicien Igor Chafarévitch dans *La Russophobie*. Pour Soljenitsyne, il importe en fait de respecter le *« précieux pluralisme des cultures à travers le monde et leur légitime recherche de solutions sociales distinctes »*.

Il insiste surtout sur le rôle de la morale en politique et croit découvrir ce concept dans les profondeurs de l'âme du peuple russe. *« Le progrès, d'accord, mais en quoi ? »* écrit-il. *« Non, impossible de confier tous ses espoirs à la science, à la technologie, à la croissance économique »*. Certes, personne ne peut arrêter le progrès, mais *« il ne tient qu'à nous de ne plus voir le progrès* [...] *comme un flot de bienfaits illimités, mais comme un cadeau venu d'en haut qui soumet notre libre arbitre à une épreuve des plus ardues »*. Ce libre arbitre dont la Russie s'est trouvée si longtemps privée...

ALEXANDRE GEDILAGHINE

ENTRETIEN AVEC VLADIMIR VOLKOFF

« Il n'y a pas d'énigme russe »

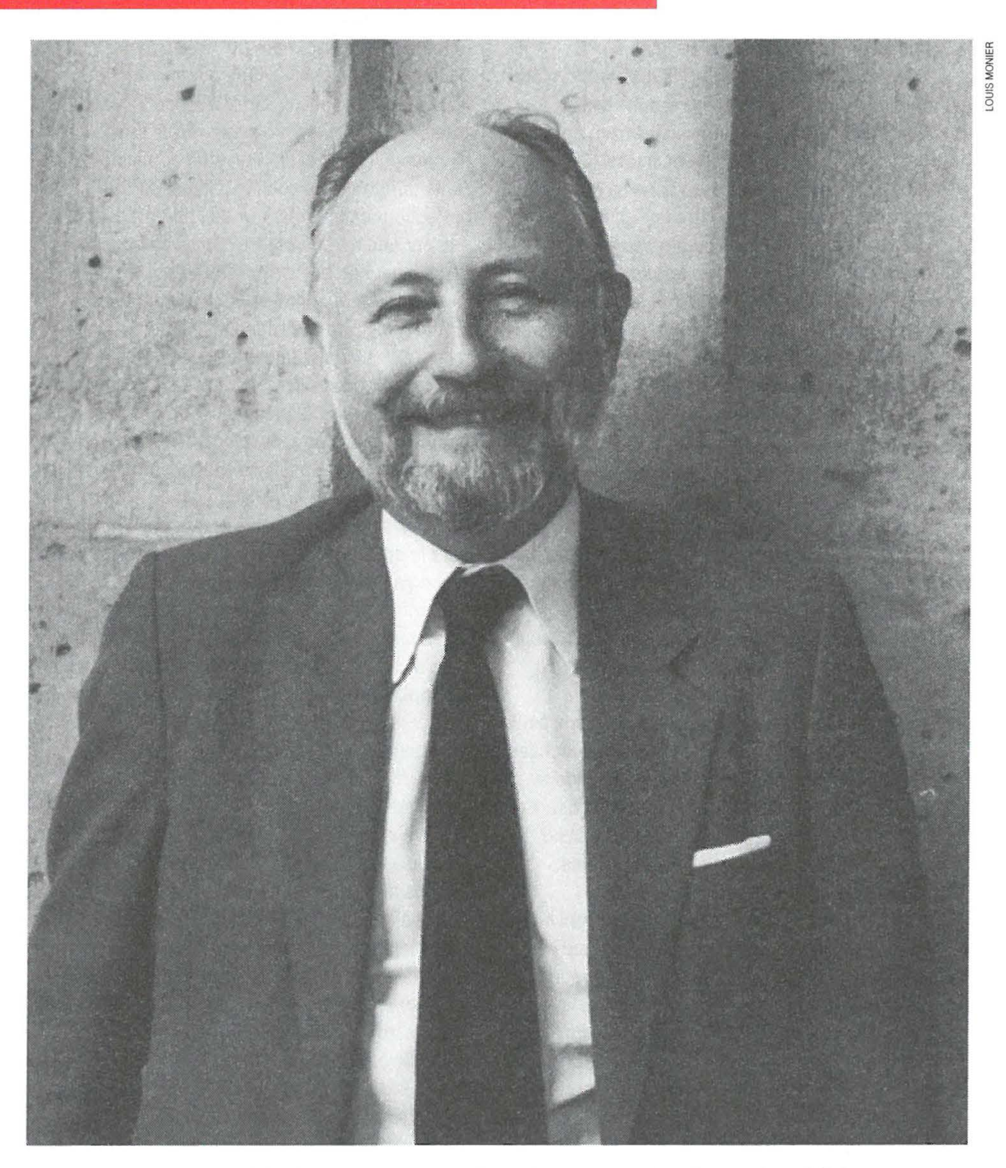
PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-JACQUES MOURREAU

La Russie revient sous son nom et avec son drapeau sur la scène mondiale. Ce retour suscite de nombreuses questions et réveille de vieilles interrogations. Romancier et historien, Russe autant que Français, Vladimir Volkoff répond.

Enquête sur l'histoire : ***Croyez-vous qu'il y ait une « énigme russe » ?***

Vladimir Volkoff : Il n'y a pas d'énigme russe, car il suffit d'interroger l'histoire et la géographie. Si énigme il y a, elle tient dans les motifs qui poussent certaines personnes à dire ou écrire n'importe quoi. Un exemple récent : dans le superbe catalogue édité à l'occasion de l'exposition sur « l'Orfèvrerie russe » organisée au Petit-Palais, j'ai découvert que le prince Ladislas de Pologne serait monté sur le trône de Russie et qu'Ivan le Terrible aurait massacré les boyards par milliers, lesquels boyards n'ont jamais été qu'une cinquantaine.

La compréhension du passé de la Russie réclame de porter attention à sa physionomie géographique. À moins de considérer que ses limites sont l'Atlantique et le Pacifique, d'une part, l'Arctique, la Méditerranée et l'océan Indien, de l'autre, la Russie n'a pas de fron-



LOUIS MONIER

Pour Vladimir Volkoff, lorsqu'il n'y a plus de monarchie, la Russie se défait.

tières naturelles. On sera avisé de bien vouloir admettre cette particularité. On sera sur la bonne voie en acceptant de retenir que la Russie a eu plusieurs capitales en mille ans – Novgorod, Kiev, Souzal, Moscou et Saint-Pétersbourg – dont trois sont restées majeures.

Il est banal de rappeler que le destin russe s'accomplit sur un espace immense. Il l'est moins de dire que l'histoire sert de géographie à la Russie, laquelle n'est pas une nation, mais un empire. Il n'y a pas de nation russe, mais il y a les peuples russes. La question ukrainienne le montre bien.

L'histoire est le cadre du destin russe. Elle explique toute l'importance de la monarchie qui en a été la colonne vertébrale. Vous pouvez, à la limite, imaginer la France se faire sans ses quarante rois. Mais la Russie sans la monarchie ne serait pas. Lorsqu'il n'y a plus de monarchie, la Russie se défait.

Plus de Russie ?

Lorsque nous disons « la Russie », nous voulons dire aussi la Sibérie, l'Ukraine, la Biélorussie. Aujourd'hui, le mot de Russie ne signifie plus rien. Preuve : pour qualifier ses compatriotes, Boris Nicolaévitch Eltsine ne dit plus *« russes »*, mais *« russiens »*. D'un point de vue strictement ethnique, les Ukrainiens, les Russes et les Petits Russes appartiennent au même groupe, pas les Mongols. Or, aujourd'hui, Mongols et Russes relèvent d'une même organisation administrative, alors que les Ukrainiens et le Biélorussiens appartiennent à une autre. Linguistiquement, la question est encore plus complexe. Savez-vous que peu d'Ukrainiens parlent l'ukrainien…

Plus d'identité russe ?

Bien sûr que si, mais cette identité russe est nomade sur l'espace de l'empire russe. Contrairement à la France, la Russie n'a pas un centre de gravité. Lorsqu'il fait de Pétersbourg sa nouvelle capitale, Pierre le Grand choisit le site le plus excentré. Imagineriez-vous Napoléon III portant sa capitale à Sedan ? Le cadre russe n'est pas géographique, il est historique.

À l'œil de l'Européen occidental, l'histoire russe apparaît marquée par la discontinuité : la Russie de Novgorod, la Russie de Kiev, la Russie sous le joug tartare, la Russie de Pierre le Grand, la Russie des Romanov, la Russie soviétique…

La continuité russe est autre. Elle s'alimente de l'orthodoxie, de la langue et de la monarchie.



JEAN-LOUP CHARMET

Ivan le Terrible (1530-1584). Un grand tsar calomnié ?

Dans l'Ouest européen, la compréhension de l'histoire russe semble perpétuellement faussée par une connotation d'exotisme. Comment l'expliquez-vous ?

Cela commence avec Voltaire, continue avec Custine, puis avec *Michel Strogoff* de Jules Verne. L'Europe des Lumières regarde la Russie comme une terre exotique. Cela tient à la fantaisie, à la prétention de juger selon ses propres normes et à la distance.

Où commence l'Europe ? Où se termine-t-elle ? *« De l'Atlantique à l'Oural »*, la formule gaullienne n'a aucune signification géographique, l'Oural étant loin de constituer une césure. L'Europe n'est qu'un *« petit cap de l'Asie »*. La Russie appartient à l'Eurasie. Pendant mille ans, elle s'est battue, a préservé l'Europe et a épongé les assauts asiatiques. Elle a connu le joug tartare durant trois siècles. Des Tartares, elle a gardé certaines mœurs (le terem, le pal…).

La rupture avec l'Europe tient à l'arrivée des Tartares qui détruisent Kiev et isolent la Russie. J'en veux pour preuve les relations que la Russie kiévienne entretient jusque-là avec le reste de l'Europe. Toutes les filles de Iaroslav, le fils de saint Vladimir, épousèrent les fils de princes européens. Anne devint reine de France à Reims. Son mariage avec Henri Ier fut d'ailleurs une mésalliance pour cette princesse élevée à Kiev, *« la mère des villes russes »* et l'une des plus prestigieuses capitales du temps.

Et l'appartenance à l'orthodoxie, à « la vraie foi » ?

Les graves effets de la rupture entre Rome et Byzance vont peser plus tard. Rome marquera une certaine aigreur et tiendra les tenants de l'orthodoxie pour des « schismatiques » et des « rebelles ». Les chevaliers allemands défaits par Alexandre Nevski, le prince de Novgorod, sur les glaces du lac Peipous (1242), sont mandatés par Rome pour la conversion par le glaive d'une croisade. Nous sommes là au cœur d'un antagonisme qui perdure. Voyez la campagne de désinformation sur la Serbie…

La thèse du « malheur russe » procède-t-elle de la même intention ?

Il s'agit d'une mystification. Le thème est accrocheur et les journalistes savent bien que le public s'intéresse plus aux catastrophes qu'aux trains qui arrivent à l'heure. À considérer les mille ans de la Russie, l'histoire comporte des pages rouges de sang, des massacres, des horreurs. Mais à regarder les guerres de religions en France, la guerre des Deux-Roses en Angleterre, la guerre de Trente Ans en Allemagne, la Guerre civile en Espagne, la Terreur révolutionnaire en France, les massacres pendant et après la Commune de Paris ou la condamnation au bûcher de Jeanne d'Arc par des évêques, la Russie n'est pas une exception.

Les premiers drames de la Russie tiennent peut-être au fait que les Rurikides n'ont pas instauré la primogéniture. Jusqu'aux princes de Moscou, c'est-à-dire pendant trois à quatre cents ans, la Russie a vécu sous le système des apanages. Ses princes se sont entre-dévorés. L'Occident n'a-t-il pas connu la querelle des fils de Charlemagne ? La couronne française n'a-t-elle pas été disputée longtemps par les Plantagenêts ? Et la longue querelle des Armagnacs et des Bourguignons…

La Russie a également ignoré la loi salique. Ce fut un bienfait, car il permit aux femmes de régner et nous eûmes de grandes impératrices.

L'histoire russe échappe à une fatalité du malheur. Songez au règne de saint Vladimir. Ce fut un temps heureux où la Russie vécut l'éblouissement du christianisme. Songez aussi au règne d'Ivan III, le rassembleur des terres. À celui d'Ivan le Terrible. Certes, les dernières années du règne de ce grand souverain furent assombries, mais n'en a-t-il pas été de même pour Louis, le Roi-Soleil ? Grand aussi fut le règne de Catherine. De cette impératrice, il n'a souvent été retenu que le fait qu'elle avait du tempérament (tant mieux), en oubliant qu'elle a excellemment servi l'Empire. D'aucuns lui reprochent d'avoir confirmé le servage – qui n'était pas

l'esclavage – et renforcé les prérogatives de la noblesse. Vrai et faux. La noblesse russe, assez différente de la française, était au service du tsar. Noble, en russe, veut dire « homme de service ».

Le XIXe siècle est un « siècle d'or » à tous points de vue. La Russie administre une raclée à Napoléon. Elle porte ses frontières jusqu'au lac Balkbach, aux portes de la Chine. Avec Pouchkine, Gogol, Dostoïevski, Tolstoï, Lermontov, Glinka, Moussorgski, Tchaïkovski, Répine, Bilibine, Diaghilev, elle brille par les lettres, la poésie, la peinture, la musique, la danse. Elle bouillonne dans le domaine des idées avec des penseurs comme Berdiaev et Serge Boulgakov, et le conflit des slavophiles et des occidentalistes… À la faveur de la guerre, la Révolution va briser tout cela.

Où est le malheur russe ? Jusqu'à 1917, il est surtout dans les caricatures nées de la frustration de l'intelligentsia radicale, dans la propagande des agitateurs exilés qui s'astreignent à « noircir » leur patrie. Avant Lénine, Tourgueniev a pratiqué ce dénigrement. Après 1917, le malheur russe devient effectif. La Révolution – utopie devenue cauchemar – se fait destructrice et sanguinaire. Elle éreinte la paysannerie et s'applique à l'élimination des élites, supprime les pères et interdit aux fils de poursuivre leurs études. Malgré la dictature rouge qui a duré plus de soixante-dix ans, la Russie a cependant pu voir surgir la figure miraculeuse d'un Soljenitsyne.

La formation des stéréotypes négatifs s'alimenterait-elle de la disposition des Russes à l'autodénigrement ?

D'une certaine façon. Une anecdote en fournit l'illustration. Allez savoir pourquoi, en France, au XIXe siècle, les Russes passaient pour des *« mangeurs de chandelles »*. Persuadé de la véracité de cette fable, un Français offre une chandelle à son ami russe. Celui-ci, plutôt que d'éclater de rire, remercie courtoisement et ajoute : *« Cette chandelle est si belle que je la consommerai dimanche. »*

Les Russes ont souvent laissé dire. Ils se sont joués de leur propre créateur. La comtesse de Ségur, créatrice du brave *Général Dourakine* – *dourak* en russe veut dire « idiot » – est née à Saint-Pétersbourg. Elle est la fille du comte Rostopchine, le gouverneur de Moscou.

Vos figures préférées de l'histoire russe ?

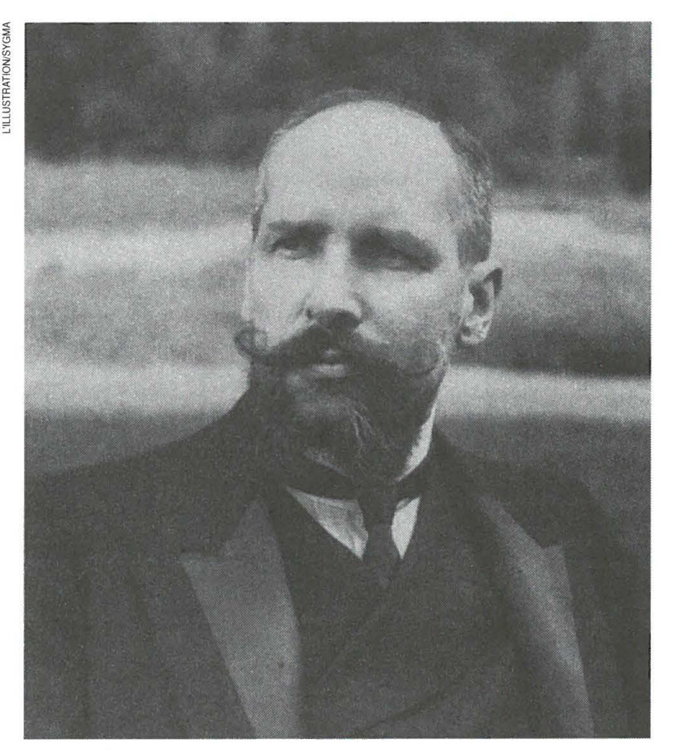
Saint Vladimir, bien sûr, les impératrices Catherine et Elisabeth. Cette dernière a supprimé la peine de mort. En France, à la même époque, on suppliciait Damiens en faisant couler du plomb fondu dans ses blessures, avant de l'écarteler. J'aime assez Alexandre Ier, bien qu'il se soit considéré comme « républicain dans l'âme », Nicolas Ier qui n'a fait pendre que cinq hommes au lendemain de la révolte décembriste, a traité Pouchkine avec douceur, protégé Gogol et gracié Dostoïevski. Alexandre III aussi mérite d'être salué. Alors que son père était tombé sous les coups des terroristes, il se promenait tout seul avec son chien dans le parc de sa résidence au bout de dix ans de règne. Il avait compris la spécificité russe. Hélas, il n'a régné que douze ans. Je retiens également le général Souvorov qui écrivait des lettres au Vendéen Charette, le poète Lermontov, le très grand Stolypine…

Et Dostoïevski ?

Le plus russe des écrivains russes est très cher à mon cœur. Il montre que la Russie oscille entre la léthargie et le déchaînement des passions, que les Russes sont portés à l'excès et ignorent la mesure. Mais il faut lire aussi Tolstoï dont se réclame Soljenitsyne, car les contrastes entre ces deux géants permettent de comprendre le peuple russe.

De Pierre le Grand et de Staline, vous ne dites rien ?

Pierre le Grand est un paradoxe. Il faudrait des heures pour cerner le profil de cette figure colossale à tous égards, très russe et pourtant séduite par le rigorisme du protestantisme germanique. Son terrible duel avec Charles XII de Suède est une épopée fabuleuse. Quant à Staline, il est d'abord l'incontestable vainqueur de la plus grande guerre jamais livrée sur la surface de la terre. Ce personnage qui a su si bien manœuvrer Roosevelt et Churchill, a fait tuer le plus grand nombre d'Allemands et imposé un lourd tribut de sang au peuple russe. Comme Catherine II qui était née allemande, ce Géorgien qui parlait russe avec un fort accent, s'était reconnu dans la grandeur de l'empire russe. Sa relation au passé de la Russie était si forte qu'il souffrait des anciennes défaites russes et parlait du désastre de Port-Arthur comme d'une humiliation personnelle, ce qui explique son attitude à l'égard des Japonais et les lourdes compensations exigées à Yalta.



L'ILLUSTRATION/SYGMA

Pierre Stolypine (1862-1911). Nommé Premier ministre (juillet 1906) en pleine crise révolutionnaire, il écrasera les rebellions. Il saura ensuite gouverner avec la représentation nationale et entreprendra une immense réforme en faveur des paysans. Assassiné en 1911, son destin a été longuement évoqué dans **Enquête sur l'histoire** ***n°7 (Les grands crimes politiques).***

Permanence de l'idée impériale ?

Incontestablement. L'historien Tikhomirov dit de la monarchie russe que le monarque y est *« l'incarnation et le gardien de l'idéal du peuple »*. Tous les monarques doivent être jugés selon ce double critère. À l'instar de Pierre le Grand, Staline a tenté de remplir ces conditions à son propre avantage. Mais il s'est trompé d'idéal, car l'idéal russe est fondamentalement chrétien. Il a été, en quelque sorte, un tsar illégitime…

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-JACQUES MOURREAU

Vladimir Volkoff a publié notamment *Vladimir, le soleil rouge* (L'Âge d'Homme, 1981), biographie du fondateur de la Russie orthodoxe ; *Les Faux tsars* (De Fallois/L'Âge d'Homme, 1991). Son roman *Le Berkeley à cinq heures* vient de paraître aux Éditions de Fallois/L'Âge d'Homme.

ITINÉRAIRE NOSTALGIQUE

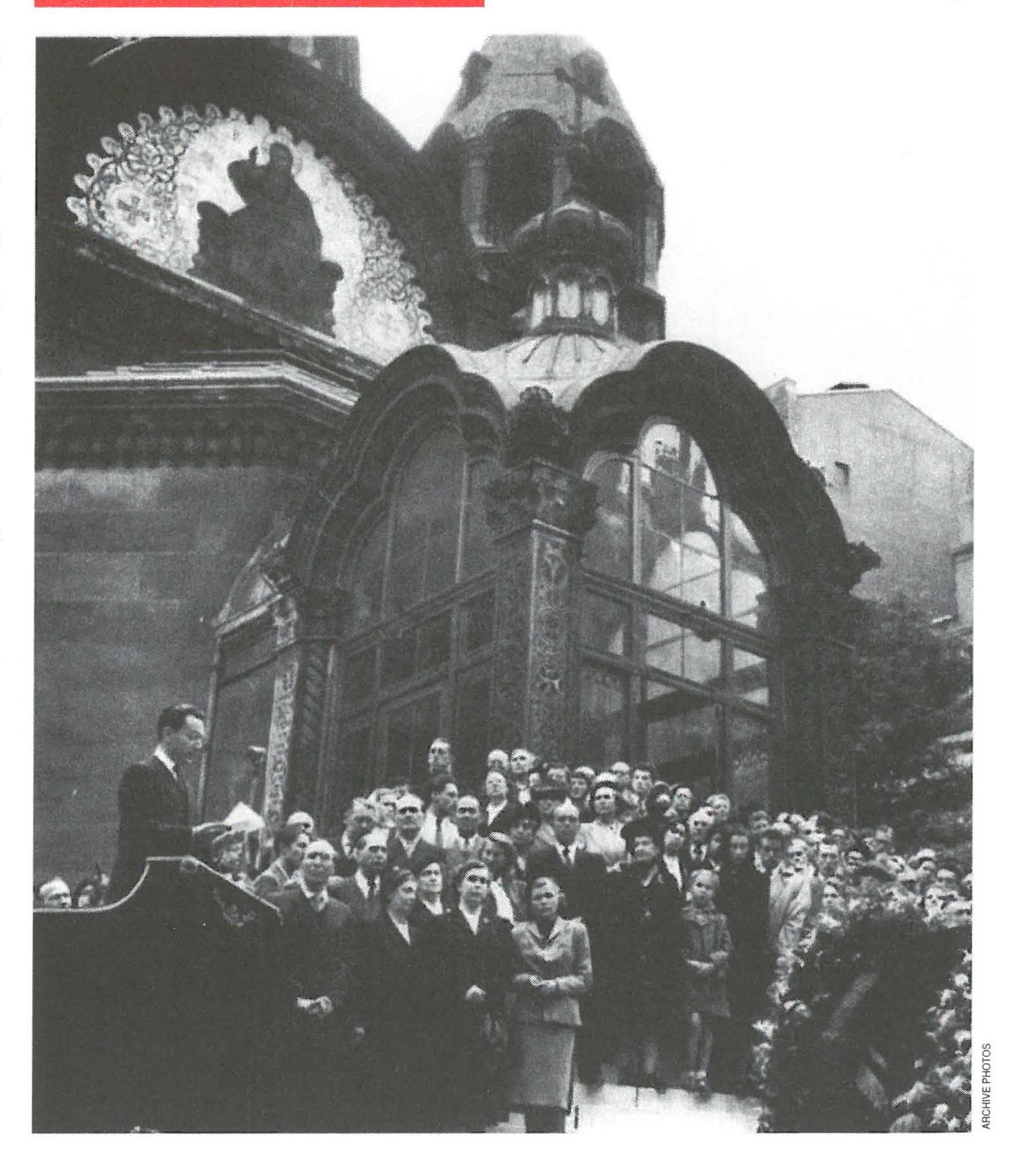
Promenade dans le Paris des Russes

PAR MACHA MANSKI

Samovars, blinis, vodka et authentique bœuf Strogonoff, églises orthodoxes, musées, souvenirs des grands-ducs exilés, des écrivains maudits et des danseurs étoiles. On trouve tout cela à Paris. Visite guidée.

À regarder couler la Seine sous le pont Alexandre III, on ne s'imagine peut-être pas sur les bords de la Moscova. Et pourtant, c'est en l'honneur du tsar, père de l'alliance franco-russe de 1891 que ce pont fut ainsi nommé, cinq ans plus tard. Faisons quelques pas. Nous voici sur les Champs-Élysées. Les cosaques ne bivouaquent plus ici comme en 1814, mais ils nous ont laissé un souvenir. « *Bistro, bistro* » : vite, vite, lançaient-ils aux tenanciers des estaminets qui tardaient à les servir. Le mot a fait souche.

Après une pensée nostalgique pour le naufrage de la piscine Deligny, hantée, dit-on, par le fantôme de **Gabriel Matzneff**, allons chiner chez les bouquinistes sur les quais de Seine, à la recherche de nos premières lectures. Qui trouverons-nous ? La **comtesse de Ségur**, née Rostopchine, bien sûr – *L'Auberge de l'Ange-Gardien*, ou *Le Général Dourakine*... Peut-être y dénicherons-nous quelques merveilleux gros livres qu'**Henri Troyat** consacre aux épi-



ARCHIVE PHOTOS

La cathédrale Saint-Alexandre-Nevski, rue Daru, dont la première pierre fut posée en 1859.

sodes tumultueux de l'histoire russe. Au dos de la jaquette des plus anciens apparaissait en petits caractères le véritable patronyme de l'auteur, **Lev Tarassov**, avec pour toute précision biographique : *« Né à Moscou en 1911. »* **Troyat-Tarassov** n'appartenait pas encore à l'illustre compagnie instituée par Richelieu en gardienne de nos lettres.

Laissons-nous guider vers Drouot, devant les boutiques des numismates. Ici dorment, depuis longtemps dévalués, les fameux emprunts russes qui firent la ruine d'un million et demi de Français. Au passage, un petit détour par la Bourse : n'est-ce pas dans la chambre d'un hôtel qui lui faisait face que **Gogol** commença d'écrire *Les Âmes mortes* ?

Les plus grands noms de la littérature russe du XIXe siècle sont, comme lui, passés par Paris : **Pouchkine**, **Tolstoï**, **Dostoïevski**... **Ivan Tourgueniev**, lui, s'était épris à Moscou de la cantatrice **Pauline Viardot**, la sœur de la **Malibran**, qu'il avait décidé de suivre dans la capitale française. Il s'éteignit quarante ans plus tard à Bougival, dans le curieux chalet aux allures d'isba qu'il s'était fait bâtir, en guise de cabinet de travail, face à sa propriété. Aujourd'hui, seul vestige au milieu du parc, la maison de rondins, emplie des souvenirs qu'y laissèrent **George Sand**, **Flaubert**, les **Goncourt**... est devenue le Musée Tourgueniev.

Réfugiés blancs

Au cimetière du Trocadéro, une étrange chapelle aux coupoles byzantines surmontées d'une croix orthodoxe. À l'intérieur, dans la pénombre, on distingue le buste d'une belle jeune femme : **Marie Bashkirtseff**. À dix-sept ans, pour suivre les cours de l'académie Julian, elle avait persuadé ses parents de s'installer à Paris. Atteinte de tuberculose, elle meurt à vingt-six ans. Son journal intime, publié après sa mort, lui attire une gloire posthume. Et **Barrès**, même, s'éprend de sa figure.

Rue Daru, en bordure de la plaine Monceau, voici les bulbes dorés de la cathédrale Saint-Alexandre-Nevski. La première pierre sera posée en 1859. La beauté des services religieux impressionne fortement la jeune **Anna Brancovan**, future **Anna de Noailles**, qui chaque dimanche assiste à la liturgie avec ses parents. Déjà les années 1900 se profilent.

Le public parisien va s'enthousiasmer pour les Ballets russes de **Diaghilev.** En 1909, au théâtre du Châtelet, **Anna Pavlova** danse *La Mort du cygne*. C'est un triomphe. L'année suivante, la troupe crée *Shéhérazade* à


JEAN-LOUP CHARMET

Nijinski et la Pavlova.

l'Opéra. **Nijinsky** est ovationné. **Chaliapine**, lui, a fasciné les mélomanes. La vogue de Montparnasse retentit à travers l'Europe. De jeunes artistes russes se pressent dans les ateliers des peintres. **Chagall**, **Soutine**, **Zadkine**, **Sonia Delaunay** sont encore des inconnus, et vivent sous les mansardes du quartier dans un dénuement extrême.

La Révolution de 1917 jette sur les routes de l'exil une cohorte de réfugiés blancs. Combattants des armées Wrangel et Denikine, civils de toutes origines transitent par Constantinople, Prague ou Belgrade, et pour la plupart gagnent Paris. **Joseph Kessel**, dans *Nuits de Princes*, a retracé le destin tragique de ces Russes, souvent confrontés à la misère, vivant d'expédients, ou exerçant les métiers les plus inattendus. Authentiques aristocrates métamorphosés en portiers de boîtes de nuit,


DR

Marina Grey, écrivain parisien dont l'œuvre chaleureuse est éclairée par la fidélité à son père, le général Denikine.

maîtres d'hôtel... Les chauffeurs de taxi russes sont légion : dans les années trente, on en compte pas loin de trois mille, pour la plupart anciens officiers de l'Armée Impériale. Les usines Renault accueillent à bras ouverts cette main-d'œuvre providentielle – près de trois millions d'hommes ne sont pas revenus de la Grande Guerre... En outre, ces anciens officiers, soldats ou cosaques des Armées Blanches ne sauraient être des instigateurs de grève ! Plusieurs milliers de Russes s'installent à Boulogne, aux portes mêmes des ateliers du constructeur automobile. **Nina Berberova** dans ses *Chroniques de Billancourt* met en scène, parfois avec dérision, ces Russes que l'exil a soudain prolétarisés.

Les premiers cabarets russes apparaissent à Pigalle. En 1926, on en dénombrera une centaine. Le plus célèbre est sans doute le *Caveau Caucasien*. Le *Yar*, la *Troïka*, *Shéhérazade* – le seul qui subsiste aujourd'hui – ne sont qu'à quelques pas. Guitares et violons se font entendre jusqu'à l'aube. Un chant tzigane, ou une vieille romance russe s'élèvent parfois. Là aussi le champagne est servi par d'anciens officiers, et les hôtesses, voire les chanteuses, sont peut-être princesses ou comtesses.

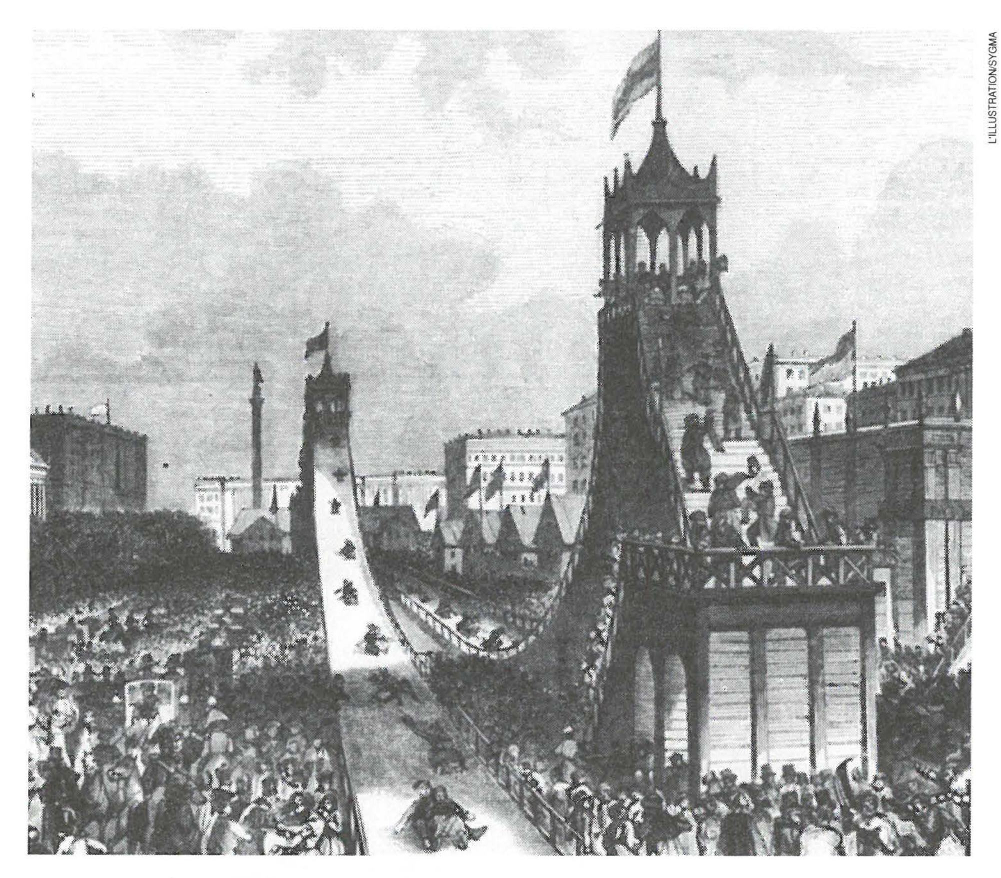
Des cours de danse ouvrent. Au milieu des années trente, **Lucette Almonsor** qui deviendra Madame **Louis-Ferdinand Céline**, fréquente le studio de **Madame Egorova**. C'est d'ailleurs là que **Céline**, friand du spectacle de l'entraînement des danseuses, la rencontre.

Bulbes dorés sur Paris

Selon les statistiques, en 1926, plus de soixante-dix mille Russes vivent en France. La communauté s'organise. Un lycée russe est créé rue du Docteur-Blanche. Transféré par la suite à Boulogne, il préparera une génération entière à l'épreuve du baccalauréat, puisqu'il ne ferme ses portes qu'en 1961.

Des professeurs des conservatoires impériaux fondent le Conservatoire russe de Paris. Il s'installe en 1932 dans les locaux qu'il occupe encore aujourd'hui avenue de New-York. Au sous-sol, la cantine propose toujours à ses membres pour un prix modique bortsch, pirojkis, blinis...

Des librairies voient le jour. Face à la cathédrale, rue Daru, **Sialsky** diffuse toujours *La Pensée russe*, l'hebdomadaire de l'émigration. Il y a encore dix ans, à Auteuil, où habitaient de nombreux Russes, on pouvait l'acheter dans le moindre kiosque. Rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, en plein Quartier


L'ILLUSTRATION/SYGMA

Les « montagnes russes », des tremplins glacés à l'origine, feront fureur à Paris.

latin, les Éditeurs-Réunis, dès 1925, offrent quantité d'ouvrages en langue russe. En 1971, ils sont les premiers en Occident à publier **Alexandre Soljenitsyne**.

Des épiceries russes font leur apparition. Demeurent encore *Soukhanoff* à Auteuil et *Le Régal* à Passy. À l'approche des fêtes de Pâques, des quatre coins de Paris, on vient y acheter les ingrédients nécessaires à la confection des traditionnels paskhas et koulitchs.

Mais le cœur de la vie de l'émigration, ce sont les églises. Aux fins fonds du XIX[e] arrondissement, entre le canal de l'Ourq et les Buttes-Chaumont, un portail anonyme dissimule un chemin pentu qui mène à une petite église de bois perchée sur une colline. C'est une ancienne chapelle protestante bâtie en 1861 pour les ouvriers allemands d'une briqueterie voisine. Mise sous séquestre en 1914, elle est vendue aux enchères après la guerre et acquise le jour de la Saint-Serge par un groupe d'émigrés qui la restaurent, et, dissimulant l'autel derrière des portes chinées chez un antiquaire berlinois, la transforment en église orthodoxe. L'hiver, lorsqu'un peu de neige parsème le jardin, on a brusquement l'illusion d'être en Russie.

Auteuil compte deux églises mais chacune sous la tutelle d'un patriarcat différent – vieille querelle de l'émigration ! Boulevard Exelmans, coincée entre deux immeubles modernes, Notre-Dame-du-Signe paraît quelque peu incongrue. La petite bâtisse abrite, au rez-de-chaussée, le Musée des Cadets. Rue Claude-Lorrain, l'Église « hors frontière » occupe le premier étage d'un hôtel particulier qui jouxte le cimetière du quartier. Sur la façade, rien ne laisse deviner la destination du lieu. Seul indice : les petits groupes qui s'attardent sur le trottoir le dimanche matin après la liturgie. Rue Lecourbe, dans le XV[e] arrondissement, une porte dérobée sous un porche donne accès à une cour plantée d'arbustes au fond de laquelle se dresse une petite chapelle surmontée d'un clocher doré. À l'intérieur, un tronc d'arbre masque le chœur : lors de la construction de l'église, l'autorisation d'arracher le marronnier n'avait pas été obtenue ! Toujours dans le XV[e] arrondissement, rue Pétel, c'est l'église du patriarcat de Moscou, « l'œil de Moscou », comme dans l'émigration on avait coutume de l'appeler.

À Boulogne, Meudon, Clamart, Chaville, Asnières... Dans chacune des banlieues où une petite communauté russe est regroupée, une église est aussitôt consacrée. Des maisons de retraite s'y adjoignent, comme à Montmorency, Chelles, ou encore à Sainte-Geneviève-des-Bois.

C'est là, au sud de Paris, que sont enterrés les Russes de la « Dispersion ». Planté de bouleaux, parsemé de croix orthodoxes, le cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois rappelle lui aussi un paysage de la lointaine Russie.

Parmi 10 000 de leurs compatriotes, reposent là **Serge Lifar**, danseur et chorégraphe, le cinéaste soviétique **Tarkovski**, mort à Paris en 1986, mais aussi **Ivan Bounine**, l'écrivain lauréat du Prix Nobel de littérature en 1933, le premier Russe à recevoir cette consécration.

MACHA MANSKI

RESTAURANTS VRAIMENT RUSSES

■ **Cantine du Conservatoire Rachmaninoff** (réservée aux membres, simple cotisation, 70 F/an). 26, avenue de New-York, 75016 Paris (tél. 47 23 51 44). Bortsch, blinis, pirojkis, pelmeni, bœuf Strogonoff, côtelettes pojarski ... Compter 80-100 F le dîner.

■ **La Balalaïka.** 60, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, 75005 Paris (tél. 46 33 23 23). Tenu par des Russes de « la troisième génération ». Musiciens tous les soirs.

■ **Dominique** (depuis 1928). 19, rue Bréa, 75006 Paris (tél. 43 27 08 80).

■ **Le Samovar**. 14, rue Sauval, 75001 Paris (tél. 40 26 77 79). Musiciens en fin de semaine.

ÉPICERIES

■ **Au Régal**. 4, rue Nicolo, 75016 Paris.

■ **Soukhanoff**. 1, rue Isabey, 75016 Paris.

MUSÉES

■ **Musée Tourgueniev.** Domaine des Frênes, 16, rue Yvan-Tourgueniev, Bougival (Yvelines).

■ **Musée des Cadets.** Église Notre-Dame-du-Signe, 87, bd Exelmans, 75016 Paris (tél. 46 51 92 25). Souvenirs ayant appartenu aux anciens officiers de l'artillerie montée de la garde impériale et aux anciens officiers de la marine impériale : insignes, décorations, pièces d'uniformes...

LIBRAIRIES

■ **Sialsky.** 2, rue Pierre-le-Grand, 75008 Paris.

■ **Les Éditeurs réunis.** 11, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, 75005 Paris.

ÉGLISES RUSSES À PARIS

■ **Cathédrale Saint-Alexandre-Nevski.** 12, rue Daru, 75008 Paris.

■ **Saint-Serge.** 93, rue de Crimée, 75019 Paris.

■ **Notre-Dame-du-Signe.** 87, bd Exelmans, 75016 Paris.

■ **Tous-les-Saints-de-la-Terre-Russe.** 19, rue Claude-Lorrain, 75016 Paris.

■ **Saint-Séraphin-de-Sarov**. 91, rue Lecourbe, 75015 Paris.

■ **Trois-Saints-Hiérarques.** 5, rue Pétel, 75015 Paris.

CIMETIÈRE

■ **Église Notre-Dame-de-l'Assomption,** rue Léo Lagrange, Sainte-Geneviève-des-Bois (Essonne).

NON-ASSISTANCE AUX ENFANTS DÉSINFORMÉS

L'URSS dans les manuels scolaires

PAR JEAN-PAUL ANGELELLI

Pendant des décennies, les potaches qui forment l'élite française d'aujourd'hui ont été gavés de mensonges sur l'URSS et le communisme. Les choses commenceraient-elles à bouger ?

L'étude de l'URSS dans les manuels scolaires remonterait fort loin (avant même 1939) mais cette étude sera limitée ici aux livres d'histoire et de géographie des années soixante-dix à nos jours. L'essentiel de la documentation sur le sujet s'est appuyé sur la consultation des ouvrages scolaires, sur des études parues dans *Est et Ouest* et *Historiens-Géographes* et enfin sur les actes du colloque que l'Association française pour la Russie libre organisa le 6 mai 1987 au Sénat, sous la présidence de Jean-François Revel (1).

Dans des communiqués publiés ultérieurement pour répondre à diverses attaques, des éditeurs ont souvent protesté de leur indépendance et de l'objectivité des rédacteurs de manuels, du libre choix des intéressés (les professeurs dans leurs établissements) et du pluralisme des livres proposés.

Pourtant, à s'en tenir au seul plan quantitatif, le simple recensement des livres d'histoire de 1930 à 1983 permettait de chiffrer à 24 les ouvrages classés « pro-bolcheviques », à 21 les



En présentant cette affiche qui date de 1919, les manuels scolaires tendent à tourner en dérision l'anticommunisme comme relevant de l'obscurantisme de pauvres demeurés n'ayant rien compris à la nature progressiste du système.



En 1920-1921, la révolte des paysans de la Volga fut réduite à coups de canon mais aussi par la famine. Cette méthode, amplifiée de 1929 à 1933 contre les paysans ukrainiens, fit plus de six millions de morts.

livres critiques et à 10 les manuels « mixtes » (2)... À noter que suivant les années on peut retrouver le même éditeur dans les trois catégories évoquées...

Traitant d'un sujet parallèle (3), l'universitaire américaine Daniela Pinto fut amenée à faire des comparaisons entre les images et les textes consacrés aux deux superpuissances. Elle en conclut que ce sont les livres de géographie qui contiennent le plus de désinformation. Ainsi plusieurs ouvrages manifestent de l'intérêt ou de l'enthousiasme pour les grands travaux soviétiques en oubliant que ceux-ci furent surtout réalisés par une main-d'œuvre forcée fournie par les camps de concentration.

L'URSS de (certains) géographes

L'édulcoration des réalités s'applique même à la description des reliefs et des climats. Lors de la réunion de commissions franco-soviétiques en 1967 portant sur le contenu des manuels, les Soviétiques, tout en étant fort satisfaits du contenu des livres français (4), émirent des réserves parce que les paysages de leur pays étaient qualifiés de *« monotones »*. Un manuel (Bordas) trouvait pourtant le relief *« grandiose »*.

Les duretés climatiques servaient souvent d'excuses pour les variations (et les faiblesses) de la production agricole de l'URSS, alors que le Canada qui connaissait les mêmes conditions s'en tirait fort bien. Sur les autres chapitres, le professeur Dupâquier (5) signalait la *« véritable stalinisation qui avait sévi dans les livres à partir de 1953 »* (année de la mort de Staline). Pour la démographie, les manuels insistaient sur la *« terrible saignée de la Seconde Guerre mondiale »* (Hachette) ou parlaient de *« pertes sensibles »* sans en donner les causes. Or, dans un livre de quatrième, publié chez Bordas en 1969, M. Dupâquier inséra la pyramide des âges en URSS (fournie par un spécialiste de l'Institut national des études démographiques) qu'il qualifiait d'*« arbre de Noël sanglant »* et qui démontrait combien les périodes de surmortalité eurent des causes extra-démographiques.

Pour l'agriculture, les livres minimisaient les faiblesses ou l'expliquaient par la faute des kolkhoziens qui *« s'obstinent à consacrer trop de soins à leur jardin ou à leur vache au détriment des terres collectivisées »* (Bordas). Voilà des ingrats, voire des saboteurs ! Un livre (le Cholley) donnait pour exemple *« les résultats obtenus par les disciples de Mitchourine et les élèves de Lyssenko »*. Au-delà de ces détails, les manuels citant les statistiques soviétiques avec leurs chiffres faramineux, sans esprit critique, l'URSS était créditée de *« seul pays au monde à connaître une expansion industrielle rapide et continue »* (Bordas) en pleine période des *« Trente Glorieuses »*, alors que les États-Unis, le Japon, l'Allemagne, la France connaissaient leur expansion record. Quand des *« retards »* étaient signalés, ils étaient imputés *« au tsarisme ou à Hitler, rarement à la guerre civile, à la famine, aux purges staliniennes »* (J. Dupâquier).

Une autre forme d'intoxication (et non la moins efficace) résidait dans l'iconographie (photos et documents). Daniela Pinto note que *« les photos sortent tout droit d'une brochure officielle de tourisme »*. Quand Dupâquier propose pour illustrer un livre de terminale des photos personnelles prises au cours d'un récent voyage en URSS, c'est un refus qui lui est opposé (chez Bordas). Celles-ci auraient juré avec le texte...

Certes tous les livres n'étaient pas dans le même ton. Par exemple, pour s'en tenir aux années soixante-dix, le Belin et le Nathan disaient la vérité sur l'URSS mais souvent avec des précautions de langage ou des nuances. D'ailleurs en 1970 s'amorce une *« déstalinisation prudente »* et on a pu parler de *« manuels brejneviens »*.

Quant à l'histoire, une synthèse limitée aux livres de troisième (fin du premier cycle dans les collèges) (6) illustre des déviations ou des fausses vérités qui se retrouveront de façon plus subtile dans les classes de première et de terminale. Quelques exemples... Dès 1918, le nouveau régime est crédité de l'adhésion populaire. La dictature bolchevique est justifiée par *« la gravité des périls »* (Hatier). Les communistes sont identifiés aux Jacobins de 1793, ce qui était alors élogieux... *« La Tcheka, puissance de plus en plus indépendante, répond à la terreur blanche par la terreur rouge »* peut-on lire dans un livre de Nathan.

Changement de ton

Le Hachette de troisième réussit l'exploit d'évoquer tous les aspects du régime stalinien en un paragraphe de 24 lignes où la *« dékoulakisation »*, c'est-à-dire le massacre programmé de plusieurs millions de paysans (dont le bilan n'est pas fourni), est justifiée *« parce que les paysans ne cédaient pas leurs récoltes »*. L'*« essor prodigieux »* de l'URSS y est glorifié ainsi que la planification stalinienne. Dans tous les livres, la comparaison entre chapitres montre un antifascisme vigilant et systématique qui réserve le terme de *« dictatures »* ou de *« régimes totalitaires »* (le terme venait d'apparaître en science politique à la suite de la traduction en français de l'essai d'Hannah Arendt) (7) au fascisme italien et au national-socialisme allemand. Alors que de nombreux dossiers sont consacrés aux atrocités nazies, un manuel (le Bordas) publie la photo d'un camp de concentration soviétique qui ressemble à une agréable colonie de vacances.

Cependant, pour la période postérieure à 1945, les études deviennent plus critiques. Elles sont souvent dues à des auteurs différents. Devenue *« superpuissance »*, l'URSS n'incarne plus une espérance révolutionnaire qui s'est portée sur des pays du tiers monde (Viêt-nam, Algérie) ou sur la Chine. L'URSS s'est *« embourgeoisée »* pour la génération de Mai 68. Elle a trahi désormais l'*« idéal socialiste »*, qui n'est pas remis en cause...

Il y a des excuses aux échecs et aux retards : *« La crise mondiale est en partie responsable des difficultés actuelles de l'économie soviétique »* (Delagrave). Khrouchtchev a laissé des espoirs : *« Les Soviétiques ont droit au mieux-être et même les droits civiques sont mieux respectés que naguère »* (Belin terminale). De plus, comme il est écrit dans le Bordas (Temps présent 1980), l'histoire de l'URSS implique qu'*« on ne projette pas les concepts hérités de la "démocratie bourgeoise" dont, au premier chef, celui de la liberté »*.

1983 marque un tournant : notamment dans les livres d'histoire où à l'inverse des États-Unis, qui sont étudiés plus favorablement, l'URSS cesse d'être considérée à travers des lunettes roses. Le terme socialisme est mis entre guillemets. Pour le Bordas qui évoque le goulag et les *zeks*, *« le modèle a perdu son pouvoir »*, tandis que le Belin parle de *« l'impérialisme soviétique »*, d'*« une production difficile à évaluer »*, de *« contradictions fondamentales »*, et le Colin d'un système *« essoufflé »* marqué par la *« pénurie »*. Le Bordas souligne que le système a connu de *« réels succès »* mais l'URSS n'est ni *« une démocratie politique ni une terre d'abondance »* (ce qui en 1983 est une tardive découverte).

Il n'était que temps pour les rédacteurs des manuels... Car ils sont désormais dépassés par l'actualité et les médias.

Le mal est fait

Après 1989 et déjà dans les livres publiés cette année-là, où le nouveau programme 1945-1989 était appliqué en terminale, c'est le déluge, surtout dans les livres remis à jour après la chute du mur de Berlin et qui sortent en 1992. Pour le Hachette (Collection Gregh), voici où a abouti *« la pratique totalitaire »*, la *« dérive totalitaire »*, un système marqué par *« l'immobilisme, le vieillissement, la sclérose »*. Le Magnard analyse minutieusement *« la chute d'une superpuissance »* et *« l'éclatement de l'Empire »*. Le Hatier dénonce *« une dictature totalitaire »* (le terme devient courant) avec le goulag et ses millions de prisonniers, l'échec des réformes... L'ABC Breal Géographie se met de la partie avec ce préambule (savoureux) : *« Aujourd'hui* [c'est-à-dire en 1993], *on sait que l'*homo sovieticus *n'a pu s'imposer. »* Et les tares du régime sont décrites sans complaisance : l'impasse économique, la faillite de la bureaucratie, les trous de la démographie, etc.

Encore n'est-il plus possible, depuis deux ans, de poser des sujets sur l'URSS au baccalauréat et les professeurs doivent se contenter d'informer leurs élèves sur l'actuelle CEI et les conditions naturelles et humaines de l'Empire rouge. La page est-elle vraiment tournée ?

Le mal a été fait et bien fait. Comme l'a dit le professeur Jacques Dupâquier, *« les manuels staliniens ont contribué à intoxiquer une génération entière et à accorder vingt ans de survie au mythe du socialisme soviétique »*. Voir les faibles réactions des lycéens et étudiants (formés dans les années soixante) aux agressions soviétiques en Tchécoslovaquie et Afghanistan, à comparer aux furieuses campagnes contre la guerre américaine du Viêt-nam. Sur le plan intérieur, on peut penser que la complaisance pro-soviétique de la majorité des manuels a favorisé l'intégration du parti communiste dans l'Union de la gauche qui porta au pouvoir François Mitterrand en 1981.

Ceux qui ont écrit des manuels ou des chapitres sur l'URSS telle qu'elle était se sont parfois heurtés à des réseaux bien en place. Jacques Dupâquier en a fait l'expérience. Son livre (Bordas quatrième), jugé antisoviétique, après avoir été attaqué dans *L'École et la Nation* (bulletin des enseignants communistes) a été boycotté. Les communistes (avoués) sont estimés à 6 % au sein du corps enseignant, mais ils tiennent le principal syndicat du secondaire (le Snes) et souvent les postes clés dans les établissements (8). Pour un éditeur, il vaut mieux que son livre ne soit pas mis à l'index.

JEAN-PAUL ANGELELLI

---

(1) Voir l'*Astrolabe*, *« L'URSS racontée à nos enfants »*, n° 89 (1988).

(2) *Évolution de la perception de l'URSS dans les manuels d'histoire*, par Maurice Decrop. In l'*Astrolabe* pp. 9 à 14.

(3) *L'Amérique dans les livres d'histoire et de géographie*, par D. Pinto. *Historiens-Géographes* n° 303 (mars 1985).

(4) *L'Union soviétique dans les manuels scolaires français*. La première étude publiée dans le n° 538 d'*Est et Ouest* (16-31 octobre 1974).

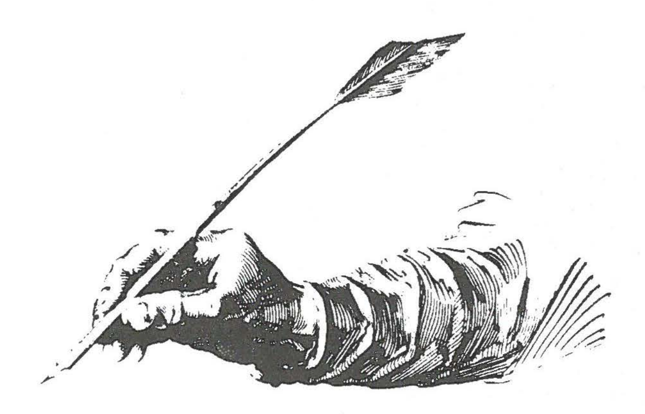
(5) *La Déstalinisation des manuels de géographie*. In l'*Astrolabe* pp. 17 à 22.

(6) *L'Histoire de l'URSS (1917-1968) dans les manuels de troisième*, *Est et Ouest* du n° 564 (1er-15 janvier 1976) au n° 567 (16-29 février 1976).

(7) Il a fallu attendre vingt ans pour que ce livre qui a fait date dans la science politique après sa publication aux États-Unis soit traduit en français et sorte aux Éditions du Seuil...

(8) Responsable du bureau d'histoire-géographie ou de la documentation.

Livres



Alexandre le Grand
par Philippe Guilhaume

L'ancien président d'Antenne 2 et de France 3, après avoir réglé ses comptes avec le pouvoir socialiste, revient à ses premières amours. Lui qui fut docteur en histoire signe ici une biographie simple d'Alexandre, alerte et vivante, qui est cependant loin de l'époustouflant portrait légué par Benoist-Méchin.
France-Empire, 283 pages, 110 F.

B.C.

La Nativité et l'arbre de noël
par Oscar Cullmann

De nos jours encore, la chrétienté est divisée sur la célébration de la Nativité. Les Églises orthodoxes de Russie, de Serbie et de Bulgarie, notamment la fêtent toujours à la date du 6 janvier. Le 25 décembre, date à laquelle le monde romain célébrait le *Sol invictus*, avant même l'apparition du culte de Mithra, est attesté à Rome comme anniversaire de la naissance du Christ dès 336. Rappelant le souci syncrétique de Constantin qui entendait lier le culte solaire au culte chrétien, l'auteur montre l'utilisation par l'Église d'une symbolique ancienne qui va faire du Christ *« la lumière du monde »*. Il s'attache ensuite à faire le point sur l'origine du sapin de Noël dont l'apparition, sous sa forme actuelle, est attestée en Alsace dès 1600. Cullmann souligne la correspondance entre l'événement cosmique de la naissance du Christ et le solstice d'hiver.
Cerf/Théologies, 93 pages, 65 F.

J-J.M.

Traité d'héraldique
par Michel Pastoureau

Le *Traité* de Michel Pastoureau, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, présente pour la première fois l'héraldique sous l'angle scientifique. Travail complet, d'érudition, qui recense systématiquement les deux domaines distincts mais complémentaires des armoiries. L'héraldique fait l'objet d'une mutation : dans l'espace des quinze dernières années, les chercheurs ont su élargir le champ de leurs investigations, renouveler en partie leurs méthodes et s'ouvrir à l'ensemble des sciences sociales. La dimension symbolique, voire ésotérique, du blason a trouvé ses illustrateurs jusqu'au XVIIe siècle. Il s'agissait de l'héritage, transmis ou redécouvert, des principes de l'initiation chevaleresque. D'où l'exceptionnelle richesse de *« la langue du blason »*.
Grands manuels Picard, 407 pages, 470 F.

E.V.

Les Quatre branches du Mabinogi
traduit et annoté par Pierre-Yves Lambert

Les contes gallois du Moyen Âge, (Mabinogion), regorgent d'apparitions horribles ou merveilleuses, de fées et de guerriers, de pactes avec les forces de l'au-delà, de symboles et de magie. Derrière les combats et les quêtes des chevaliers apparaît sans cesse en filigrane la légendaire figure du roi Arthur, incarnation de l'ordre dans un univers tourmenté. La lecture de ces contes amène à concevoir le monde sous un angle totalement différent, où le merveilleux est omniprésent. Elle invite à une méditation sur un monde qui n'a rien de « dépassé ».
Gallimard, collection « L'Aube des peuples », 432 pages, 180 F.

B.C.

Du Guesclin
par Georges Minois

« Si en 1380 la Castille est un bon allié de la France, si le royaume est un peu plus sûr, si les Anglais n'y possèdent plus que Calais, Cherbourg, Brest et Bordeaux, c'est avant tout à Du Guesclin qu'on le doit », observe Georges Minois. Cependant, Du Guesclin, l'instrument des grands desseins royaux de Charles V, l'archétype du héros national et du libérateur de la patrie dont il *« boute l'Anglais »* hors les frontières ne nous est connu que de source fragile. Georges Minois s'est donc employé à vérifier, infirmer, corroborer ce que la tradition nous a transmis. En résulte le portrait d'un *« chef instinctif »*, d'*« un militaire, rien qu'un militaire »* à la lisière de la guerre chevaleresque et de la guerre moderne. Et, d'abord, de l'homme d'une seule parole indéfectiblement mise au service d'une seule cause, celle du royaume des lys.
Fayard, 518 pages, 150 F.

E.V.

Bossuet
par Jean Meyer

Écrire sur Bossuet, c'est prendre le XXe siècle finissant à rebrousse-poil. Ce qui n'est pas pour déplaire à Jean Meyer, qui a vécu plusieurs années en compagnie des écrits – cinquante et un volumes – de l'évêque. *« J'ai infiniment aimé, et parfois détesté, celui qui demeure, quoi qu'on en pense, le grand Bossuet, avec son lot de petitesses. »*

De l'écrivain, de l'orateur, de l'homme politique, Jean Meyer parle, et fort bien. Ce n'est pourtant qu'accessoire. *« Demeure l'essentiel : Bossuet se veut prêtre, absolument, totalement »*, note son biographe. Sanguin aux colères promptes et violentes, imbu de son autorité, mariant le faste et la simplicité évangélique, *« gendarme de la vie spirituelle »*, prosélyte attaché à la conversion de l'hérétique (il menace d'utiliser les dragonnades), pourfendeur du quiétisme de Mme Guyon, défendue par Fénelon l'aristocrate, héraut d'une Église gallicane et héros de la fidélité envers le successeur de Pierre, Bossuet, dont le dossier en canonisation *« semble contenir plus d'une bonne pièce utilisable par l'avocat du diable »*, échappe à nos normes.
Plon, 318 pages, 150 F.

F.V.

Le Secret du monde
par Jean Kepler

En 1596, à Tübingen, un demi-siècle après Corpernic, un jeune homme de vingt-cinq ans, Jean Kepler, établit le bien-fondé et la supériorité du système élaboré par l'illustre mathématicien et astronome. Traduit pour la première fois en français, ce petit livre montre avec prudence que la pensée de Copernic n'avait rien de sulfureux.
Gallimard, 294 pages, 85 F.

B.C.

Journal et mémoires de Thomas de Listière,
valet de la marquise de Sévigné
par François Bluche

Dans ce *Journal*, pour notre divertissement, François Bluche soutient la comparaison avec les grands pasticheurs. Il l'emporte par le souci de la vérité historique et par la préoccupation du mot juste, celui qui n'est pas anachronique.

François Bluche a créé, pour notre plaisir, une double illusion. D'abord en inventant le personnage. Son Thomas, témoin direct d'événements notables et annaliste lucide d'un grand règne (son journal s'étend de 1628 à 1683), a sa personnalité ; il n'est pas seulement un prétexte à développer un savoir historique. C'est la plus divertissante façon d'entrer de plein pied dans le siècle de Louis XIV.
Critérion, 260 pages, 99 F.

F.V.

Histoire du rattachement de l'Alsace à la France
par Jeannine Siat

Dans sa préface, l'éminent Georges Livet souligne toute la difficulté de l'historien devant un sujet qui, aujourd'hui encore, donne lieu à des interprétations contradictoires. L'auteur, même s'il sacrifie parfois inconsciemment aux idées qui prévalent dans l'historiographie française, présente un travail honnête et sérieux, richement illustré, qui permettra au grand public de mieux comprendre le particularisme des Alsaciens. À l'issue de la funeste guerre de Trente Ans, les belligérants se retrouvent pour conclure les traités dits de Westphalie. Rédigés en latin, les textes sont à dessein ambigus. Les représentants de la couronne de France veulent obtenir l'Alsace. Mais la veulent-ils en fief ou en pleine propriété ? Ils hésitent. La première solution permettrait au Roi très chrétien de siéger à la Diète et d'être ainsi étroitement mêlé aux affaires de l'Empire. À Munster, les plénipotentiaires de la Maison d'Autriche qui ne voulaient pas lâcher l'Alsace, donnèrent leurs faveurs à la seconde solution. Ils cèdent les landgraviats de Haute et Basse-Alsace. Or, l'Alsace est alors loin de correspondre à une entité politique homogène. Le lien fédérateur réside dans l'immédiateté impériale, laquelle n'est pas une sujétion, mais la garantie de l'autonomie. Elle assure la plus grande liberté aux villes libres et à la République de Strasbourg. Pour réduire les libertés alsaciennes, Louis XIV devra recourir à la force. La République strasbourgeoise devra s'incliner devant les troupes de Louvois. Cette capitulation va entraîner la destruction progressive des institutions politiques. Elles ne sera pas sans conséquences religieuses. Dans une ville en majorité protestante, Louis XIV n'hésitera pas à rendre la cathédrale au culte catholique. Lorsque le jeune Goethe vient étudier à Strasbourg où il rencontre Herder, la ville est toujours allemande par sa langue et par ses mœurs. Ce que les Jacobins, fanatiques de la réduction à l'unité, ne manqueront pas de lui reprocher en 1793.

Horvath, 239 pages, 158 F.

J-J.M.

Maurice de Saxe
par Jean-Pierre Bois

Louis XV pleura sincèrement Maurice de Saxe (1696-1750), mort dans la force de l'âge et dans l'apogée de sa gloire. Fils naturel d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, et de la comtesse Aurore de Koenigsmark, ce prince allemand devenu maréchal général de France, était le vainqueur légendaire de Prague (1741) et de Fontenoy (1745). Du Maréchal que détestait Choiseul et que la Cour tenait à distance, la petite histoire a retenu seulement l'orgueil, l'ardeur amoureuse, la force physique et le refus des conventions de la société de son temps. *« Rien n'a fait plus l'éloge de ce général que la conduite de ceux qui ont commandé nos armées après lui »* a dit le spirituel Bernis.

Fayard, 538 pages, 150 F

J-J.M.

La France dans le monde au XVIIIe siècle
par Jean Béranger et Jean Meyer

Quand la France était la deuxième puissance navale du monde ... Remarquable synthèse accessible à tous malgré une présentation austère. Les auteurs développent une idée forte, aux résonnances modernes : l'équilibre européen permet à la France de consacrer ses efforts à garantir sa présence dans le monde.

Sedes, 380 pages, 115 F.

F.V.

Paysans de l'Oise sous la Révolution française
par Christian Ménard

Cette histoire au microscope d'un village de l'Oise de 1789 à 1799, apporte beaucoup de neuf par rapport à ce que l'on sait – ou que l'on croit savoir – des relations affectives que les paysans ont entretenues avec la Révolution française. Depuis la grande thèse de Georges Lefèbvre sur les paysans du Nord, on sait que la Révolution n'avait pas toujours été tendre pour le peuple des campagnes : elle avait réquisitionné ses grains pour nourrir le peuple des villes, ses chevaux pour les convois, ses fils pour les jeter en masse contre les lignes et les feux de salve de l'Europe coalisée ; mais on disait qu'en revanche elle l'avait débarrassé des droits féodaux, lui avait permis d'acheter les biens de la noblesse et du clergé, de partager les communaux ; et surtout qu'elle lui avait apporté, en même temps que la liberté et l'égalité, la dignité. Les paysans passaient pour les grands bénéficiaires de la Révolution française. En regardant à la loupe, avec Christian Ménard, on y découvre des détails horrifiques, que l'histoire officielle avait occultés.

Gemob (Chemin de Plouy, La Mie au Roy, 60000 Beauvais), 156 pages grand format, 120 F.

G.C.

L'Embellissement des villes, l'urbanisme français au XVIIIe siècle
par Jean-Louis Harouel

Un grand livre sur l'un des aspects mal connus du dernier siècle de la monarchie. S'il est pratique (la circulation, la création de jardins, l'évacuation des eaux, etc.), l'urbanisme du XVIIIe siècle est aussi esthétique et politique. L'auteur en examine tous les aspects.

Picard, 336 pages, 350 F.

F.V.

Napoléon, le sacre
par Jean Tulard

Le sacre de Napoléon, date « fondatrice » dans l'avènement de la IVe dynastie, qui devait faire suite aux Mérovingiens, aux Carolingiens et aux Bourbons... Le sacre s'acheva par un serment. Napoléon s'engageait à défendre les conquêtes de la Révolution. C'était affirmer ainsi la légitimité de 1789. Jean Tulard présente ici la réimpression par l'Imprimerie nationale du procès-verbal de la cérémonie du 2 décembre 1804. Il en dégage la signification et en fait revivre le faste.

Imprimerie Nationale, 216 pages, broché 170 F, relié 270 F.

À signaler aussi un remarquable petit livre de Jean Tulard et Guy Thuillier dans la collection Que Sais-je ? (n° 2323, 40 F), *La méthode en Histoire*, clair pratique et utile pour tous, historiens, étudiants, amoureux de l'histoire.

C.V.

Marat
par Olivier Coquard

À la laideur de la physionomie, il se plut à joindre le vocabulaire de la folie meurtrière, aux délicates utopies des Lumières, il associa la mystique de la guillotine, à Rousseau il combina le ruisseau : Marat, l'homme qui siégeait à la Convention les pieds dans des sabots, le chef sous le bonnet rouge, la carmagnole jetée sur les épaules, trouve en Olivier Coquard un biographe attentif. Un rien sévère mais secrètement fervent, évitant le piège de la réhabilitation, l'ouvrage échappe aux catégories habituelles de l'historiographie : ni contre-révolutionnaire ni libéral ni marxiste, il propose une vision puisée aux textes originaux et aux archives.

Fayard, 565 pages, 160 F.

E.V.

Le Corps de l'histoire
par Antoine de Baecque

Sous la monarchie, le roi incarne la France. Pamphlétaires et gazetiers l'ont compris qui n'ont de cesse de le tourner en ridicule. Avec la décapitation du roi s'ouvre une ère nouvelle. Désormais, la nation se cherche une autre représentation symbolique : ce sera une femme, à l'allure tout à la fois pure et généreuse, qui incarnera l'idéal de la liberté. En établissant une recherche précise sur les rapports entre métaphores et politique de 1770 à 1800, l'auteur explique comment les républicains, en choisissant de se représenter sous une forme totalement nouvelle, ont inauguré une autre façon de concevoir la politique.

Calmann-Lévy, 420 pages, 175 F.

B.C.

Sir Walter Scott
par Henri Suhamy

De l'Écosse, sa patrie, il a fait une « province littéraire » et d'*Ivanhoe* le héros de plusieurs générations. Célèbre de son vivant comme « le Magicien du Nord » et « le Prince des Romanciers », cet amoureux du Moyen Âge a été l'inventeur du roman historique. Sa marque se lit sur l'avènement du grand opéra romantico-historique, mais aussi sur les travaux des

historiens. Professeur de langue et de littérature anglaise à l'Université de Paris X-Nanterre, son biographe nous relate la destinée exceptionnelle de Walter Scott, l'enfant boiteux du Roxburghshire qui se fit le chantre de la geste chevaleresque et de l'Écosse de jadis. Il voit en lui *« l'historien des mentalités, de la sensibilité nationale et ethnique, de l'imaginaire collectif ».*

Éditions de Fallois, 460 pages, 170 F.

J-J.M.

Hector Berlioz, compositeur romantique français
par Alban Ramaut

Avec Hugo poète et Delacroix peintre, Berlioz compositeur constitue la « trinité » des grands romantiques français, ceux de la génération de 1830. Professeur de musicologie à l'université de Toulouse, l'auteur montre toute la singularité de Berlioz (1803-1869). Au-delà des contradictions, des excès et du souci de poser un personnage, il y a le créateur inspiré d'une œuvre multiforme et fougueuse, marquée par l'originalité française.

Actes Sud, 171 pages, 125 F.

J-J.M.

L'Esotérisme
par Jean-Pierre Laurant

Co-fondateur, avec le regretté Victor Nguyen, de l'association Politica Hermetica et de la revue du même nom, Jean-Pierre Laurant est l'un des bons connaisseurs des doctrines ésotériques. Sans prétendre traiter ici l'ensemble de ce sujet inépuisable, il s'emploie à dissiper les principales confusions trop souvent commises à son propos. Un livre qui rendra service à ceux qui veulent comprendre de quoi il s'agit.

Éditions du Cerf, 128 pages, 48 F.

P.S.

Correspondance avec André et Colette Jéramec
par Pierre Drieu la Rochelle

Nécessaire complément à la lecture du *Journal 1939-1945*, la *Correspondance* en est en quelque sorte l'antichambre. Drieu âgé de vingt ans, barrésien, nietzschéen, affronte dans le même temps la double expérience de l'amour et de la guerre. À Sciences po il se lie d'amitié avec André Jéramec, rejeton d'une famille aisée de la bourgeoisie juive et s'éprend de la sœur de celui-ci, Colette. Août 1914 : Drieu reçoit le baptême du feu à Charleroi où il est blessé à la tête. Jéramec, quant à lui, est tué à l'ennemi. Au fil des cantonnements et des lieux d'hospitalisation parviennent des nouvelles à Colette : de Champagne, des Dardanelles, de Verdun, du Midi... Cultivant le remords, l'auteur de *Feu follet* ne cessera, par-delà le divorce, les engagements politiques, d'éprouver une passion vraie pour Colette. Qui continuera de l'aimer et le cachera en 1945 dans son appartement des Ternes, jusqu'au suicide.

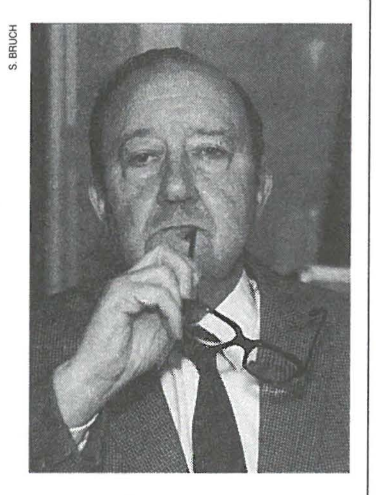
Gallimard, 588 pages, 250 F.

E.V.

La Page n'est pas tournée – Janvier-octobre 1945
par Henri Amouroux

Avec le dixième et dernier volume de sa *Grande histoire des Français sous (et après) l'Occupation*, Henri Amouroux parvient au terme de cette œuvre immense et unique entreprise en 1976. Ce dixième volume couvre l'année 1945. Il se termine sur le récit de la démission du général de Gaulle (20 janvier 1946), paralysé par le retour en force de ces partis qui avaient pourtant précipité la France, cinq ans plus tôt, dans la guerre et la défaite. Paradoxe étonnant de cette époque marquée par la poursuite de la guerre en Alsace et en Allemagne jusqu'à la victoire, avec la participation de la Ière Armée et de la 2e DB. Nouvelle flambée de l'épuration sauvage, assassinats aux coins des bois et des prisons. Premiers grands procès de l'épuration qui sont, pour Henri Amouroux, l'occasion de brillantes synthèses sur toutes les ambiguïtés de l'époque, le récit des procès de Charles Maurras, Robert Brasillach, du maréchal Pétain ou de Pierre Laval, sont chacun de petits chefs d'œuvre en leur genre. La guerre se poursuit également en France face aux poches de l'Atlantique. Henri Amouroux n'est pas tendre pour nos bons amis anglo-américains qui rasent d'un cœur léger les villes de Royan, La Rochelle ou Saint-Nazaire avec leurs habitants, tandis que le général de Larminat s'offre un dérisoire et coûteux « grand commandement » qui lui avait toujours été refusé. L'année 1945, ce sont aussi les tragédies du retour des prisonniers, la découverte de l'horreur des camps de concentration, le sort indicible des déportés, dont on apprend au passage qu'ils comptaient une proportion non négligeable de droits-commun. C'est encore l'échec des communistes à s'emparer légalement du pouvoir. Henri Amouroux souligne, comme il l'avait déjà fait dans l'ouvrage précédent, le rôle exceptionnel du général de Gaulle qui, souvent par sa seule « présence » (dans les deux sens du mot), rétablit en plein chaos l'autorité de l'État. Mais il ne dissimule pas que la grandeur évidente du personnage s'accompagne de mesquineries odieuses souvent dictées par la rancune. Ainsi le général Weygand, détenu par les Allemands depuis 1942, sera-t-il emprisonné, et cette fois par des Français, dans l'heure qui suivra sa libération. Vrai résistant s'il en fut, organisateur efficace de l'Armée d'Afrique, Weygand avait eu le malheur de rester moralement fidèle au maréchal Pétain et de ne jamais être gaulliste.

S. BRUCH



Henri Amouroux

Ne pas céder aux simplifications ni au manichéisme, reconstituer la vérité d'une époque trouble et changeante, telle est la règle d'Henri Amouroux. Avec le talent du conteur et de l'historien, elle explique le succès phénoménal de ses livres. Le dernier porte un titre qui laisse songeur : *« La page n'est pas tournée. »* Nous y reviendrons dans notre prochain numéro au cours d'un entretien avec l'auteur.

Robert Laffont, 790 pages, cahier de photos, 169 F.

DOMINIQUE VENNER

Une jeunesse réactionnaire
par François Leger

Cette *Jeunesse réactionnaire* comptera comme l'un des meilleurs essais de reconstitution à partir d'une expérience vécue au quotidien de l'esprit d'Action française entre les deux guerres. Réactionnaire, soit, mais avec panache et librement à la façon d'un Léon Daudet en moquant les *« dessus de pendule »* et autres grandeurs d'établissement. Leger a connu tout ce qui comptait dans le monde de la droite littéraire insoumise : les Ariès, Brissaud, Girardet, ses contemporains, dont il parle avec une amicale et plaisante clairvoyance, François Brigneau (son éditeur), Jean Bruel *« futur prince de la Seine »* ; bien d'autres encore traversent ces souvenirs ardents mais c'est le trio fondateur du mouvement royaliste, Maurras, Daudet, Bainville, qui tient la vedette car il parle et pense ici sous nos yeux. Leger, le grand spécialiste de Taine, devait à sa propre jeunesse ce bel hommage enjoué d'un réactionnaire opiniâtre et qui s'est gardé de rien oublier.

Publications F.B., 183 pages, 100 F.
24, rue de l'Amiral Roussin, 75015 Paris

E.V.

Boris Souvarine, le premier désenchanté du communisme
par Jean-Louis Panné

Souvarine : le nom (pseudonyme de Lifschitz) demeure attaché pour jamais au communisme soviétique dont il entreprit très tôt l'analyse spectrale. Pour cela, rien de tel que la qualité de co-fondateur du Parti communiste français

(1920). Hissé par Lénine aux plus hautes responsabilités, membre éminent du Komintern, Souvarine, parce qu'il a pris la défense de Trotski contre Staline, se trouve exclu du jour au lendemain du PCF (1924). Bien qu'il revendique encore un communisme idéal, se voulant plus orthodoxe que les maîtres du Kremlin, il s'assigne un double objectif : rétablir la vérité sur les purges sanglantes du Komintern, et aider les Occidentaux à prendre conscience de la nature du régime soviétique. Ami de Simone Weil, collaborateur d'*Est et Ouest*, Souvarine, mort en 1984, prévoyait-il l'effondrement proche du système soviétique ?
Robert Laffont, 492 pages, 149 F.

E.V.

Hôtel Lux
par Arkadi Vaksberd

Parce qu'il était animé de la crainte superstitieuse d'un perpétuel complot trotskiste, Staline décima les rangs du Komintern. C'est l'histoire de cette purge sanglante mise en mouvement par la Loubianka qu'Arkadi Vaksberg, communiste repenti, relate ici, en puisant ses informations dans la partie accessible des archives secrètes soviétiques. L'hôtel Lux, au cœur de Moscou, sert à l'accueil des militants les plus zélés de l'Internationale cependant qu'il constitue un laboratoire d'observation de la police politique et un écran infrangible entre les visiteurs et les milieux intellectuels russes. Les plus éprouvés des apparatchiks ne se trouvaient guère à l'abri de l'accusation d'espionnage. Chemin faisant, l'auteur souligne la constante soumission des partis frères au grand frère de l'Est. Un ouvrage intéressant à consulter mais qui ne renouvelle guère l'état de la question.
Fayard, 275 pages, 120 F.

E.V.

Le Sang des Glières
par Pierre Vial

L'histoire du maquis des Glières, c'est avant tout un drame marqué par la forte personnalité de quelques personnages hors du commun. Le plus singulier d'entre eux est certes le futur général Vallette d'Osia, qui commanda après l'armistice le 27e bataillon de chasseurs alpins à Annecy et fut le véritable créateur des forces armées de la Résistance dans les montagnes de Savoie. En contrepoint de l'action de ce militaire de tradition, farouchement nationaliste, on découvre le rôle de Rosenthal, dit Cantinier, qui mena la politique de Londres et voulut créer un maquis permanent sur le plateau des Glières. Cette erreur stratégique coûta fort cher aux volontaires regroupés derrière le lieutenant Tom Morel. Quant au gouvernement de Vichy, il montra toute son impuissance lors de cette étape tragique de la guerre civile de l'année 1944.
Presses de la Cité, 250 pages, 120 F.

J.M.

Indochine
1940-1955
par Jacques de Folin

Ancien des Forces Navales Françaises Libres, diplomate de carrière (il fut ambassadeur à Saigon) l'auteur raconte l'histoire de l'Indochine encore française de la défaite de 1940 aux lendemains des Accords de Genève. Il est sévère pour les illusions et les erreurs de De Gaulle et de ses représentants en 1945-1946. Juge bien Hô Chi Minh *« léniniste fanatique et cynique »* mais croit qu'il aurait fallu lui opposer un nationaliste vietnamien décidé comme Ngô Dinh Diem. Démystifie Mendès France qui disposa à Genève de dossiers préparés par ses prédécesseurs. Explique pourquoi les Américains ne sont pas intervenus pour sauver Diên Biên Phu. Une conclusion très lucide fait le point sur le drame indochinois.

Excellente et vigoureuse introduction d'Olivier Todd, bien revenu de sa vietcongophilie.
Perrin, collection Vérités et Légendes, 362 pages, 140 F.

J-P.A.

Combats sahariens
1955-1962
par Patrick-Charles Renaud

Pendant la guerre d'Algérie, le FLN essaya à plusieurs reprises de créer un front saharien qui visait le contrôle des populations et la mainmise sur le pétrole. Si ce fut un échec, c'est parce que les méharistes et autres compagnies portées (notamment de la Légion Étrangère) réussirent à détruire ou à étouffer les éléments subversifs. Non sans perte car ce furent souvent des combats singuliers.

L'auteur a très bien su reconstituer et restituer ces derniers combats français pour protéger un immense espace qui fut livré à l'Algérie en 1962 avec ses populations et ses richesses. Les sources sont les acteurs, les témoins et les archives historiques illustrées par des photos et des cartes. Préface du général Bigeard, qui se souvient de son sergent-chef Sentenao agonisant dans les dunes.
Jacques Grancher, 280 pages, 148 F.

J-P.A.

La Guerre d'Algérie
par Pierre Miquel

L'auteur n'est pas connu comme un spécialiste du conflit algérien mais il a eu accès aux archives militaires qui commencent à s'ouvrir. D'où le côté original de cet ouvrage qui permet de connaître la guerre sur le terrain, une guerre qui, dans les années soixante, n'était pas jouée. Le livre n'apporte cependant rien que l'on ne sache déjà. On y décèle un parti pris anti activiste qui étonne. Et Pierre Miquel veut aussi démontrer que la politique d'association (l'une des trois options de l'autodétermination proposée par De Gaulle) aurait été la meilleure solution si… le conflit n'avait pas conduit à des situations inextricables.

À noter des erreurs de noms propres et de lieux.
Fayard, 554 pages, 150 F.
(Bibliographie, Index, cartes).

J-P.A.

Mes dix mille plus belles années
par Jean Schmitt

Les romanciers inspirés par l'histoire abondent et il en est même d'excellents. Rares sont ceux toutefois qui osent embarquer le lecteur dans un voyage défiant les siècles et les idées aujourd'hui établies. Barbe au vent, Jean Schmitt s'y est aventuré avec bravoure pour cultiver d'allègre façon la nostalgie des temps révolus : *« Dix mille ans d'une vie de soldat. Armé d'un épieu et vêtu d'une cape en peau de loup, ou portant rapière et pourpoint brodé du seigneur de Montesquieu, […] toujours*, dit-il, *je fus soldat en ce pays. »* Reître vaincu pour le prix de sa solde, ou pillard vainqueur plein de repentir, il a servi rois et empereurs. Il se souvient des Croisades, de la Guerre de Cent Ans, des plaines d'Abraham à Québec, de Montebello, de Camerone, de Mers-el-Kébir, des rizières indochinoises, de l'Algérie et du Liban. *« J'en ai vu des fins d'empires, des veilles de défaites, elles se ressemblent étrangement. Les riches tentent de fuir, les autres jettent leurs dernières pièces pour s'étourdir. »*
Grasset, 280 pages, 110 F.

J-J.M.

Saint-Cyr
par Pierre Pellissier

C'est à un voyage à l'intérieur de l'univers des saint-cyriens que nous convie Pierre Pellissier en adoptant pour limite de ses investigations l'horizon de la promotion 1946-1948, dite « Général Leclerc ». Pourquoi ce choix ? *« Parce qu'elle a affronté une période singulièrement fertile en événements et en bouleversements de toute nature. »* Pellissier prend pour acteurs de son récit une vingtaine d'élèves-officiers dont il relate l'itinéraire de la préparation du concours au départ de l'armée. De son livre ressort la certitude qu'un cyrard doit s'exercer à la patience car la route qu'il suivra est bien distincte de ce qu'il imagine en recevant le casoar.
Plon, 460 pages, 140 F.

E.V.

La Mort en face
par François Brigneau

En 1967 François Brigneau publiait aux Éditions du Clan *La Mort en face*, un saisissant recueil en forme d'évocation des grandes figures disparues pour faits de Résistance, de Collaboration ou dans les dernières batailles de l'Algérie française. Cet album-mémorial honorant selon la formule de Brasillach les *« adversaires fraternels »* réunis dans l'amour de la patrie, illustre une idée simple : la haine est étrangère au combattant. L'ouvrage reparaît, augmenté d'une importante préface de Philippe Vilgier.
Publications F.B. (24, rue de l'Amiral-Roussin, 75015 Paris), 172 pages, 145 F.

E.V.

Mes livres politiques
par Georges Laffly

Plusieurs journaux d'avant-guerre se définissaient comme *« politiques et littéraires »*. Voilà une définition qui convient parfaitement à la personnalité de Georges Laffly. Ce qui le passionne depuis toujours, ce n'est pas la « politique politicienne », mais la pensée politique, telle qu'elle s'exprime dans des œuvres littéraires parmi les plus vigoureuses et les plus nobles.

Dans ce livre bref, mais très substantiel, Laffly nous offre la synthèse de ses lectures et de ce qu'elles lui ont apporté. Il nous parle avec le même bonheur d'auteurs très célèbres et d'autres qui le sont moins, mais qui méritent assurément d'être sauvés de l'oubli. Il en résulte un petit chef-d'œuvre dont on aurait tort de se priver.

Publications FB, 24, rue de l'Amiral Roussin, 75015 Paris.

P.S.

La Cavalerie américaine au Viêt-nam
par Jacques-François de Chaunac

Les Américains, en s'engageant dans la guerre du Viêt-nam, ne se doutaient certes pas qu'ils allaient au devant d'une des plus sévères défaites de leur histoire. Pourtant, nombreux sont les soldats américains qui ont lutté courageusement en Extrême-Orient, à commencer par les Bérets Verts des Forces Spéciales ou les Marines. On connaît moins l'épopée d'une des meilleures divisions de l'US Army : la « First Cav » ou Première de Cavalerie. C'est à bord d'un demi-millier d'hélicoptères que se sont battus les modernes cavaliers du ciel. Leur charge n'en rejoint pas moins la grande mythologie du Western.

Presses de la Cité, 348 pages, 130 F.

J.M.

Lettres du Nord
par Pol Vandromme

Beaucoup d'écrivains français contemporains ont une dette envers Pol Vandromme, cet écrivain et critique littéraire belge qui a suivi et analysé leurs œuvres avec une attention généreuse et pénétrante. Cette fois, c'est la Francophonie toute entière qui devra lui être reconnaissante de ses *Lettres du Nord*. Dans ce nouveau livre, il nous fait comprendre l'originalité de la littérature de son pays, et son apport spécifique à la littérature d'expression française. Nous autres Français connaissons mal le patrimoine culturel de nos voisins belges, et nous avons tort : nul n'était plus qualifié que Pol Vandromme pour nous le rappeler.

Éditions l'Âge d'Homme, Lausanne.

P.S.

Françoise Dolto, itinéraire d'une psychanalyste
par Jean-François Sauverzac

On regrette que l'auteur s'interroge au passage sur l'attitude de Françoise Dolto pendant l'Occupation : elle a certainement été plus utile à son pays en se consacrant à ses jeunes patients qu'en rédigeant des journaux clandestins. On regrette aussi qu'il soit un peu bref sur l'évolution religieuse de Dolto, qui est un élément très important de son œuvre.

Cela étant, le livre de M. de Sauverzac facilitera à beaucoup la découverte d'une personnalité qui n'était pas une *« seconde Mme Soleil »*, comme certains l'ont prétendu, mais l'une des grandes figures de la psychologie contemporaine.

Aubier, 408 pages, 130 F.

P.S.

Une histoire de la Pologne
par Michal Tymowski

Rares sont les publications françaises récentes sur l'histoire de la Pologne. Des lointaines origines jusqu'à l'effondrement du communisme et l'élection de Lech Walesa, cet ouvrage synthétique propose une vision générale sur plusieurs siècles, et des repères. Son second mérite est d'éviter le stéréotype d'une « Pologne martyre », l'auteur contestant que le *« schéma de l'histoire malheureuse »* puisse s'appliquer à l'intégralité de son histoire : *« Pendant six ans au moins, de la seconde moitié du Xe siècle jusqu'à la charnière des XVIe et XVIIe, c'est une histoire heureuse et dénuée de soubresauts, couronnée au XVIe siècle par l'instauration d'un État au système de gouvernement original et par l'émergence d'une culture qui rayonne au-dehors. »* Loin de nier les cassures politiques, il s'attache à les relativiser, rappelant qu'elles sont le fait d'autres peuples d'Europe centrale et orientale, et en insistant sur le fait qu'elles n'entament en rien la constance et la continuité de la culture polonaise. Professeur à l'Institut d'histoire de l'Université de Varsovie, Michal Tymonwski a dirigé le Centre de civilisation polonaise de Paris-IV Sorbonne de 1989 à 1991.

Les Éditions Noir sur Blanc / La Librairie Polonaise, 176 pages, 59 F.

J-J.M.

La Guerre des idées – 1958-1992
Le Temps du refus
par Michel Mourlet

« Je crois profondément à l'existence d'un lien entre les dévoiements contemporains de la création intellectuelle et artistique, principal sujet du Temps du refus, *et la formidable machine de guerre intestine que fut le communisme mondial »* : Michel Mourlet, fondateur du magazine littéraire *Matulu*, chroniqueur théâtral à *Valeurs actuelles*, écrivain, a placé d'emblée son talent au service d'une guerre sainte contre la subversion culturelle. On l'a vu batailler sur tous les fronts où le bon usage de la langue et la « droititude » des idées souffraient violence. Ses écrits nous sont une leçon de français ; sa pensée un sûr hommage aux principes de l'univers traditionnel. Dans cette *Guerre des idées* le critique joue, déjoue, se joue en chasses subtiles et contrepieds. Entre pertinence et allégresse.

Guy Trédaniel Éditeur, 261 pages, 120 F.

E.V.

Raymond Aron
par Nicolas Baverez

L'auteur a le mérite d'évoquer l'ensemble de la vie politique au moment où Raymond Aron s'exprimait ; de ce fait, son livre, remarquablement construit, est accessible à ceux qui n'ont pas vécu cette longue période de notre histoire contemporaine aussi bien qu'à ceux qui l'ont vécue.

En donnant une place importante à la querelle entre Sartre et Aron, Nicolas Baverez remarque que le génie de ce dernier était *« celui d'un pédagogue, non d'un créateur »*. Aron, en effet ne pouvait rivaliser avec Sartre dans le domaine de la création littéraire. Mais, tandis que dans le domaine politique, Sartre à souvent écrit d'incroyables sottises, Raymond Aron a fait preuve d'une étonnante lucidité, à laquelle s'ajoutait une rare indépendance d'esprit.

Flammarion, 541 pages, 150 F.

P.S.

La Nouvelle Inquisition
ses acteurs, ses méthodes, ses victimes
par Charles Champetier

Rues débaptisées, journalistes que l'on traîne devant les tribunaux au lieu de leur répondre par l'écrit, livres dont on ne parle pas ou que l'on ne réédite pas quel que soit leur intérêt, recomposition arbitraire de l'histoire contemporaine, écrivains écartés des médias parce qu'on leur attribue une pensée qui n'est pas la leur : ainsi se manifeste cette *« nouvelle Inquisition »* ici évoquée par David Barney, Charles Champetier et C. Lavirose.

On aimerait que cet *« essai sur le terrorisme intellectuel et la police de la pensée »* soit lu par tous nos « responsables » politiques, médiatiques, intellectuels. Mais combien d'entre eux prendront la peine de l'ouvrir ?

Éditions du Labyrinthe, 126 pages, 100 F.

P.S.

Dictionnaire de géopolitique
sous la direction d'Yves Lacoste

Une somme énorme d'informations classées par États, nationalités, religions, ethnies, idées et thèmes variés en relation avec toutes les causes de conflit dans le monde. Une « photographie » des multiples problèmes qui se posent aujourd'hui (et se poseront demain) à toutes les puissances, géantes ou microscopiques, avec l'analyse de leurs racines multiples.

Flammarion, 1692 pages, 450 F.

C.V.

Pages réalisées par Jean-Paul Angelelli, Guy Chambarlac, Bruno Chossat, Jean Mabire, Jean-Jacques Mourreau, Paul Sérant, Frédéric Valloire, Éric Vatré, Charles Vaugeois, Dominique Venner.



Vos réactions au n°8 sur « L'aventure coloniale »

L'homme de la famille

Mes sincères félicitations. Je souhaiterais une rubrique « livres » *plus fouillée et je redoute toujours le* « dérapage » *religieux d'auteurs intégristes. Vous avez remplacé pour moi la revue [...] que j'ai laissé tomber. Rectification dans votre n° 8, p. 77, le mot de Napoléon Bonaparte sur* « le seul homme de la famille » *ne s'applique pas à Marie-Antoinette, mais à sa fille, duchesse d'Angoulême (1778-1851), autoritaire et acariâtre, qui dominait son cousin de mari et tenait tête souvent à Louis XVIII.*

E. Braconnier,
professeur d'histoire

Colons et métropolitains

*Il y a une constante dans les comportements : le fossé qui sépare inexorablement le colon du fonctionnaire expatrié. C'était vrai au Canada qui aurait tôt ou tard fait sécession comme les colonies américaines, car l'incompréhension était totale dans la France du XVII*e *siècle, les* « lumières » *ayant de gros intérêts dans les îles à sucre mais détestant les* « arpents de neige » *et le petit peuple* « obscurantiste » *de la Nouvelle France. On l'a vu plus récemment, car ce même fossé a existé entre* « pieds-noirs » *et hexagonaux. Pour autant, doit-on vilipender sans nuance l'égoïsme frileux des Français de France ? Certainement pas, car de la même manière, le gouverneur Vaudreuil (né à Montréal) et les colons des bords du Saint-Laurent ne se souciaient guère du massacre et de la déportation des Acadiens, et de la même manière les Algérois et les Oranais ne se souciaient guère de ce qui se passait dans le Constantinois dans les premiers temps de la rébellion...*

Claude Pasquier

Médecine coloniale

Ayant exercé la médecine tropicale dans le cadre du service de santé pendant 40 ans, j'ai été très intéressé par votre numéro consacré à l'« Aventure coloniale ».

Je lui reconnais, en particulier, un grand mérite : l'objectivité, si rare actuellement dans ce domaine.

En ce qui concerne particulièrement le chapitre intitulé « Hippocrate sous les tropiques », *je me permettrai cependant quelques remarques :*

1) L'École du Pharo, à Marseille, reste toujours le lieu de formation des médecins militaires à vocation tropicale. Devenu « *Institut de médecine tropicale du service de santé des armées* », *il est particulièrement actif dans trois domaines : enseignement (plus d'une centaine de stagiaires par an), recherche et documentation.*

2) Le laboratoire – devenu par la suite Institut Pasteur de Saigon, a été créé par Calmette en 1891 (et non 1894).

3) Paul Simond (auquel j'ai consacré plusieurs études et que j'ai personnellement connu en 1946) n'était pas l'élève de Yersin, mais son supérieur hiérarchique.

4) Enfin, pour ce qui est du « néo-colonialisme » *imposé aux nationaux des pays d'outre-mer par une imitation sans nuance du modèle métropolitain, elle est le fait des universitaires français de la période pré-coloniale, et non celui de médecins militaires. Ceux-ci surent, au contraire, assurer une formation médicale admirablement adaptée aux besoins et moyens de ces pays.*

Dr Jacques Voelckel,
professeur agrégé du service
de santé des armées

Le général de Courcy au Tonkin

C'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai lu l'article d'[illegible]rien Brocard intitulé « Les acteurs français de l'épopée indochinoise ». *Toutefois, j'ai été étonné que l'auteur n'ait point cité le nom du général Roussel de Courcy dont l'action à Huê en 1885 fut d'une certaine importance. En effet, après la chute de Lang Son, Jules Ferry, avant le renversement de son gouvernement, avait décidé l'envoi au Tonkin d'une 2*e *division et d'un général de corps d'armée avec les pouvoirs civils et militaires.*

Ce fut au général de Courcy que cette mission fut confiée avec le titre de résident général, commandant en chef des forces françaises. Il débarqua à Haiphong le 30 mai 1885 et gagna Huê dans le courant du mois de juin ; il demanda une audience au jeune empereur Ham Nghi, petit-neveu de Tu Duc, très anti-occidental et persécuteur des chrétiens. Cette audience lui fut refusée et dans la nuit du 4 au 5 juillet, le régent militaire Thuyet fit bombarder la résidence française, tandis que l'empereur se réfugiait dans la citadelle de Cam Lo, au nord-ouest du palais impérial.

La riposte du général de Courcy fut immédiate et très vive. La canonnière La Javeline *fit feu contre la citadelle et nos soldats, quittant les paillotes qui les abritaient, attaquèrent l'enceinte royale. Nos zouaves amenèrent au* « Mât du Cavalier » *les couleurs annamites et hissèrent le drapeau français.*

Vers 6 heures du matin, on pouvait apercevoir au loin le ruban humain fuyant vers le nord, c'était l'empereur Ham Nghi qui s'échappait vers son destin.

Les Français restèrent maîtres de la situation avec 1 500 cadavres annamites et 23 Français tués, dont le capitaine Drouin, le capitaine Bruno, les lieutenants Pellicot et Bouche. Les forces françaises s'élevaient à 31 officiers, 1 387 hommes et 17 pièces d'artillerie. Cet événement porta le nom de « Guet-apens de Huê – juillet 1885 ».

Tandis que le régent militaire entraînait de force l'empereur au Laos, le régent civil Tuong venait faire sa soumission aux Français et le général de Courcy faisait introniser Dong Khanh, frère de Ham Nghi et grand-père du futur Bao Dai.

Georges de Courcy

Marins et coloniaux

Malgré la référence faite au « parti colonial » (encadré de la page 43), votre dossier manque d'une vision d'ensemble sur les divers milieux, minoritaires mais ne manquant pas d'influence, qui eurent sur l'« aventure coloniale » une idée cohérente et continue (jusque dans les tristes affrontements franco-français des années quarante). On retrouve à côté d'hommes d'État ou d'hommes d'affaires, de prélats ou d'intellectuels, bien sûr, les marins ! Pour la plupart d'entre eux et à travers tous les régimes politiques, la présence de la France sur toutes les mers du globe constitua un postulat intangible qui implique obligatoirement, ne serait-ce que pour des raisons logistiques, la possession de bases outre-mer, de Mers El-Kébir à Diego Suarez et de Dakar à Saigon. L'amiral Darlan, lui-même, pourtant plus sensibilisé à l'édification d'une marine destinée à combattre dans les eaux d'Europe évoqua ce problème majeur des bases dans Vingt ans de politique navale. *Les marins luttent pour défendre ces positions, jusque dans les circonstances les plus contraires : ainsi en fut-il de la bataille de Koh-Chang (1941), cette victoire des* « oubliés du bout du monde » *selon le titre du très émouvant récit de l'amiral Romé.*

Jean-Pierre Gomane

Armée d'Afrique

Dans son numéro sur l'aventure coloniale, Enquête sur l'histoire *apporte plus sur le sujet.*

Pour la petite histoire, savez-vous que le colonel Bonnier tombé à Tombouctou (p. 47) était le grand-oncle de Bonnier de la Chapelle, l'assassin de Darlan ?

Une précision sur la filiation des RTA. Bataillons de tirailleurs indigènes d'Alger, d'Oran, de Constantine, organisés le 1er août 1842. Puis en bataillons de tirailleurs Algériens en 1855. Les régiments n'apparaissent que le 1er janvier 1856.

Pierre Montagnon,
historien

À PROPOS DU NUMÉRO 7 SUR LES CRIMES POLITIQUES

L'assassinat de Darlan

Dans l'article intitulé « Meurtre au Palais d'Été » paru dans le n° 7 consacré aux crimes politiques, le général de Gaulle est désigné comme le commanditaire de l'assassinat de l'amiral Darlan. Cette thèse, qui ne fait pas l'unanimité, trouve son origine dans l'ouvrage de Mario Faivre paru en 1975, Nous avons tué Darlan *(La Table Ronde). Celui-ci affirme en effet qu'Henri d'Astier de La Vigerie lui aurait dit à Alger, dans les jours qui ont suivi la mort de Darlan, que c'était mon grand-père, le général François d'Astier de La Vigerie, qui avait transmis au comte de Paris, au cours de leur rencontre secrète du 19 décembre 1942, l'ordre du général de Gaulle d'éliminer physiquement Darlan. Toutefois, Mario Faivre n'apporte aucune preuve pour étayer cette prise de position, et il se trouve qu'Henri d'Astier lui-même, durant toute son existence et malgré son opposition au gaullisme, n'a jamais impliqué de Gaulle dans cette affaire.*

S'il est parfaitement établi que le général de Gaulle a donné son accord au complot monarchiste qui devait amener légalement le comte de Paris au pouvoir en Afrique du Nord (télégramme du général Catroux à de Gaulle, documents saisis au domicile d'Henri d'Astier par le juge Voituriez le jour de son arrestation, etc.), et s'il est également évident que de Gaulle a approuvé ce meurtre, il est faux d'affirmer qu'il en a été le commanditaire [...]

Le 19 décembre 1942, en déclarant au comte de Paris que Darlan était un traître qu'il fallait éliminer, François d'Astier ne fit qu'exprimer son sentiment personnel.

Mon grand-père haïssait Darlan qui l'avait personnellement humilié, peu avant l'armistice puis au cours du procès de Pierre Mendès France. Arrivé à Londres en novembre 1942, il exprima à l'égard de Darlan des propos particulièrement virulents qui ont été rapportés dans divers journaux. On sait également, par le général de Gaulle lui-même qui l'écrivit au général Koenig le 18 novembre 1942, que mon grand-père lui déclara ce jour-là au cours d'un entretien : « Darlan est un traître qui doit être liquidé. » *(Charles de Gaulle,* Lettres, Notes et Carnets. *Plon, 1942). Comme on peut le constater, le comte de Paris, le 21 décembre 1942, lorsqu'il ordonna à Henri d'Astier et à l'abbé Cordier d'exécuter Darlan, ne s'exprima pas autrement :* « J'ai maintenant la certitude que Darlan est un traître… Je vous donne l'ordre de l'éliminer sans délai… » *(Témoignage de Louise d'Astier à Alain Decaux en 1979).*

Geoffroy d'Astier de la Vigerie

Le petit-fils du général François d'Astier de la Vigerie confirme donc que ce dernier, envoyé en mission à Alger par le général de Gaulle en décembre 1942, s'efforça avec succès de convaincre ses interlocuteurs, notamment le comte de Paris, de cette nécessité, sinon de ce préalable : *« Darlan doit être liquidé. »*

L'attentat de Marseille

J'avais 6 ans lorsque le roi de Yougoslavie a été assassiné à Marseille. Il a été tué à quelques mètres de moi. Je me souviens très bien de deux coups de feu et de la panique qui s'en suivit. J'ai lu pas mal d'articles sur cet événement, mais aucun ne mentionne la suite de ce drame. Dans la panique, quelqu'un a mentionné que le complice avait fui vers la Bourse. Ma cousine qui était une adulte m'a emmenée en courant dans la direction du Vieux-Port. Nous avions pris un raccourci derrière la Canebière et en tournant le coin d'un immeuble, je suis tombée littéralement dans les jambes du complice qui courait en sens inverse. Au lieu de me repousser, l'homme s'est arrêté, a fait quelques pas en arrière et s'est blotti dans l'embrasure d'une porte. Ma cousine, dans sa grande peur, m'a laissée près de cet homme – pour quelle raison, je n'en sais rien – et presque aussitôt la foule nous a entourés et a hurlé des insultes à cet étranger. Personne n'a pensé à me secourir – ils étaient tous trop occupés à haïr ce pauvre homme près de moi.

Un officier à cheval a fendu la foule, a démonté près du demi-cercle. Il s'est avancé d'un air menaçant, sabre en main. J'ai regardé ce pauvre homme dans le coin de la porte. J'ai vu clairement son désespoir dans ses yeux. Il était figé de peur. L'officier a levé le sabre très haut et a frappé l'homme de toutes ses forces sur le crâne. J'ai vu une fine ligne rouge apparaître à la racine des cheveux et après cela un trou noir. Je ne sais pas comment nous sommes rentrées chez nous. Il m'a fallu des années avant de pouvoir parler de cette triste fin.

Jeanne Rutishauser

Le comte Tisza

Sans avoir la compétence d'un historien, je me permets de vous informer que l'article sur le comte Tisza ne présente qu'un aspect de sa politique. Pour être « objectif » – si l'on peut l'être – cet article gagnerait à être complété d'un autre point de vue.

Le comte Polzer-Hoditz, proche collaborateur de l'empereur Charles, a montré la responsabilité des pangermanistes et de leurs alliés hongrois dans l'écroulement de l'Empire. Son ouvrage, intitulé L'Empereur Charles et la mission historique de l'Autriche, *a été édité en français chez Grasset en 1934.*

Jean-Marc Rulleau,
Séminaire international
Saint-Pie X.